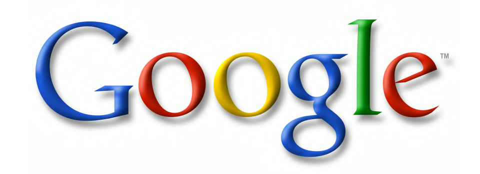




OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

"14"

TOME QUATORZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

1874, April 28.
Bequest of
Hon. Chas. Sumner,
of Boston.
(H. C. 1830.)

Poetry - Fr.

CONTES

EN VERS

PREFACE

DES EDITEURS.

Ce volume renferme des Contes, des Satires, et un recueil de Poësies mêlées.

On trouve dans les Contes de M. de *Voltaire* une poësie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de *la Fontaine*. L'auteur de *Joconde* est un voluptueux rempli d'esprit et de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philosophie : celui de *l'Education d'un prince*, est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés ; ce n'est pas toujours, comme dans *la Fontaine*, une femme séduite, ou un mari trompé ; la véritable morale y est plus respectée ; la fourberie, la violation des sermens, n'y sont point traitées si légèrement. La volupté y est plus décente, et à l'exception d'un petit nombre de pièces échappées

à ſa première jeuneſſe, le ton du libertinage en eſt abſolument banni.

M. de *Voltaire* a fait des ſatires comme *Boileau;* et comme *Boileau*, il a peut-être parlé trop ſouvent de ſes ennemis perſonnels. Mais les ennemis de *Boileau* n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de *Voltaire* furent ceux du genre-humain. L'un fut injuſte à l'égard de *Quinault* auquel il ne pardonna jamais ni la molleſſe aimable de ſa verſification, ni cette galanterie qui bleſſait l'auſtérité et la juſteſſe de ſon goût. L'autre fut injuſte envers *J. J. Rouſſeau*, mais *Rouſſeau* s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philoſophie. Il paraiſſait vouloir attirer la perſécution ſur les mêmes hommes qui avaient pris ſa défenſe, lorſque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de *Voltaire* fut de bonne foi, ainſi que *Boileau*. Ils n'ont méconnu, l'un dans *Quinault*, l'autre dans *Rouſſeau*, que des talens pour leſquels leur caractère et leur eſprit ne leur donnaient aucun attrait naturel.

Si M. de *Voltaire* a pris quelquefois le ton violent et preſque cynique de *Juvénal*, c'eſt qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hypocriſie.

Dans le recueil des Poëſies mêlées, on a évité également d'en multiplier trop le nombre, et d'en inſérer qui fuſſent d'une autre main. Souvent ce choix a été aſſez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été preſque impoſſible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philoſophie douce et libre qui caractériſe toutes les poëſies de cet homme illuſtre: ſon cachet ne pouvait être auſſi reconnaiſſable dans quinze ou vingt vers preſque toujours impromptus. Il était plus aiſé, en s'appropriant quelques-unes de ſes idées et de ſes tournures, d'atteindre à une imitation preſque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces, ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de ſon vivant, ſous ſes yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, et dont il connaiſſait les auteurs. C'était un moyen qu'il ſe réſervait pour ſe défendre contre la perſécution que chaque édition nouvelle de ſes ouvrages réveillait. Il attachait très-peu de prix à ces bagatelles qui nous paraiſſent ſi ingénieuſes et ſi piquantes. L'àpropos du moment les feſait naître, et

l'inſtant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure galante, ou ſpirituelle, ou plaiſante, était devenue ſi forte, qu'il lui eût été preſque impoſſible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait ceſſé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'eſt point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il eſtimât peu ce qui ne lui coûtait rien, et que cette modeſtie ait été ſincère.

N. B. On n'a pas cru devoir répéter, dans le recueil des Poëſies mêlées, les petites pièces de vers qui ſe trouvent éparſes en aſſez grand nombre dans d'autres parties de cette édition, telles que les Mélanges littéraires, le Dictionnaire philoſophique, la Correſpondance, &c.

LE CADENAS.

1714. (1)

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur et du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours :
C'est votre époux : geolier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos appas ; et trompant nos désirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
  Vous connaissez la déesse Cérès ;
Or, en son temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Brune, piquante, honneur de sa famille,
Tendre surtout, et menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triste Hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïssable,
Dans les enfers fut son indigne époux :
Il était dieu, mais avare et jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la justice.
Pirithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice

De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant sa dernière heure
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimait, l'Amour guida ses pas:
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes!
De sa chaudière, un traître d'espion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton;
Il ajouta que même à la sourdine
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le dieu cornu, dans son noir tribunal,
Fit convoquer son sénat infernal;
Il assembla les détestables ames
De tous ces saints dévolus aux enfers, (2)
Qui dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un florentin lui dit: Frère et Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre altesse a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toujours le meilleur:
Mais, las, Seigneur! la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour vôtre sureté,
Qu'un cadenas de structure nouvelle,
Fût le garant de sa fidélité:
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie:
Plus ne sera d'amant favorisé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé!

A ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux;
Tisiphoné, de ces lieux serrurière,
Au cadenas met la main la première:
Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié,
Que je vous plains! vous allez être sage.
Or, ce secret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on se gâte sans peine;
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais son trésor est-il en sureté?
A ses projets l'Amour sera funeste;
Ce dieu charmant sera notre vengeur;
Car vous m'aimez; et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste. (3)

NOTES ET VARIANTES.

(1) L'AUTEUR avait environ vingt ans quand il fit cette pièce adreffée à une dame contre laquelle fon mari avait pris cette étrange précaution ; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.

La pièce, dans cette édition, commençait par les vers fuivans :

Jeune beauté, qui ne favez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous favez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale févère,
Mais bien fermons par Vénus approuvés,
Gentils propos et toutes les fornettes
Dont Rochebrune orne fes chanfonnettes.
De ces fermons votre cœur fut touché;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence:
Même un baifer m'en donna l'affurance;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour: époux fexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère;
C'eft bien raifon; Amour de fon côté
Affez fouvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez fur les bords de la Seine
Dans ces jardins où filvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats;
Où tous les foirs nymphes jeunes et blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du baffin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont difputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines; (*)
Dans ce pays où tout eft fiction,
Où l'Amour feul fait mouvoir cent machines,

(*) Ancien directeur de l'opéra.

Plaindre Théſée et ſiffler Arion. (*)
Trop bien, hélas! à votre époux ſoumiſe,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'égliſe;
Le ſcélérat a de plus attenté
Par cas nouveau ſur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce myſtère
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès;
Or en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Belle, ſenſible, honneur de ſa famille,
Brune ſurtout, partant pleine d'attraits:
Ainſi que vous par le dieu d'hymenée
La pauvre enfant fut aſſez mal menée.
Le dieu des morts fut ſon barbare époux;
Il était louche, avare, hargneux, jaloux,
Il fut cocu; c'était bien la juſtice.
Pirithoüs, &c.

(2) *Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes.*

Pluton fut tout. Certain de ſon malheur,
Peſtant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna ſa femme à tous les diables;
Premiers tranſports ſont un peu pardonnables.
Bientôt après devant ſon tribunal
Il convoqua le ſénat infernal;
A ſon conſeil vinrent les ſaintes ames
De ces maris dévolus aux enfers.

(3) *Et le galant vit fort à la romaine.*

Mais ne craignez pour votre liberté;
Tous ſes efforts ſeront pures vétilles;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour eſt plus fort mille fois
Que cadenas, verroux, portes ni grilles.

(*) Arion, opéra de *Fuſelier*, joué ſans ſuccès en avril 1714.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR (*).

1714.

O Du théâtre aimable ſouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puiſſent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de ſon aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire ;
Car le théâtre appartient à l'Amour :
Tous ſes héros ſont enfans de Cythère.
Hélas, Amour ! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique
Etabliſſant l'uſage anti-phyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, et les aurait encore,

(*) Cette pièce qui eſt du même temps que la précédente a été imprimée d'abord comme adreſſée à mademoiſelle *Duclos*.

Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très-doctement; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville;
Il vint en Gréce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés désirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Gréce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure;
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, et corrompt la jeunesse;

Lui, dont l'œil louche, et le mufle effronté,
Font friſſonner la tendre volupté;
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu ſait trop qu'en un pédant craſſeux,
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le viſage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le ſuivent en riant;
Philis le lorgne, et ſoupire en fuyant.
Ce faux Amour ſe pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muſes deſtiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choiſiſſait ſa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Déſeſpéré, confus,
Des fiers ſuccès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête eſt allé chez ſa mère,
D'où rarement il deſcend ici bas.
Belle Chloé, ce n'eſt que ſur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu deſcendre
Sur le théâtre; il vole parmi nous,
Quand ſous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux déſormais ne s'envole,

Convertiffons ceux qui devant l'idole
De fon rival ont fléchi les genoux :
Il vous créa la prêtreffe du temple :
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple :
Prêchez donc vîte, et venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LE COCUAGE.

1716.

JADIS Jupin, de fa femme jaloux,
Par cas plaifant, fait père de famille,
De fon cerveau fit fortir une fille,
Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour fes maux époux de Cythérée,
Voulait avoir auffi quelque poupon
Dont il fût sûr et dont feul il fût père.
Car de penfer que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornemens de Cythère,
Qui, quoiqu'enfans, enfeignent l'art de plaire,
Fuffent les fils d'un fimple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De fon vacarme il remplit la maifon ;
Soins et foucis fon efprit tenaillèrent,

Soupçons jaloux ſon cerveau martelèrent.
A ſa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'eſt-là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu mal-feſant, le fléau des maris :
Dès qu'il fut né, ſur le chef de ſon père
Il eſſaya ſa naiſſante colère ;
Sa main novice imprima ſur ſon front
Les premiers traits d'un éternel affront.
A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle ;
Vous l'euſſiez vu l'obſédant en tous lieux,
Et de ſon bien s'emparant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans les mains
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre et le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Feſait ſon coup ſans ſcandale et ſans bruit.
La Jalouſie au teint pâle et livide,
Et la Malice à l'œil faux et perfide
Guident ſes pas où l'Amour le conduit ;
Nonchalamment la Volupté le ſuit :
Pour mettre à bout les maris et les belles

De

De traits divers ses carquois sont remplis :
Flèches y sont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y sont pour le front des maris.
Or, ce dieu-là mal-fesant ou propice,
Mérite bien qu'on chante son office ;
Et par besoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,
Soit que l'on fasse ou qu'on craigne le cas,
De sa faveur on a toujours affaire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,
N'avait encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le Dieu des amours :
Mais à présent, père de la tristesse,
L'Hymen hélas ! vous a mis sous sa loi :
A Cocuage il faut que je m'adresse ;
C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

FRERES très-chers, on lit dans Saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu (a)
Sur la montagne ; et puis lui dit : Beau ſire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte empire,
L'Etat romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne en vain ſerait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'eſt ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que ſans péché
Honnêtement nous arrangions la choſe.
Or voici donc ce que je te propoſe,
Reprit ſatan : Tout le monde eſt à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouiſſance ;
Je me démets, et tout ſera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,

(a) Le jéſuite *Bouhours* ſe ſervit de cette expreſſion, JESUS-CHRIST *fût emporté par le diable ſur la montagne*: c'eſt ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainſi :

Car ſans lui ſaurait-on, don, don,
Que le diable emporta, là, la,
Jéſus notre bon maître ?

Dit au démon que quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conſcience :
Car il avait appris dans ſon enfance
Qu'étant ſi riche on fait mal ſon ſalut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmillière d'élus ;
Le pape était un pauvre perſonnage,
Paſteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'eſprit malin s'en va droit au ſaint-père,
Dans ſon taudis l'aborde et lui dit : Frère,
Je te ferai, ſi tu veux, grand ſeigneur.
A ce ſeul mot l'ultramontain pontiſe
Tombe à ſes pieds et lui baiſe la griffe.
Le farfadet d'un air de ſénateur
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez ſa faveur.
O papegots ! voilà la belle ſource
De tous vos biens, comme ſavez. Et pour ce
Que le ſaint-père avait en ce tracas
Baiſé l'ergot de meſſer Satanas,
Ce fut depuis choſe à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du ſaint-père.
Ainſi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papiſme ont blaſonné l'hiſtoire ;
Mais ces gens-là ſentent bien les fagots :

Et grâce au ciel, je ſuis loin de les croire,
Que s'il advient que ces petits vers-ci,
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'eſt bien raiſon qu'il ait quelque ſouci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.

AVERTISSEMENT.

Les Contes ſuivans, juſqu'à celui qui a pour titre *La Bégueule*, parurent en 1762 ſous le nom de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres petits ouvrages en vers et en proſe. *Catherine Vadé*, couſine de *Guillaume*, en était l'éditeur : nous avons cru devoir conſerver la préface.

PREFACE

DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encore la mort de mon coufin *Guillaume Vadé* qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole ; je le gardais et lui difais en pleurant : Ah ! mon coufin, voilà ce que c'eft que de ne vous être pas fait inoculer ! il en a coûté la vie à votre frère *Antoine*, qui était comme vous une des lumières du fiècle. Que voulez-vous que je vous dife ? me répondit *Guillaume ;* j'attendais la permiffion de la forbonne, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop fcrupuleux.

L'Etat va faire une furieufe perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria *Guillaume, Alexandre* et frère *Berthier* font morts ; *Sémiramis* et *la Fillon*, *Sophocle* et *Danchet* font en pouffière. — Oui, mon cher coufin, mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permiffion de donner au public, pour le confoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalâtes l'année

paſſée ? ils feſaient les délices de notre famille ; et *Jérôme Carré*, votre couſin iſſu de germain, feſait preſque autant de cas de vos ouvrages que des ſiens : ils plairont ſans doute à *tout l'univers*, c'eſt-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de ſi hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma couſine, penſez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuſcules puiſſent trouver place, et que je puiſſe ſurnager ſur le fleuve de l'oubli qui engloutit, tous les jours, tant de belles choſes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ferait toujours beaucoup ; il y a très-peu de perſonnes qui jouiſſent de cet avantage. Le deſtin de la plupart des hommes eſt de vivre ignorés ; et ceux qui ont fait le plus de bruit ſont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous ſerez diſtingué de la foule, et peut-être même le nom de *Guillaume Vadé*, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paſſer à la dernière poſtérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuſcules* ? Ma couſine, me dit-il,

dit-il, je crois que le nom de *fadaiſes* eſt le plus convenable ; la plupart des choſes qu'on fait, qu'on dit et qu'on imprime, méritent aſſez ce titre.

J'admirai la modeſtie de mon couſin, et j'en fus extrêmement attendrie. *Jérôme Carré* arriva alors dans la chambre. *Guillaume* fit ſon teſtament, par lequel il me laiſſait maîtreſſe abſolue de ſes manuſcrits. *Jérôme* et moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; et voici la réponſe de *Guillaume*, qui ne ſortira jamais de ma mémoire.

» Je ſens bien que n'ayant été élevé dans » ce monde à aucune des dignités qui » nourriſſent les grands ſentimens, et qui » élèvent l'homme au-deſſus de lui-même ; » n'ayant été ni conſeiller du roi, ni échevin, » ni marguillier, on me traitera après ma » mort avec très-peu de cérémonie. On me » jettera dans les charniers Saint-Innocent, » et on ne mettra ſur ma foſſe qu'une croix » de bois qui aura déjà ſervi à d'autres ; » mais j'ai toujours aimé ſi tendrement ma » patrie, que j'ai beaucoup de répugnance » à être enterré dans un cimetière. Il » eſt certain qu'étant mort de la maladie » qui m'attaque, je puerai horriblement. » Cette corruption de tant de corps qu'on

„ ensevelit à Paris dans les églises, ou „ auprès des églises, infecte nécessairement „ l'air; et comme dit très-à propos le jeune „ *Ptolomée*, en délibérant s'il recevra *Pompée* „ chez lui :

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

„ Cette ridicule et odieuse coutume de „ paver les églises de morts cause dans „ Paris tous les ans des maladies épidé- „ miques, et il n'y a point de défunt qui „ ne contribue plus ou moins à empester „ sa patrie. Les Grecs et les Romains étaient „ bien plus sages que nous : leur sépulture „ était hors des villes, et il y a même „ aujourd'hui plusieurs pays en Europe „ où cette salutaire coutume est établie. „ Quel plaisir ne serait-ce pas pour un bon „ citoyen d'aller engraisser, par exemple, „ la stérile plaine des Sablons, et de contri- „ buer à faire naître des moissons abon- „ dantes ! Les générations deviendraient „ utiles les unes aux autres par ce prudent „ établissement ; les villes seraient plus „ saines, les terres plus fécondes. En vérité, „ je ne puis m'empêcher de dire qu'on „ manque de police pour les vivans et „ pour les morts „.

Guillaume parla long-temps ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris; je leur propoſai d'acheter les œuvres poſthumes de mon couſin *Guillaume;* j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère *Antoine*, et quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain, *Jérôme Carré.* J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais *Guillaume* n'avait poſſédée dans aucun temps de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement; je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de *Guillaume;* aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, et *Guillaume* fut inhumé ſans que perſonne en ſût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, et on négligeait l'auteur; c'eſt ainſi, (comme dit le divin *Platon*) qu'on ſuce l'orange, et qu'on jette l'écorce; qu'on cueille les

fruits de l'arbre, et qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de *Guillaume Vadé*, nous perdîmes notre bon parent et ami *Jérôme Carré*, si connu en son temps par la comédie de l'*Ecossaise* qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête ; je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait *Jérôme* dans les derniers jours de sa vie : voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère *Giroflée* son confesseur :

„ Vous savez, dit-il, qu'à mon baptême „ on me donna pour patrons St *Jérôme*, „ St *Thomas* et St *Raimond de Pennafort*, et „ que quand j'eus le bonheur de recevoir „ la confirmation, on ajouta à mes trois „ patrons St *Ignace de Loyola*, St *François-* „ *Xavier*, St *François de Borgia* et St *Régis*, „ tous jésuites, de sorte que je m'appelle „ *Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-* „ *François-Régis Carré*. J'ai cru long-temps „ qu'avec tant de noms je ne pouvais „ manquer de rien sur terre. Ah ! frère „ *Giroflée*, que je me suis trompé ! il faut „ qu'il en soit des patrons comme des valets,

» plus on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais » voyez, s'il vous plaît, quelle eſt ma » *déconvenue*, (car ce terme eſt très-bon, » quoi qu'en diſe un poliſſon; *Montagne*, » *Marot* et pluſieurs auteurs très-facétieux » en font ſouvent uſage, il eſt même dans » le dictionnaire de l'académie.) Voici donc » mon aventure :

» On chaſſe les révérends pères jéſuiſtes » ou jéſuites, pour ce que leur inſtitut eſt » pernicieux, contraire à tous les droits » des rois et de la ſociété humaine, &c. &c. » Or *Ignace de Loyola* ayant créé cet inſtitut » appelé *Régime*, après s'être fait feſſer au » collége de Sainte-Barbe, *Xavier*, *François* » *Borgia*, *Régis*, ayant vécu dans ce régime, » il eſt clair qu'ils ſont tous également » répréhenſibles, et que voilà quatre ſaints » qu'il faut néceſſairement que je donne à » tous les diables.

» Cela m'a fait naître quelques ſcrupules » ſur S.t *Thomas* et S.t *Raimond de Pennafort*. » J'ai lu leurs ouvrages, et j'ai été confondu » quand j'ai vu dans *Thomas* et dans *Raimond* » à peu-près les mêmes paroles que dans » *Buſembaum*. Je me ſuis défait auſſitôt de » ces deux patrons, et j'ai brûlé leurs » livres.

» Je me ſuis vu ainſi réduit au ſeul nom

» de *Jérôme ;* mais ce *Jérôme*, le ſeul patron
» qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile
» que les autres; eſt-ce que *Jérôme* n'aurait
» pas de crédit en paradis ? J'ai conſulté ſur
» cette affaire un très-ſavant homme ; il
» m'a dit que *Jérôme* était le plus colère de
» tous les hommes, qu'il avait dit de groſſes
» injures au ſaint évêque de Jéruſalem
» *Jean*, et au ſaint prêtre *Rufin ;* que même
» il appela celui-ci *hydre* et *ſcorpion*, et qu'il
» l'inſulta après ſa mort : il m'a montré les
» paſſages. Je me vois obligé de renoncer
» enfin à *Jérôme*, et de m'appeler *Carré*
» tout court, ce qui eſt bien déſagréable ».

C'eſt ainſi que *Carré* dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère *Giroflée*, lequel lui répondit : Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez S[t] *François d'Aſſiſe.* Non, fit *Carré*, ſa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, et ceci eſt une affaire ſérieuſe. — Hé bien, prenez S[t] *Dominique.* — Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de ſaint *Bernard ?* — Il a trop perſécuté ce pauvre *Abélard* qui avait plus d'eſprit que lui, et il ſe mêlait de trop d'affaires ; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

Frère *Giroflée* lui remontra l'impoſſibilité d'être canoniſé et ignoré. Il lui donna la liſte de pluſieurs autres patrons que notre ami ne connaiſſait pas, ce qui revenait au même; mais à chaque ſaint qu'il propoſait, il demandait quelque choſe pour ſon couvent, car il ſavait que *Carré* avait de l'argent. *Jérôme Carré* lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux.

„ Il y avait autrefois un roi d'Eſpagne qui „ avait promis de diſtribuer des aumônes „ conſidérables à tous les habitans d'auprès „ de Burgos, qui avaient été ruinés par la „ guerre. Ils vinrent aux portes du palais, „ mais les huiſſiers ne voulurent les laiſſer „ entrer qu'à condition qu'ils partageraient „ avec eux. Le bon homme *Cardéro* ſe pré- „ ſenta le premier au monarque, ſe jeta à „ ſes pieds et lui dit : Grand roi, je ſupplie „ votre alteſſe royale de faire donner à „ chacun de nous cent coups d'étrivières. „ Voilà une plaiſante demande, dit le roi; „ pourquoi me faites-vous cette prière? „ C'eſt, dit *Cardéro*, que vos gens veulent „ abſolument avoir la moitié de ce que „ vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, „ et fit un préſent conſidérable à *Cardéro*. „ De-là vint le proverbe, qu'*il vaut mieux* „ *avoir affaire à* DIEU *qu'à ſes ſaints* „.

C'eſt avec ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre mon cher *Jérôme Carré*, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de *Guillaume;* et je me flatte que meſſieurs les Pariſiens, pour qui *Vadé* et *Carré* ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver alonge la soirée,
Après souper, pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire,
Touchant un pauvre et noble chevalier,
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire JEAN ROBERT,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des césars;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles dispenses:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Eglise.
Sire ROBERT possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et son chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il était aſſez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde treſſe :
Sa taille eſt leſte, et ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche et fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine
Qui tenterait les ſaints du paradis.
Un beau bouquet de roſes et de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre;
Et de ſon teint la fleur et l'incarnat,
De ſon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A ſon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accole avec franchiſe :
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe;
C'eſt tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. ROBERT preſſe la belle,
La fait tomber, et tombe auſſitôt qu'elle,
Et la renverſe, et caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſait, ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la brouſſaille.

De Saint Denis un moine furvenant,
Monte deffus et trotte à fon couvent.
Enfin Marthon, rajuftant fa coiffure,
Dit à ROBERT : Où font mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois et confus,
Cherchant en vain fa bourfe et fa monture,
Veut s'excufer ; nulle excufe ne fert ;
Marthon ne peut digérer fon injure,
Et va porter fa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et furtout point payée.
Le fage prince à Marthon répondit :
C'eft de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eft très-experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et fans délai juftice fe fera.
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine;
Mais elle avait de la févérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle affembla fon confeil de dévotes;
Le chevalier fans éperons, fans bottes,
La tête nue et le regard baiffé,
Leur avoua ce qui s'était paffé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il fuccomba, qu'il fe fentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remords ;

Puis il reçut sa sentence de mort.
ROBERT était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, si frais et si vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et son conseil
Lorgnaient ROBERT et répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin soupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit :
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps désire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, et ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée,
Fut à ROBERT aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit serment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine et son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,

Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paſſante
De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes feſaient réponſe différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable ſe donnait.
Déjà ſept fois l'aſtre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond ; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphyr, en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre et ne la touchant pas.
ROBERT approche, et du moins il eſpère
Les conſulter ſur la maudite affaire.
En un moment tout diſparaît, tout fuit.
Le jour baiſſait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à ſon court menton ;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée ;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon ;
Un vieux tapis, qui lui ſert de jupon,

Tombe à moitié fur fa cuiffe ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accofte, et d'un ton familier
Lui dit : Mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous fouffrons tous, mais parler nous foulage ;
Il eft encor des confolations.
J'ai beaucoup vu : le fens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a fuivis.
Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des confeils, mais en vain :
Mon heure arrive, et je dois en perfonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à fes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit : Ne craignez rien,
Puifque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'eft pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons enfemble, et je vous apprendrai
Ce grand fecret de vous tant défiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ferez jufte, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude eft un crime odieux.
Faites ferment, jurez par mes beaux yeux

Que vous ferez tout ce que je désire.
Le bon ROBERT le jura, non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille; et les voilà tous deux,
Qui côte à côte arrivent en présence
De reine Berthe, et de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, et ROBERT appelé,
Je sais, dit-il, votre secret, Mesdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'est-là son goût, si j'ai tort qu'on me pende.
  Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.
ROBERT absous baisait la main de Berthe,
Quand de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, et la presse fendant;
On lui fait place; et voici sa harangue:
  O reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfesance,

Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux et ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère;
Vous êtes juſte, et j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marthon :
Je n'ai plus rien, et malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit : Tout vous ſera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés;
Les vingt écus à Marthon la léſée
Sont dus de droit, et pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit : Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même;
C'eſt ſa valeur et ſes grâces que j'aime :
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux;

Dès

Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figûre
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front; et d'un ton lamentable
Il s'écriait: Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit:
Vous le voyez, ô Reine! il me mépriſe;
Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts:
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en ſerai plus tendre et plus fidelle:
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On fait penſer: et Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,

Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous feſons de vigoureux ſoldats :
Et, croyez-moi, pour peupler vos Etats,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes déſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra, juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite, en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits ;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût ; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée
A ſa chaumière, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier ſur ſon cheval remonte,

Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur et rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas :
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.
Sa tendre épouse, en trottant avec lui,
Lui rappelait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis,
Comment du ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule sainte et le céleste chrême
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations,
Des sentimens et des réflexions,
Des traits d'esprit et de morale pure,
Qui, sans couper le fil de l'aventure,
Fesaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possédait l'affreuse aventurière.
Elle se trousse et de sa sale main,

De ſon époux arrange le feſtin ;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces treteaux :
Du triſte époux les regards ſe baiſsèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaiſans et délicats,
Par des bons mots, qui piquent et qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content
Qu'il en ſourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vînt avec elle au lit.
Le déſeſpoir, la fureur le poſsède ;
A cette criſe, il ſouhaite la mort ;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remède.
Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus, encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible.
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible ?

A Rome, on dit que la grâce d'en-haut
Donne à la fois le vouloir et le faire ;
La grâce et moi nous sommes en défaut.
Par son esprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?
Ainsi parlant, le bon ROBERT se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette :
Et pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant : Ah ! ROBERT, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher et cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens
Sont subjugués par la voix de mes sens.
Régnez sur eux ainsi que sur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me dissous, je brûle, je me pâme :
Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;
Je n'en puis plus, faut-il mourir sans toi !
Va, je le mets dessus ta conscience.
ROBERT avait un fonds de complaisance,
Et de candeur et de religion ;
De son épouse il eut compassion.
Hélas, dit-il, j'aurais voulu, Madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;

Mais que pourrai-je ! Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art et du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée et même un peu puante ;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.
  Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit : et ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
  C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe ;
J'avais raiſon ; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder.
  ROBERT regarde ; il voit à la lumière

De cent flambeaux, fur vingt luftres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauffés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le cifeau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureufe,
Telle qu'elle eft, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans fa langueur heureufe,
Entre fes bras elle attend le dieu Mars.
Tout eft à vous, ce palais et moi-même;
Jouiffez-en, dit-elle à fon vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans fon temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des efprits familiers,
Des farfadets, aux mortels fecourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans fon château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voifins, et toute la famille,

Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier ;
Qui leur feſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons et les fées ;
Sous la raiſon les grâces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité ;
Le raiſonner triſtement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque le Dieu du jour, en ſes douze voyages,
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encore aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, et ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat aſſez mince ;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur ;
Tous trois ſe relayaient. On lui feſait accroire

Qu'il

Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour et la terreur :
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France,
Que son trésor ducal regorgeait de finance ;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, et lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait son peuple heureux.
Il restait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux serviteur du feu prince son père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent ;
Emon fut exilé ; le maître n'en sut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis et son bien,
Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son ame appesantie.
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province ;

Elle était dans les pleurs ; Alamon dans l'ennui ;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre, et son cœur se sentit.
Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère ;
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, et vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit son paquet, et le trempa de larmes.
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;
Car son esprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend : Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ.
On voit un peuple entier fuyant de place en place :
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent;

La mort le devançait, et dans Rome la fainte
Saint Pierre avec faint Paul était tranfi de crainte.
C'était, mes chers amis, le fuperbe Abdala
Pour corriger l'Eglife envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, miniftres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voifins marchés:
Tels étaient monfeigneur et fes référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confeffeur,
Qui toujours fe fignant, et difant fes rofaires,
Leur prêchait la conftance, et fe mourait de peur.

Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux et les châffes des faints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguifé la nature;
Ils font trop charlatans, l'homme n'eft point connu.
L'habit change les mœurs ainfi que la figure;
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.

Du chef des mufulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on fait, dans la fleur de fon âge;
Il paraiffait robufte, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier:
Ses mufcles, énervés par l'infame molleffe,
Prirent dans le travail une heureufe vigueur;
Le malheur l'inftruifit, il dompta la pareffe.
Son aviliffement fit naître fa valeur.

La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus malgré son évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
A son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regares, et briguent son mouchoirr
Les plaisirs partageaient les momens de sa vie.
Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons ci-devant ses sujets,
Une étrille à la main, prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, ministre de l'Amour,
Au superbe Abdala conduisait à son tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide !
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre,
Qui pénétrait à l'ame, et ce regard lui dit :
Consolez-vous, vivez, songez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit et reprit l'espérance.
Amide comparut devant son excellence ;
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance.

Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les fesant attendre, irritaient ses désirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère ;
Et pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire ;
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Béneventins que j'ai mandés exprès.
La seconde, Seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala répliqua : Vos désirs sont mes lois.
Ainsi dit, ainsi fait ; le très-indigne prêtre,
Et les deux conseillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle ;

Vous avez du courage, Emon vous est fidelle;
Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Emon,
Puisque vous avez tort demandez-lui pardon;
Il donnera pour vous les restes de sa vie;
Tout sera préparé, revenez dans trois jours,
Hâtez-vous; vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.
Les momens sont bien chers à la guerre, en amours:
Alamon répondit, je vous aime et j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat devenu malheureux:
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux;
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.
Le turc aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit
Au moment que le turc, ignorant sa disgrâce,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.
Le confesseur arrive avec mes deux fripons,

Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire;
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels : le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Misérable ! c'est vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu:
Je dois tout à ce turc, et tout à ma maîtresse:
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse:
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon esprit et mon cœur.
De leçons désormais il faut que je me passe;
Je vous suis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; et si vos destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE,

OU

L'EDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des temps paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printemps ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat ;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture ;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non pas médiſante.

Elle avait une fille ; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis ſon baptême eut le nom d'Iſabelle :
Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle ;
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.
Elle avait dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux :
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les ſaints abhorrés,
Etaient dans la maiſon des plaiſirs ignorés.

Gertrude en ſon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle allait ſaintement occuper ſon loiſir,
Et feſait l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un eſcalier ſecret loin des profanes yeux
Conduiſait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous ſavez qu'en été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ſes rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiéte, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpirait dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignorait l'uſage et s'étendait auprès ;

Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer ;
Ne penſant point encore, et cherchant à penſer.
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de myſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle, entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur ;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci ;
Ma mère eſt fort contente, et je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente et ſoupire :
André fait des heureux ! et de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Iſabelle était ſimple, et ſa naïveté

Laissa parler enfin sa curiosité.

Quel est donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuse : elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien :
Elle se composa ; puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choisi saint André.
Je lui suis très-dévote ; il m'en sait fort bon gré :
Je l'invoque en secret ; j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières ;
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.

A quelque temps de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes,
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit et se mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André.

Gertrude dès ce jour, plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuse
Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;

On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre :
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.

La charmante Iſabelle, au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappela pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y paſsèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIERES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable!
Que leur eſprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai ſous les traits de la fable!
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on feſait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs paſſions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Conſacrer cet exemple, et chercher à le ſuivre.
Le théâtre inſtruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux eſprits faux dont la ſotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène!
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaiſirs du théâtre d'Athène
Etait de couronner, dans des jeux ſolennels,

Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Reçevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Par-tout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
Se voyait couronné devant toute la Gréce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur ;
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amans, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loisir de la Gréce tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone et la triste Apamis.

Les beaux esprits de Gréce au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé simple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;
Et sans ambition caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des Dieux,
Elevé dans son art, et qui saurait le mieux
Animer sur la toile et chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans compliment;
Parlant avec justesse, et jamais savamment;
Sans talens, il est vrai, mais sachant s'y connaître.
L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit.
Il ne savait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique ;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.
Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs tristes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier et dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je semblais respirer et parler :
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;

Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie ; et par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits et la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit : Elle est à moi !
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de sons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
  Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
Il court, il va frapper : je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,

Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs et nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abat et lui pardonne.
Jugez ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'Amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait;
Elle en aimait encor ſon amant davantage.
Téone ſe leva : ſon air et ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon aventure
En vers moins alongés, et d'une autre meſure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TEONE.

Vous connaiſſez tous Agathon,
Il eſt plus charmant que Nirée ;
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon

N'eſt pas ſi longue et ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Auſſitôt que je ſus nubile ;
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris ;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un ſoir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe ;
Il me trouve un air aſſez beau :
Il laiſſe ma tante, il me happe ;
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.
Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée ;
Que de Lydie un armateur,

Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte et mes charmes,
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes ;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard et ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſérail.
Je ne crois pas que de ſa vie

Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un férail de Lydie
Je vis mon grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre;
Et comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer,
Quand on est sous les yeux du maître.
Le soir le satrape amoureux,
Dans mon lit sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut pour apaiser ses feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous est fort à mon gré:
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon
Qu'il accompagnait de caresses,

Il voulait agir tout de bon ;
Il exécutait ſes promeſſes ,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon grec d'une main guerrière
Le ſaiſiſſant par la crinière ,
Et tirant ſon eſtramaçon ,
Lui fit voir qu'il était garçon ,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maiſon ,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte ;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage ,
Embarquons - nous ſur un eſquif ;
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte , point de langage ;
Au premier ſigne un peu douteux ,
Au clignement d'une paupière ,
A l'inſtant je vous coupe en deux ,
Et vous jette dans la rivière.
Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiſſance :
Lorſqu'on a peur on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Gréce ,
Son vainqueur le mit à rançon ;

Elle fut en sonnante espèce ;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.
Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel-esprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait songé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art, et semblaient négligées.
Le rhythme en est facile, il est mélodieux ;
L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,

Lieux fortunés où la Gréce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et sa loi douce et pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels ;
Les Dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Allât finir ses jours au fond de l'eau
Où la Déesse avait eu son berceau,
Si quelqu'amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment ?
Et si jamais à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal ; mais faut-il qu'on la noye ?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.

Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Fesait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déesse.
L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas;

Un

Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon fort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots:
›› Je meurs pour vous, fussiez-vous infidelle. ››
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,
Mon seul devoir! on eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre;
On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile est mort, et c'est pour moi!
Je viens à vous, ô juges favorables;
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas.

Que cette main qui tremble et qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe :
„ Athène et moi couronnons mon amant. „
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.
Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

THELEME ET MACARE.

THELEME eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidelle et cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
  Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?

N'avez-vous point chez vous Macare?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci.
A tout le monde il a su plaire.
On lui dit: Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit: Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompense
Des vigiles, du temps perdu,
Et la discorde et l'abstinence.

Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.

A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.

La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux et ſi ſage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.

Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux et paſſa vîte :

Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.

Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.

Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,

Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre.
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare (*a*), c'est toi qu'on désire,
On t'aime, on te perd; et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher, et cacher sa vie.

(*a*) On fait aux lecteurs la justice de croire qu'ils savent que *Macare* est le Bonheur, & *Théléme* le Désir ou la Volonté.

AZOLAN, OU LE BENEFICIER.

A ſon aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan ;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune ;
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque et Médine ;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner
Quand tu ſeras en exercice ;
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille ;
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Eglise,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il se vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur et tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit dans le fond de son ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri ;
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage ;
La seule Amine aura mon cœur ;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse :
Le tendre amant lui répondit :

Voyez ſeulement ma maîtreſſe ;
Vous vous êtes moqué de moi ,
Notre marché fait mon ſupplice ;
Je ne veux qu'Amine et ſa foi ,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus , il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez , mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image,
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put se voir et se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer et captiva son maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en son humide cour
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.
Le blond Phébus de son brillant séjour
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
Elle ne put faire de résistance
Au Dieu des vers, des beaux arts et du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il sut parler, il eut aussi son tour.
Vulcain sortant de sa forge embrasée,
Déplut d'abord, et fut très-maltraité;

Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aisée.
Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,
Elle ne peut jamais faire autre chose;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaisances,
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros satyre, et lui fit les avances.
Nous sommes nés de tous ces passe-temps,
C'est des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos esprits, nos talens,
Nos passions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son père,
L'autre un satyre; et bien peu d'entre nous
Sont descendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux,
Et c'est celui que tout Paris honore.

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

DANS ses écrits un sage italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en science ;
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans son état, heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, et garder ce qu'il a !
  La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice, et souffrant son mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux esprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère ;
Les passe-temps que nos gens connaissaient,
Jeu, bal, spectacles et soupers agréables
Rendaient ses jours à peu-près tolérables :
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De ses plaisirs. Son superbe dégoût

Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appelait la belle impertinente.
Or admirez la faiblesse des gens.
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisans,
D'apprivoiser son humeur méprisante ;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on fesait.
Pour ses amans encor plus intraitable ;
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable :
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste,
Tout prit parti ; seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste :
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.
La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine ; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De la filleule, et lui disait : „ Arsène,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
„ As-tu des goûts et des amusemens ?
„ Tu dois mener une assez douce vie. „

L'autre en deux mots répondait : je m'ennuie.
" C'eſt un grand mal, dit la fée, et je croi
" Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi. "
Arsène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
" Je veux aller à la ſphère divine :
" Faites-moi voir votre beau paradis ;
" Je ne ſaurais ſupporter ma famille
" Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
" Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
" Me trouver bien que dans votre palais ;
" C'eſt un goût vif dont je me ſens coiffée. "
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auſſitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche et paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille et leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne et qui pique.
La dédaigneuſe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : " Voilà votre maiſon ;

„ Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
„ Commandez-y. Toute ma nation
„ Obéira ſans aucune réplique.
„ J'ai quatre mots à dire en Amérique,
„ Il faut que j'aille y faire quelques tours :
„ Je reviendrai vers vous en peu de jours.
„ J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
„ Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite. „
Aline part. La belle en liberté
Reſte et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim? cent plats ſont apportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroſie;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons reſpirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un reſſort divin,
Offrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,

Ont

Ont accordé leurs murmures charmans :
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des Dieux
A ses parens avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie ;
Plus d'agrémens environnaient sa vie ;
Plus de beautés décoraient son séjour ;
Elle avait tout, mais il manquait l'Amour.
On lui donna le soir une musique
Dont les accords et les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames ;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me serve en reine ;
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend :
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
C'est leur destin, c'est leur premier devoir ;
Je les méprise et je veux en avoir.
Ainsi parlait la recluse intraitable ;

Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes festins, pareille sérénade;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triste et fatigant;
Le lendemain lui fut insupportable.
Je me souviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaisans.
La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui fesait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une brèche
A certain mur; et semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, et vous franchit le parc.
Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, et des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait; et déjà ses mains grises

Sur la nature étendaient ses rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiseaux,
Les hurlemens des ours et des panthères
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière!
Dans sa détresse elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumière.
„ Qui que tu sois, lui dit la beauté fière,
„ Vois en pitié le malheur qui me suit;
„ Car je ne sais où coucher cette nuit. „
Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.
  Le noir pataut, la voyant si bien mise,
Lui répondit: „ Quel étrange démon
„ Vous fait aller dans cet état de crise,
„ Pendant la nuit, à pied, sans compagnon?
„ Je suis encor très-loin de ma maison.
„ Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
„ On recevra sa petite personne
„ Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
„ Toute française, à ce que j'imagine,
„ Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
„ Je n'ai qu'un lit; c'est assez pour nous deux. „
  Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie,

Ferme l'accès à toute repartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas ! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le désespoir, la honte, le courroux
L'ont suffoquée ; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Présente à tout, elle était à l'écart.
„ Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
„ Que vous étiez une franche bégueule.
„ Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux
„ Que de quitter le bien pour être mieux. „
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre elle plut.
Que fallait-il à son cœur ? . . . qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente ; et prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN (1).

CHLOÉ, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'eft de vous qu'elle prit leçon ;
Mais elle eft loin de fon modèle.
Votre fort eft plus fingulier ;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choifi qu'elle.

LES FINANCES.

1775.

QUAND Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laffé des contre-temps d'une vie inquiéte,
Tranfplanta fa famille au pays champenois :
Il avait près de Rheims une obfcure retraite ;
Son plus clair revenu confiftait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait fa cave et fon ménage,
Il fut dans fa maifon vifité d'un voifin,
Qui parut à fes yeux le feigneur du village :

(1) Jolie génevoife qui, après avoir fait divorce avec *Rillet* fon mari, homme d'efprit, mais un peu bizarre, avait époufé M. de *Florian*, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de *Voltaire*.

Cet homme était ſuivi de brillans eſtafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de ſon cru prodigua l'abondance ;
Puis il s'enquit tout bas quel était le ſeigneur
Qui feſait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je ſuis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* et *gabelles*....
Ah ! pardon, Monſeigneur ! Quoi, vous *aidez* le roi ?...
Oui, l'ami.... Je révère un ſi ſublime emploi :
Le mot d'*aide* s'entend : *gabelles* m'embarraſſe.
D'où vient ce mot ?... D'un juif appelé *Gabelus*....(a)
Ah, d'un juif ! je le crois.... Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me ſont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première eſt au roi, qui n'en retire rien ;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons. (b)
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, et j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment

Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras:
Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
Du *domaine* royal je suis le *contrôleur*:
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente:
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (*c*)
Aussitôt ces messieurs, discrétement unis,
Font des biens au soleil un petit inventaire;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et se désespère;
Le maître est interdit; la fille est toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, et défend la maison:
On les prend, on les lie, on les mène en prison;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (*d*)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.

La pauvre mère expire en embrassant son fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance.*

NOTES.

(*a*) Il y eut en effet le juif *Gabelus* qui eut des affaires d'argent avec le bon homme *Tobie :* et plusieurs doctes très-sensés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle ;* car on sait que c'est de l'hébreu que vient le français.

(*b*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de sel pour les saler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de sel, sans quoi il est mis à l'amende, et on vend ses meubles.

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan, et l'achètent à bon marché.

(*d*) L'aventure est arrivée à la famille d'*Antoine Fusigat.*

SESOSTRIS.

SESOSTRIS.

Vous le savez, chaque homme a son génie
Pour l'éclairer et pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne se montre pas,
Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes ;
Ils conversaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, surtout avec les rois.
  Près de Memphis, sur la rive féconde
Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,
Le Dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais le jeune Sésostris
Se promenait loin de ses favoris,
Avec son ange ; et lui disait : Mon Maître,
Me voilà roi ; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai désir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre ? Alors son directeur
Dit : Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Osiris fonda la belle enceinte ;
Vous l'apprendrez. Docile à ses avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'espèce différente ;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux sourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs,

D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaifir encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois affiftans,
Secs, décharnés, pâles et chancelans.
Le roi demande à fon guide fidelle
Quelle eft la nymphe et fi tendre et fi belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit : Mon Prince,
Ignorez-vous quelle eft cette beauté ?
A votre cour, à la ville, en province
Chacun l'adore, et c'eft la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent fouvent après leur fouveraine ;
C'eft le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du Plaifir.
L'égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la trifte vérité.
Ami, dit-il, daignez auffi m'apprendre
Quelle eft plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile et moins tendre,
Mais dont l'air noble et la férénité
Me plaît affez. Je vois à fon côté
Un fceptre d'or, une fphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans fa main
Des manufcrits dont elle eft occupée.
Tout l'ornement qui pare fon beau fein
Eft une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à fa voix, tout brillant de clarté ;

Sur le fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots, *à l'immortalité.*
Y puis-je entrer? L'entrepriſe eſt pénible,
Repartit l'ange; on a ſouvent tenté
D'y parvenir, mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté, qui vous ſemble inflexible,
Peut quelquefois ſe laiſſer enflammer.
La Volupté, plus douce et plus ſenſible,
A plus d'attraits; l'autre ſait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un eſprit juſte, un cœur pur et fidelle:
C'eſt la Sageſſe. Et ce brillant ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, eſt celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire,
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeſſes;
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.
  Le jeune roi lui dit: J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourrait me rendre heureux:
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baiſers en paſſant;
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE. (1)

A MADAME ARNANCHE.

1776.

Vous demandez, madame ARNANCHE,
Pourquoi nos dévots paysans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchisans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai consulté bien des savans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, justement dégoûté d'eau,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe ; c'est Bacchus,
C'est le législateur du Gange,

(1) La première édition de ce conte parut sous le nom de M. de *la Visclède, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille ;* il était suivi d'une lettre en prose sous le même nom ; on la trouvera dans cette édition parmi les ouvrages de littérature.

Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire:
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe et ſon verre.

Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.

Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène et ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatisme,
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et soupçonné de jansénisme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, servaient le prochain,
Evitaient la fainéantise,
Fuyaient les plaisirs, les amans;
Et, pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'église.

Alcithoé dit à ses sœurs:
Travaillons et fesons l'aumône;
Monsieur le curé dans son prône
Donne-t-il des conseils meilleurs?
Filons, et laissons la canaille
Chanter des versets ennuyeux;
Quiconque est honnête et travaille
Ne saurait offenser les Dieux.
Filons, si vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une histoire
En fesant tourner ses fuseaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raison,
Et leur sœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon:

Le travail eſt mon Dieu, lui ſeul régit le monde;
Il eſt l'ame de tout: c'eſt en vain qu'on nous dit
Que les Dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air et la terre et l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin ſon immenſe carrière:
Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis mêlés d'azur et d'or
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa ſœur l'aventurière
Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir et craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes ſœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,

Mars consolait sa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari méprisé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs il la voit reposer
Entre les bras de Mars; et d'une main timide
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au soleil conter son aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens et vois ma parjure.
Cependant que Phosphore au bord de l'Orient
Au-devant de son char ne paraît point encore,
Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
Quitte son vieil époux pour son nouvel amant;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon est malin,
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain;
En petits vers galans sa disgrâce il raconte,
Il assemble en chantant tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit aussi-bien que sa belle;
Ce Dieu très-ès-honté ne se dérangea pas;
Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.

On vanta du facet l'admirable inftrument,
Et chacun dit : Bon homme, attrapez-nous de même.

Lorfque la belle Alcithoé
Eut fini fon conte pour rire,
Elle dit à fa fœur Thémire :
Tout ce peuple chante *Evoé* ;
Il s'enivre, il eft en délire ;
Il croit que la joie eft du bruit.
Mais vous que la raifon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire ?
Thémire à fa fœur répondit :
La populace eft la plus forte ;
Je crains ces dévots, et fais bien ;
A double tour fermons la porte,
Et pourfuivons notre entretien.
Votre conte eft de bonne forte ;
D'un vrai plaifir il me transporte ;
Pourrez-vous écouter le mien ?

C'eft de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce fujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore :
Mille grimauds font des vers fans efprit
Pour la chanter. Je m'en fuis fouvent plainte.
Je déteftais tout médiocre auteur ;
Mais on les paffe, on les fouffre ; et la fainte
Fait qu'on pardonne au fot prédicateur.

Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte;
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Palestine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roses et les lis,
Les yeux brillans, la taille noble et fine,
Tout lui plaisait; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun sait combien il en tenait.
Son origine était toute céleste;
Il était né des plaisirs d'un inceste.
Son père était son aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de sa fille Myrrha;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie;
J'aime à m'instruire, et c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.
Mars fut jaloux de son charmant rival;
Il le surprit avec sa Cythérée
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Fesant des Dieux. Mars est un peu brutal;
Il prit sa lance, et d'un coup détestable,
Il transperça ce jeune homme adorable,

De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire ; et j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule,
Tuer un Dieu n'est-il pas ridicule ?
  Non, dit Climène, et puisqu'il était né,
C'est à mourir qu'il était destiné :
Je le *plains* fort, sa mort paraît trop prompte :
Mais poursuivez le fil de votre conte.
  Notre Thémire aimant à raisonner
Lui répondit : Je vais vous étonner.
Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre et sentir,
Cette Vénus qui créa le plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Ressuscita, sept jours après sa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort.
  Bon ! dit Climène, en voici bien d'une autre ;
Ma chère sœur, quelle idée est la vôtre ?
Ressusciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuse ;
Et l'on peut être une fille de bien
En soupçonnant que la fable est menteuse.
Mais tout cela se croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,

Et vers le Nil, où le peuple en dansant,
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux et les mange.
Chez tous ces gens Adonis est fêté;
On vous l'enterre avec solennité;
Six jours entiers l'enfer est sa demeure;
Il est damné tant en corps qu'en esprit;
Dans ces six jours chacun gémit et pleure;
Mais le septième il ressuscite; on rit.
Telle est, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme et de la vie,
Six jours de peine, un seul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le destin change;
Mais il est peu de plaisirs sans douleur,
Et nos chagrins sont souvent sans mélange.

De la sage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des fornettes,
De faire des romans ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité;
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'encyclopédie.

Climène à ses deux sœurs adressa ce discours:
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les mystères;
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler?

Un mot devrait suffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux ;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit ;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins et prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur ;
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfans ;
Je ne crois point la guerre des géans :
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde
Que son grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles

Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point.... La belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant:
Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en fesant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance est toute prête;
Je vous change en chauve-souris.

Aussitôt de nos trois recluses
Chaque membre se raccourcit;
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences pretendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde;
On connut qu'il est dans ce monde

Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par paſſe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois goſiers aboyant à la fois ;
Il me fallut traverſer trois rivières ;
On me montra les trois ſœurs filandières,
Qui font le ſort des peuples et des rois.
Je fus conduit vers trois juges ſournois
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer et geolières des diables ;
Car, Dieu merci, tout ſe feſait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue ;
Je frémiſſais à la ſombre étendue
Du vaſte abyme où des eſprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie

Des puiſſans Dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accuſais, lorſqu'un heureux génie
Me conduiſit aux champs élyſiens,
Au doux ſéjour de la paix éternelle,
Et des plaiſirs qui, dit-on, ſont nés d'elle.
On me montra, ſous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont verſés ſur la race mortelle,
Et qui pourtant n'exiſtèrent jamais:
Le grand Bacchus, digne en tout de ſon père;
Bellérophon, vainqueur de la chimère;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.
En tous les temps tout pays eut ſes ſaints.
Or, mes amis, il faut que je déclare
Que ſi j'étais rebuté du Tartare,
Cet Elyſée et ſa froide beauté
M'avaient auſſi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'eſquiver je cherchais une iſſue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,
Et qui ſemblait me fermer le paſſage.
Que me veux-tu, dis-je à ce perſonnage?
Rien, me dit-il, car je ſuis le Néant.
Tout ce pays eſt de mon apanage.
De ce diſcours je fus un peu troublé:
Toi, le Néant! jamais il n'a parlé....
Si fait, je parle; on m'invoque et j'inſpire

Tous

Tous les ſavans qui ſur mon vaſte empire
Ont publié tant d'énormes fatras....
Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puiſqu'en ton ſein tout l'univers ſe plonge,
Tiens, prends mes vers, ma perſonne et mon ſonge.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il eſt né.

SATIRES.

LA CREPINADE. (1)

Le Diable un jour ſe trouvant de loiſir,
Dit : Je voudrais former à mon plaiſir
Quelque animal dont l'ame et la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'eſprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché.
Il dit : il prend une argile enſoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée ;
Il en modèle un chef-d'œuvre naiſſant,
Pétrit ſon homme, et rit en pétriſſant.
D'abord il met ſur une tête immonde
Certain poil roux que l'on ſent à la ronde ;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai caſque de damné ;
Un ſourcil blanc cache un œil ſombre et louche ;
Sous un nez large il tord ſa laide bouche.
Satan lui donne un ris ſardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la baſtonnade ;
Puis il lui ſouffle un eſprit impoſteur,
Traître et rampant, ſatirique et flatteur ;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan conſidéra
Ce beau garçon, le baiſa, l'admira ;

Endoctrina, gouverna ſon ouaille,
Puis dit à tous : Il eſt temps qu'il rimaille.
Auſſitôt fait l'animal rimailla,
Monta ſa vielle, et Rabelais pilla ;
Il griffonna des *ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *aïeux chimériques* ;
Dans les cafés il fit le bel-eſprit ;
Il nous chanta Sodome et JESUS-CHRIST ;
Il fut ſifflé, battu pour ſon mérite,
Puis fut errant, puis ſe fit hypocrite :
Et pour finir, à ſon père il alla ;
Qu'il y demeure. Or je veux ſur cela
Donner au Diable un conſeil ſalutaire :
Monſieur Satan, lorſque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre-humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin :
Ce n'eſt le tout d'envoyer ſon ſemblable
Pour nous tenter. Crépin votre féal,
Vous ſervant trop, vous a ſervi fort mal ;
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

NOTE.

(1) *J. B: Rouſſeau* avait fait une ſatire intitulée *la Baronade*, contre le baron de *Breteuil* ſon bienfaiteur, dont il avait été le ſecrétaire, et il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de *Voltaire* que par zèle pour la religion ; hypocriſie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuſes, et banni pour crime de ſubornation. Ces circonſtances rendent cette ſatire excuſable ; l'ingratitude et l'hypocriſie doivent être traitées ſans ménagement.

LE MONDAIN.

1736.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LE MONDAIN, &c.

CES deux ouvrages ont attiré à M. de *Voltaire* les reproches non-feulement des dévots, mais de plufieurs philofophes auftères et refpectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris; et on leur a répondu dans l'Apologie du Mondain. Toute prédication contre le luxe n'eft qu'une infolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maifon un *palais*, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueufe.

Les reproches des philofophes méritent une réponfe plus grave. Toute grande fociété eft fondée fur le droit de propriété; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la compofent font intéreffés à multiplier les productions de la terre et celles des arts; c'eft-à-dire autant qu'ils peuvent compter fur la libre jouiffance de ce qu'ils acquièrent par leur induftrie; fans cela les hommes, bornés au fimple néceffaire, font expofés à en manquer,

D'ailleurs l'efpèce humaine tend naturellement à fe multiplier ; puifqu'un homme et une femme qui ont de quoi fe nourrir, et nourrir leur famille, élèveront en général un plus grand nombre d'enfans que les deux qui font néceffaires pour les remplacer. Ainfi toute peuplade qui n'augmente point fouffre ; et l'on fait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puiffent acquérir en propriété plus que le néceffaire, et que cette propriété foit refpectée, pour que la fociété foit floriffante. L'inégalité des fortunes, et par conféquent le luxe, y eft donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité eft grande, plus la fociété eft heureufe. Il faut donc que les lois, en laiffant à chacun la liberté d'acquérir des richeffes et de jouir de celles qu'il pofsède, tendent à diminuer l'inégalité : mais fi elles établiffent le partage égal des fucceffions ; fi elles n'étendent point trop la permiffion de tefter ; fi elles laiffent au commerce, aux profeffions de l'induftrie toute leur liberté naturelle ; fi une adminiftration fimple d'impôts rend impoffibles les grandes fortunes de finance ; fi aucune

grande place n'eſt ni héréditaire ni lucrative, dès-lors il ne peut s'établir une grande inégalité ; en ſorte que l'intérêt de la proſpérité publique eſt ici d'accord avec la raiſon, la nature et la juſtice.

Si l'on ſuppoſe une grande inégalité établie, le luxe n'eſt point un mal ; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en feſant vivre le pauvre aux dépens des fantaiſies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourriſſe des doreurs, des brodeuſes ou des peintres, que s'il employait ſon ſuperflu, comme les anciens Romains, à ſe faire des créatures, ou bien comme nos anciens ſeigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe ; elle n'exiſte que parce qu'un individu de l'eſpèce humaine en peut acheter ou ſoumettre un autre.

Il eſt vrai que le luxe le plus innocent, celui qui conſiſte à jouir des délices de la vie, amollit les ames, et en leur rendant une grande fortune néceſſaire, les diſpoſe à la corruption ; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de

fortune, dans un pays où les délices sont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes si fréquens dans les siècles de barbarie.

Il n'est donc qu'un moyen sûr d'attaquer le luxe ; c'est de détruire l'inégalité des fortunes par les lois sages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera sans que l'industrie y perde rien ; les mœurs seront moins corrompues ; les ames pourront être fortes sans être féroces.

Les philosophes qui ont regardé le luxe comme la source des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cause ; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la source de la richesse réelle d'un Etat, ont pris pour un bon régime de santé un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeste.

C'est ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de *Voltaire;* erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés sur la politique, qu'il y eût en France quand il composa cette satire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, et qui se borne à prétendre que les commodités de la vie sont une bonne chose, cela est vrai, pourvu qu'on soit sûr de les

conserver, et qu'on n'en jouisse point aux dépens d'autrui.

Il n'est pas moins vrai que la frugalité, qu'on a prise pour une vertu, n'a été souvent que l'effet du défaut d'industrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie poussent au moins aussi loin que les stoïciens.

Les conseils que donne *Mentor* à *Idoménée*, quoique inspirés par un sentiment vertueux, ne seraient guère praticables, surtout dans une grande société : et il faut avouer que cette division des citoyens en classes, distinguées entre elles par les habits, n'est d'une politique ni bien profonde ni bien solide.

Les progrès de l'industrie, il faut en convenir, ont contribué sinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes ; et l'opinion que le siècle où a vécu M. de *Voltaire* valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'est point particulière à cet illustre philosophe : elle est celle de beaucoup d'hommes très-éclairés.

Ainsi, en ayant égard à l'espèce d'exagération que permet la poësie, surtout dans un ouvrage de plaisanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave ; et moins

qu'aucun autre celui de dureté ou de personnalité que leur a fait *J. J. Rousseau* : car c'est précisément parce que le commerce, l'industrie, le luxe lient entre eux les nations et les états de la société, adoucissent les hommes, et font aimer la paix, que M. de *Voltaire* en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchise que la vie d'un *honnête homme*, peinte dans *le Mondain*, est celle d'un sibarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même sans avoir aucun vice, qu'un homme aussi méprisable qu'ennuyé ; mais il est aisé de voir que c'est une pure plaisanterie. Un homme qui, pendant soixante et dix ans n'a point peut-être passé un seul jour sans écrire ou sans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie consumée dans de vains plaisirs ? Il a voulu dire seulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, est moins criminelle et moins méprisable qu'une vie austère employée dans l'intrigue, souillée par les ruses de l'hypocrisie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN. (*a*)

REGRETTERA qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or et le règne d'Aftrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens;
Moi je rends grâce à la nature fage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triftes frondeurs :
Ce temps profane eft tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la molleffe,
Tous les plaifirs, les arts de toute efpèce,
La propreté, le goût, les ornemens :
Tout honnête homme a de tels fentimens.
Il eft bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de fa fource féconde
Et des befoins et des plaifirs nouveaux.
L'or de la terre et les tréfors de l'onde,
Leurs habitans et les peuples de l'air,
Tout fert au luxe, aux plaifirs de ce monde.
O le bon temps que ce fiècle de fer!
Le fuperflu, chofe très-néceffaire,
A réuni l'un et l'autre hémifphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiffeaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,

De nouveaux biens, nés aux ſources du Gange ;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des muſulmans,
Nos vins de France enivrent les ſultans ?
Quand la nature était dans ſon enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant ni le *tien* ni le *mien* :
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien ;
Ils étaient nus, et c'eſt choſe très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah ! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'eſt point du ſiècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mouſſe ou la ſéve
Ne gratta point le triſte goſier d'Eve ;
La ſoie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
Il leur manquait l'induſtrie et l'aiſance ;
Eſt-ce vertu ? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que feſais-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain ?
Caraiſſais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau biſe et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux

N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie
De ces dehors orna la ſymétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux Corrège et du ſavant Pouſſin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt Bouchardon (*c*) qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain. (*d*)
Des Gobelins l'aiguille et la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſalon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,

Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée et moitié transparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie;
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous
Chez Camargot, chez Gaussin, chez Julie;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Eglé me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français est l'image brillante.

Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers et de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le Diable et la pomme,
C'est bien en vain que tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place:
Le paradis terrestre est où je suis. (*e*)

NOTES.

(*a*) Cette pièce eſt de 1736. C'eſt un badinage dont le fond eſt très-philoſophique et très-utile : ſon utilité ſe trouve expliquée dans la pièce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de M. de *Melon* à madame la comteſſe de *Verrue*.

(*b*) Auteur du *Cuiſinier Français*.

(*c*) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*) Excellent orfévre dont les deſſins et les ouvrages ſont du plus grand goût.

(*e*) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut compoſé dans l'année 1736, immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'Alzire. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé *Desfontaines* alla dénoncer la petite plaiſanterie du Mondain à un prêtre nommé *Couturier*, qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de *Fleuri*. *Desfontaines* falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, et l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſile qu'il lui a donné depuis ; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de *Voltaire*.

LETTRE (*a*)

DE M. DE MELON,

ci-devant secrétaire du régent du royaume,

A MADAME

LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, Madame, l'ingénieuse Apologie du luxe ; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré, dans mon *Essai politique sur le commerce*, combien ce goût des beaux arts, et cet emploi des richesses, cette ame d'un grand Etat, qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce et pour le maintien de l'industrie ; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que

(*a*) Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du Mondain parut, en 1736.

vous donnez aux arts (*b*)? Que l'on ceſſe d'aimer les tableaux, les eſtampes, les curioſités en toute ſorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui ſont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il eſt bon que dans un canton ſuiſſe on faſſe des lois ſomptuaires, par la raiſon qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient beſoin d'une extrême frugalité; mais à préſent que c'eſt la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a beſoin de luxe, &c.

(*b*) Madame la comteſſe de *Verrue*, mère de madame la princeſſe de *Carignan*, dépenſait cent mille francs par an en curioſités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle raſſemblait chez elle une ſociété de philoſophes, auxquels elle fit des legs par ſon teſtament. Elle mourut avec la fermeté et la ſimplicité de la philoſophie la plus intrépide.

LETTRE

A M. LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARECHAL GENERAL. (*a*)

VOICI, monſieur le Comte, la Défenſe du Mondain ; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-ſeulement comme à un Mondain très-aimable, mais comme à un guerrier très-philoſophe, qui ſait coucher au bivouac auſſi leſtement que dans le lit magnifique de la plus belle de ſes maîtreſſes, et tantôt faire un ſouper de *Lucullus*, tantôt un ſouper de houſſard.

Omnis Ariſtippum decuit color et ſtatus et res.

Je vous cite *Horace* qui vivait dans le ſiècle du plus grand luxe et des plaiſirs les plus raffinés ; il ſe contentait de deux demoiſelles ou de l'équivalent, et ſouvent il ne ſe feſait ſervir à table que par trois laquais ; *cœna miniſtratur pueris tribus.* Les poëtes de ce temps-ci ſous un *Mécène* tel que le cardinal de *Fleuri*, ſont encore plus modeſtes.

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de *Saxe*.

Oui, je ſuis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puiſſans ;
Il encourage les talens,
Il eſt la gloire d'un empire.

Il reſſemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'uſage :
Le plaiſir ſied très-bien au ſage ;
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne ſait pas faire abſtinence
Sait mal goûter la volupté ;
Et qui craint trop la pauvreté
N'eſt pas digne de l'opulence.

DEFENSE

DEFENSE
DU MONDAIN,
OU
L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un trifte hafard,
J'étais affis près d'un maître cafard,
Lequel me dit: Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuifine
De Lucifer ; et moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné. —
Damné ! comment ? pourquoi ? — Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivreffe,
Prêchant le luxe, et vantant la molleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphèmes maudits !
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre mufe pollue
Sera rôtie, et c'eft chofe conclue.

Difant ces mots, fon gofier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait fon teint;
Lors je lui dis: Pour Dieu, monfieur le faint,
Quel eft ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? — Il vient de Canarie:
C'eft un nectar, un breuvage d'élu;
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il foit bu.
— Et ce café, dont, après cinq fervices,
Votre eftomac goûte encor les délices?
Par le Seigneur il me fut deftiné. —
Bon: mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induftrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte et diaprée:
Cet argent fin, cifelé, godronné,
En plat, en vafe, en foucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potofe, au fein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous infultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuifé pour vous plaire.

O faux dévot, véritable mondain,
Connaiffez-vous; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez furtout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette fplendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux eft la marque certaine.
Le riche eft né pour beaucoup dépenfer;
Le pauvre eft fait pour beaucoup amaffer.
Dans ces jardins regardez ces cafcades,
L'étonnement et l'amour des naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiffant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eft plus belle et plus féconde.
Mais de ces eaux fi la fource tarit,
L'herbe eft féchée, et la fleur fe flétrit.
Ainfi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail, gagé par la molleffe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeffe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triftes cenfeurs des plaifirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denys d'Halicarnaffe,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,

Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des confuls en *us*;
Béchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue et les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être femés par la main d'un vainqueur. —
C'eft fort bien dit, mes maîtres : je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiftoire.
Mais, dites-moi, fi les Dieux par hafard
Fefaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer fa terre?
L'augufte Rome, avec tout fon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eft Auteuil.
Quand ces enfans de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré fignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (*a*) pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or fous Luculle.
N'allez donc pas, avec fimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh, que Colbert était un efprit fage!
Certain butor confeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induftrieux.

(*a*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du Midi, du Levant et de l'Ourse,
Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit *Paris*, Pékin ni Rome;
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, et Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe:
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il fesait naître au gré de ses désirs
L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage; —
Mille? — On le dit, c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves:
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre :
Les plaisirs dans l'âge tendre
S'empressent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude :
Quittez les jeux pour l'étude ;
Changez tout hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarrassés
Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune

Trop loin de vous a placés :
Laiſſez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats ;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas.
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnaît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons ;
Et tandis que l'aigle altière,
S'applaudit de ſa carrière,
Dans le vaſte champ des airs,
La tranquille Philomèle
A ſa compagne fidelle
Module ſes doux concerts.
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi ;
On voit ſouvent plus d'un roi

Que la trifteffe environne ;
Les brillans de la couronne
Ne fauvent point de l'ennui :
Ses valets de pied, fes pages,
Jeunes, indifcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princeffe et la bergère
Soupirent également ;
Et fi leur ame diffère,
C'eft en un point feulement.
Philis a plus de tendreffe,
Philis aime conftamment
Et bien mieux que fon alteffe. . . .
Ah, madame la princeffe,
Comme je facrifirais
Tous vos auguftes attraits
Aux larmes de ma maîtreffe !
Un deftin trop rigoureux
A mes tranfports amoureux
Ravit cet objet aimable ;
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis font heureux,
Je ferai moins miférable.

LE

LE

PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS

DE FEU M. VADÉ;

MIS EN LUMIERE

Par CATHERINE VADÉ, sa cousine.

1758.

A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

COMME il eſt parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon couſin *Vadé*, je vous le dédie. C'eſt mon *vade mecum ;* vous direz ſans doute *vade retrò;* et vous trouverez dans l'œuvre de mon couſin pluſieurs paſſages contre l'Etat, contre la religion, les mœurs, &c.; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon couſin *Vadé*.

Faites l'analyſe de l'ouvrage; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en ſouvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* (*) que vous êtes un des plus abſurdes barbouilleurs de papier qui ſe ſoient jamais mêlés de raiſonner; ainſi perſonne n'eſt plus en droit que vous d'obtenir, par vos raiſonnemens et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme ſi c'était un mandement, ou le nouveau Teſtament de frère *Berruyer*.

(*) *Abraham Chaumeix* avait fait un livre intitulé, *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie, &c.*

N 2

Continuez de faire honneur à votre ſiècle, ainſi que tous les perſonnages dont il eſt queſtion dans ce livret que je vous préſente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques; 27 mars 1758.

LE PAUVRE DIABLE. (a)

Quel parti prendre ? où fuis-je, et qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiſſant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deſtin, de grâce, inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire et ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct ; bien ſavoir ce qu'on aime ;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A diſparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc Broglie oſez ſuivre les pas ;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'eſt plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,

N 3

Plus on en tue, et plus il s'en préſente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francomtois,
En botte, en guêtre, et ſurtout en guenille,
Tous aſſiégeant la porte de Cremille, (*b*)
Pour obtenir des maîtres de leur ſort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreſſée,
J'allai montrer ma mine embarraſſée ;
Mais un commis, me prenant pour un ſot,
Me rit au nez, ſans me répondre un mot,
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magiſtrature.
— Eh bien, la robe eſt un métier prudent ;
Et cet air gauche, et ce front de pédant
Pourront encor paſſer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleuſes têtes !
Vîte achétez un emploi de Caton,
Allez juger : êtes-vous riche ? — Non ;
Je n'ai plus rien, c'en eſt fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs ſont fondés ſur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eſt rien, que de rien ne vient rien.
Du genre-humain connais quelle eſt la trempe ;
Avec de l'or je te fais préſident,

Fermier du roi, confeiller, intendant,
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.
— Hélas! Monfieur, déjà je rampe affez.
Ce fol efpoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains défirs pour jamais font paffés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la craffe tiré ;
Et dans la craffe en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'efpoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rafé, barbu, chauffé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître eft mon tombeau,
J'y vais defcendre; oui, j'y cours. — Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos ; mais apprends
Que des foucis c'eft l'éternel afile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la Difcorde y nourrit fes ferpens ;
Que ce n'eft plus ce ridicule temps
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le fcapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages fans bornes.
Du vil berceau de fon illufion,
La France arrive à l'âge de raifon ;
Et les enfans de François et d'Ignace,
Bien reconnus, font remis à leur place.

Nous fesons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître :
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a béché :
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'est le cheval ; un Pequet, un Pleneuf, (c)
Un trafiquant, un commis, est le bœuf ;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O Ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
— Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs ;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.

Que fesais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse,
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.

Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton :
Cet animal se nommait Jean Fréron. (d)

J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère ;
Et j'ignorais son naturel félon ;
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,

A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire ;
Je critiquai, ſans eſprit et ſans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.

M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon ſatirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan, (*e*)
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe ;
Je lui contai tous les tours du croquant :

Mon cher pays, fecourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
  De ce bourbier vos pas feront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques facrés;
Sacrés ils font, car perfonne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd; la fcène eft en Afrique; (*f*)
A la Clairon vous la préfenterez;
C'eft un tréfor: allez et profpérez.
  Tout ranimé par fon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte fcène à maint acteur fifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauffe et grêle
Le trifte drame écrit pour la Denèle. (*g*)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieufe,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La d'Angeville eft plaifante et moqueufe;
Elle riait: Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
  De vers, de profe et de honte étouffé,
Je rencontrai Greffet dans un café,
Greffet doué du double privilége (*h*)

D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot; long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du Démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, et je vais à Versaille;
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit personnage;

Au peu d'efprit que le bon homme avait,
L'efprit d'autrui par fupplément fervait.
Il entaffait adage fur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait fans ceffe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laffait fans jamais fe laffer:
Il me choifit pour l'aider à penfer.
Trois mois entiers enfemble nous penfâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du fieur de la Chauffée
Vint ranimer ma cervelle épuifée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non verfifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyfique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il eft bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime affez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans fon jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois fe rendre intéreffant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eft point né plaifant.

Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?
— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place ;
On me porta dans un logis voisin,
Prêt d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits : ce logis quel est-il ?
— Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai long-temps inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes, (*k*)
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent ;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,

Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots (l)
De compliment, me tint ce beau propos:
» J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
» Et c'est le lot des trois quarts des humains,
» Mais notre sort est toujours dans nos mains.
» Je me suis fait auteur, disant la messe,
» Persécuteur, délateur, espion;
» Chez les dévots je forme des cabales:
» Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
» Pour les combattre et pour me faire un nom,
» Pieusement semant la zizanie,
» Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art est assez bon;
» Suis comme moi les méchans à la piste;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
» Au géomètre; et surtout prouve bien
» Qu'un bel-esprit ne peut être chrétien:
» Du rigorisme embouche la trompette;
» Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrâce,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,

Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait; ſi ta tête eſt légère,
Je m'aperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta misère ?
— Las ! où courir dans mon deſtin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réſolus de finir ma carrière,
Ainſi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, leſquels n'en ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends ſoudain qu'un oncle trépaſſé,
Vieux janſéniſte et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab inteſtat malgré lui m'a laiſſé
D'argent comptant un immenſe héritage.
Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décraſſe; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillans emplois;
Etre officier, ſignaler mes exploits,
Puis de Thémis endoſſer la ſoutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'eſprit alors, et tous mes vers

Ont

Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je ſuis aimé des dames que je ſers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propoſe un très-bon mariage ;
Mais les conſeils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danſait à ce tripot lubrique,
Que de l'Egliſe un miniſtre impudique
(Dont Marion fut ſervie aſſez mal) (*m*)
Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretiens donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle ;
Je prodiguais les vers et les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux ;
Je conduiſais ma Laïs triomphante,
Les ſoirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, aſile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (*n*)
Quel beau vernis brillait ſur ſa voiture !
Un petit peigne orné de diamans
De ſon chignon ſurmontait la parure ;
L'Inde à grands frais tiſſut ſes vêtemens ;
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où ſa peau blanche et ferme, autant qu'égale,

S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ;
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits,
Qui dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légère essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie :
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure

Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham, et ses vils compagnons,
Sont une espèce encor plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
  Ecoute, il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir conseiller:
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Ouï dà, Monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; et surtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
  — J'obéirai sans réplique à mon maître,
En bon portier: mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (*o*).

NOTES.

(*a*) On nous affure que l'auteur s'amufa à compofer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereufe des lettres un jeune homme fans fortune, qui prenait pour du génie fa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui fe perdent par cette paffion malheureufe eft prodigieux. Ils fe rendent incapables d'un travail utile ; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi fubalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain ; ils vivent de rimes et d'efpérances, et meurent dans la misère.

(*b*) . . . . . . *La porte de Cremille.*

M. de *Cremille*, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, fous M. le maréchal de *Bellifle.*

(*c*) . . . . . . *Un Pequet, un Pleneuf.*

Pequet était un premier commis des affaires étrangères. *Pleneuf* était un entrepreneur des vivres.

(*d*) . . . . . . *Jean Fréron.*

Fréron ne fe nomme pas *Jean*, mais *Caterin.* Il femble que cet homme foit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au fcalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de fes feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médifance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainfi ne doit pas être furpris qu'on lui rende juftice.

(*e*) . . . . . . *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magiftrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un difcours peu mefuré, et même très-offenfant. Il eft vrai que fa tragédie de Didon eft faite fur le modèle de celle de *Métaftafio;* mais auffi il y a de beaux morceaux qui font à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce eft mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambaſſadeurs, irrités et confus,
Trop ſouvent de la reine ont ſubi les refus.
Voiſin de ſes Etats faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puiſſant, fils du maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguiſant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ſes hauteurs,
Je viens ſous le faux nom de mes ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère;
Que ſais-je.... n'écouter qu'un tranſport amoureux.

Des ambaſſadeurs ne ſubiſſent point des refus; on eſſuie, on reçoit des refus.

Si tous ſes ambaſſadeurs irrités et confus ont ſubi des refus, comment ce *Jarbe* pouvait-il croire que *Didon* ſe ſoumettrait ſans peine à cet hymen glorieux? *Jarbe* d'ailleurs a-t-il envoyé tous ſes ambaſſadeurs enſemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguiſe encore ſon dépit légitime. S'il déguiſe ce dépit légitime, et s'il eſt ſi furieux, il ne croit donc pas que *Didon* l'épouſera ſans peine. Epouſer quelqu'un ſans peine, et déguiſer ſon dépit légitime, ne ſont pas des expreſſions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on ſous le faux nom de ſes ambaſſadeurs? on peut venir ſous le nom d'un autre, mais on ne vient point ſous le nom de pluſieurs perſonnes. De plus, ſi on vient ſous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité ſous un faux nom, puiſqu'on prend un nom qui n'eſt pas le ſien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambaſſadeur quand on prend le véritable nom de cet ambaſſadeur même.

Il veut pénétrer le myſtère d'un refus obſtiné. Qu'eſt-ce que le myſtère d'un refus ſi net et déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du myſtère dans des délais, dans des réponſes équivoques, dans des promeſſes mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambaſſadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun myſtère.

Que fais-je ? . . n'écouter qu'un transport amoureux. Que fait-il ? il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête à tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre ; ils sont contens pourvu qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contens.

(*f*) . . . . . . *Zoraïde.*

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose : il leur écrivit cette lettre.

„ Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une „ seconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous „ ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en pro- „ cédés, et je me souviendrai assez long-temps des vôtres, „ pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue „ si peu les personnes et les talens. Je suis, Messieurs, „ autant que vous méritez que je le sois, votre, &c. „

(*g*) . . . . . . *Pour la Denèle.*

Quinaut Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là.

(*h*) *Gresset doué du double privilège.*

Gresset, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son Vert-Vert. Le contraste de son état et des termes de b. . . . . et f. . . . . qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très-grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent, mais il promettait beaucoup ; l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissemens imprimés.

Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle ; tant le public est malin.

(*i*) L'abbé *Trublet*, auteur de quatre tomes d'essais de littérature. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du Poliante.

(*k*) . . . . *De ces énergumènes*.

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, et où ils fesaient des miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé *du Bois*, après l'avoir été par un *Carré de Mongeron*, conseiller au même parlement. Cette secte de convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, et gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entre eux fesaient des choses très-extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fût endommagée ; on leur donnait des coups de bûches sur l'estomac sans les blesser, et cela s'appelait donner des secours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, et des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psaume qu'on récitait en langue vulgaire ; on était saisi du SAINT-ESPRIT, on prophétisait ; et quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire, aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(*l*) *Maître Abraham*, &c.

C'est *Abraham Chaumeix*, vinaigrier et théologien, dont on a parlé ailleurs.

(*m*) *Marion de Lorme*, courtisane du temps du cardinal de *Richelieu*, et qui fit une assez grande fortune avec ce ministre qui était fort généreux.

(*n*) *Par Outrequin*, &c.

La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevarts de Paris, que M. *Outrequin* avait

soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans ; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

(o) *Le portier des Chartreux* est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé *Desfontaines*, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans *Pétrone*. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée le B. . . . . . L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes ; et il a composé des discours sérieux pour des personnages très-graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes.

LA

LA VANITÉ. (*)

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville;
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux petillent de fureur?
Réponds donc.—L'univers doit venger mes injures; (a)
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.
—L'univers, mon ami, ne penſe point à toi,
L'avenir encor moins: conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué!
—Ah! j'ai fait un diſcours, et l'on s'en eſt moqué!
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juſtice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
—Va, le roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, et trop de ſoins à prendre,
Son peuple à ſoulager, ſes amis à défendre,
La guerre à ſoutenir: en un mot les bourgeois

(*) Un provincial, dans un mémoire, a imprimé ces mots : *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours. Le roi l'a voulu voir; toute la cour l'a voulu voir.* Il dit dans un autre endroit, que *ſa naiſſance eſt encore au-deſſus de ſon diſcours.* Un père de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monſieur; et pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reste chez toi, bon homme.
—Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés, (*b*)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques, (*c*)
Et ma prose aux quarante ! un tel renversement
D'un Etat policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaisans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi :
Et de ce même pas je vais parler au roi.
Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passans.
Souvent notre amour propre éteint notre bon sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, et Bellone et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidelle copiste, (*d*)
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase ;
Ce petit bel esprit, orateur du barreau

Alignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore ;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron,
Berthier dans son collége est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village :
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blâmer le soin très-légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi sur la terre inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Etre approuvé du moins de ses graves confrères ;
Mais on ne peut souffrir ces bruyans téméraires,
Sur la scène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage!
Piron seul eut raison, quand dans un goût nouveau, (*e*)
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands Dieux! jadis si révérés,

Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asile où son ombre repose ;
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

NOTES.

(*a*) . . . . . . *L'univers doit venger mes injures.*

Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : *Il faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont occupées de mon discours à l'académie.*

Et comme dans ce discours, dont leurs majestés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait insulté plusieurs académiciens, il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulée, *la Vanité.* Car s'il est mal de commencer la guerre, il est très-pardonnable de se défendre.

(*b*) *Les quand, les qui, les quoi,* &c.

Ce sont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là ; on les trouve dans cette édition.

(*c*) *Et mon Pater anglais,* &c.

C'est la prière de *Pope*, connue sous le nom de *Prière du déiste.* Il est vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était universelle. On ne s'en scandalisa point à Londres, non-seulement parce qu'on permet beaucoup de choses aux poëtes, mais parce qu'on était las de persécuter *Pope*, et surtout, parce qu'il se trouve en Angleterre beaucoup plus de philosophes que de persécuteurs.

M. *le Franc de Pompignan* la traduisit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas insulter tous les gens de lettres de Paris, dans son discours de réception à l'académie française. Il pouvait faire sa cour sans insulter ses confrères. Ce discours fut la source de quantité d'épigrammes, de chansons et de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(*d*) . . . . *Infidelle copiste,* &c.

C'est le gazetier des nouvelles ecclésiastiques ; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, et connues ſeulement par ceux qui les excitaient et par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier eccléſiaſtique aſſura dans pluſieurs feuilles que les temps d'*Arius* et d'*Athanaſe* avaient été moins orageux, et qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funeſtes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à bicêtre, et un colporteur au pilori.

(*e*) *Piron ſeul eut raiſon*, &c.

Piron, auteur de la Métromanie, jolie pièce qui a eu beaucoup de ſuccès. Il a fait ſon épitaphe qui commence par ce vers :

Ci gît, qui? quoi? ma foi perſonne, rien.

LE
RUSSE A PARIS.

P 4

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons rétabli les notes de cette satire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en supprimer quelques-unes. Ce qui occupait les esprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut se rappeler, en les lisant, l'époque où elles ont été faites, et la nécessité où se trouvait M. de *Voltaire* de dévoiler l'hypocrisie des hommes qui, sous le masque du patriotisme, comme sous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de *Louis XV* des écrivains vertueux et amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou blessé leur orgueil.

LE

RUSSE A PARIS.

Petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris, au mois de mai 1760, par M. IVAN ALETHOF, *secrétaire de l'ambassade russe.*

TOUT le monde sait que M. *Aléthof* ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme *Horace*, *irasci celer;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur *Gauchat*, et un discours du sieur le *Franc de Pompignan* le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine; depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les sentimens d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Eglise grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage,

qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'eſt grand dommage : mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ſes autres poëmes, dans leſquels on trouvera plus d'érudition, et un ſtyle beaucoup plus châtié.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

VOUS avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts et ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, et les mœurs et les lois ?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse ?
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton ; (*a*)
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes, (*b*)
Avec un quart de cercle enlever deux laponnes. (*c*)
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre ?
Dans vos vastes Etats vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois ;
Le héros de Nerva sentit votre vaillance ;
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance ;
Les hardis Prussiens ont été terrassés ;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs et consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs, (*d*)
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du louvre auguste élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille,
Tandis que plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (*e*)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (*f*)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise, et les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture et mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.

Le temps doit augmenter la ſplendeur de l'Etat ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux ; (*g*)
Les eſprits ſont changés, et les temps ſont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reſte-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais... nous avons ſouvent de belles remontrances ; (*h*)
Et le nom d'Yſabeau (*), ſur un papier timbré,
Eſt dans tous nos périls un ſecours aſſuré.

LE RUSSE.

C'eſt beaucoup ; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas ;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Janſénius.... la bulle.... ſes myſtères : (*i*)
De deux ſages partis les cris et les efforts,
Et des billets ſacrés payables chez les morts, (*k*)
Et des convulſions et des réquiſitoires (*l*)

(*) Greffier du parlement de Paris.

Rempliroht de nos temps les brillantes histoires.
Le Franc de Pompignan par ses divins écrits, (m)
Plus que Palissot même occupe nos esprits; (n)
Nous quittons et la foire et l'opéra comique,
Pour juger de le Franc le style académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers,
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jésuites leurs frères : (o)
Car chacun vend sa drogue, et croit sur son paillier
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi ! du clergé français la gazette prudente, (p)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, (q)
N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous ?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi ! vous ignorez des mérites si rares ?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares !
Hélas, en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine ;
C'est un scythe grossier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître ?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux ?
Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé ;
Nous avons parmi nous des pères de l'Eglise.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet, (r)
Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveyrac, et Nonotte, et tant d'autres ; (s)
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :

De leur siècle profane instructeurs généreux, (*t*)
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Ecrivant sans esprit par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs;
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière; oh! son règne est passé;
Le siècle est bien plus fin; notre scène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.
Nous avons les *remparts* (*), nous avons *Ramponeau*; (*u*)
Au lieu du Misanthrope on voit Jacques Rousseau,
Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue, (*x*)
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends assez; mais parlons sans détour;

(*) Les comédies qu'on joue sur le boulevart.

Votre

Votre nuit eſt venue après le plus beau jour.
Il en eſt des talens comme de la finance;
La diſette aujourd'hui ſuccède à l'abondance;
Tout ſe corrompt un peu, ſi je vous ai compris.
Mais n'eſt-il rien d'illuſtre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux ſerait-elle bannie?
Parmi cent beaux eſprits n'eſt-il plus de génie?

LE PARISIEN.

Un génie? ah, grand Dieu! puiſqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraiſſait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ſerait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas aſſuré de ſa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et juſques aux Frérons,
Déjà de l'impoſture embouchent les clairons.
L'hypocrite ſourit, l'énergumène aboie;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent ſur leur proie; (y)
Un petit magiſtrat à peine émancipé,
Un pédant ſans honneur à bicêtre échappé,
S'il a du bel eſprit la jalouſe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux traveſtit les vertus;
Tous les traits ſont lancés, tous les rets ſont tendus.
On cabale à la cour; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs ſans place et ſans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui ſe ſont faits dévots de peur de n'être rien.
N'oſant parler au roi qui hait la médiſance,
Et craignant de ſes yeux la ſage vigilance,

Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux :
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il est sans mœurs et sans religion ;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,
Qu'il n'est point implacable, et qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins, (*z*)
De Marie Alacoque (*aa*), et de la Fleur des saints. (*bb*)
Aux erreurs indulgent, et sensible aux misères,
Il a dit, on le sait, que les humains sont frères ;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre et sage et méritoire.
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux
Demandent des fagots pour cet homme odieux ;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur et de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez sans feinte :
Mais n'imaginez pas que tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris ;
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,

Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit sens ma patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils seront changés.

NOTES.

(a) ...... *Aplati par Newton.*

Ce furent *Huyghens* et *Newton* qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le second par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conséquent les degrés du méridien sont plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs. La différence, selon *Newton*, est d'un deux cent trentième, et selon *Huyghens*, d'un cinq cent soixante et dix-huitième.

On trouva au contraire, par les mesures prises en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au Sud qu'au Nord. De-là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme *Newton* et *Huyghens* l'avaient prouvé par une théorie sûre. C'était tout justement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les mesures de France étaient fausses, et la conclusion plus fausse encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en sorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des sciences se rétracta au bout de vingt ans, et *Fontenelle* avoua dans son histoire, que si les degrés étaient plus longs vers le Nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela fesait voir qu'on s'était non-seulement trompé en France sur la théorie, mais qu'on s'était trompé aussi dans les mesures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues et corrigées depuis. Il est prouvé que la terre est aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraissent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de *Newton* que de celle d'*Huyghens*; ce qui confirme ce qu'avait découvert *Newton*, que la force de la pesanteur

eſt le réſultat de la force attractive de tous les élémens de la terre, et non une force dirigée vers le centre, ſuivant l'hypothèſe de *Huyghens;* mais les obſervations du pendule ne ſont pas d'accord avec les meſures des degrés du méridien, dans l'hypothèſe de la terre homogène, et ces meſures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(*b*) . . . . . . *Utile à cent couronnes,*

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de *Fleuri* que cette diſpute purement philoſophique intéreſſait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curioſité.

(*c*) . . . . . . *Enlever deux lapones.*

C'était deux filles de Tornéa qui étaient ſœurs. Le père commença un procès criminel contre *Maupertuis :* mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huiſſier.

(*d*) *Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs,*

Cela eſt vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Verſailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des deſſins pittoreſques. Ce fut là que *Louis XIV*, qui était dans tout l'éclat de la jeuneſſe et de la beauté, danſa avec mademoiſelle de *la Vallière* et d'autres dames.

(*e*) *Racine d'Henriette exprimant les douleurs,*

Rien n'eſt plus connu que l'hiſtoire de la tragédie de Bérénice. La princeſſe *Henriette* d'Angleterre, fille de *Charles I*, et femme de *Monſieur*, frère unique de *Louis XIV*, donna ce ſujet à traiter à *Corneille* et à *Racine*. On ſait comment *Corneille* en fit une tragédie auſſi froide et auſſi ennuyeuſe que mal écrite; et comment *Racine* en fit une pièce très-touchante malgré ſes défauts.

(*f*) . . . . . . *Les pavillons de France,*

Louis XIV était parvenu juſqu'à garnir ſes ports de près de deux cents vaiſſeaux de guerre.

(*g*) *Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux;*

Cela fut écrit l'an 1760, temps auquel le malheur des temps, les diſgrâces dans la guerre, et la mauvaiſe adminiſtration des finances avaient obligé le roi et la plupart

des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaiffelle d'argent. On fervait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *cus noirs*.

(*h*) *Mais nous avons fouvent de belles remontrances ;*

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger foupçon de partialité fur les remontrances ; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a fouvent égard. On obferve feulement que lorfque les Anglais fe ruinent pour défoler nos côtes, infulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque chofe pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi fe défaire de fa vaiffelle d'argent, et fe priver de ce qui fait le néceffaire d'un monarque, quel eft le citoyen qui ne fuivra pas un exemple fi noble et fi touchant ?

(*i*) *Janfénius . . . la bulle . . . fes myftères.*

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules férieux qui ont troublé la France affez long-temps. On n'ignore pas que *Louis XIV* eut le malheur de fe mêler des difputes abfurdes entre les janféniftes et les moliniftes, que cette extravagance jeta de l'amertume fur la fin de fes jours ; et que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été affez méprifée, renaquit enfuite affez violemment. C'était la honte de l'efprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(*k*) *Valère Maxime* (lib. II, cap. 1, de inftit. gall.) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*voyez la note p.*)

(*l*) *Et des convulfions*, &c.

La folie inconcevable des convulfions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philofophes qui jetèrent fur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'efprit de parti aurait eu des fuites très-dangereufes.

(*m*) *Le Franc de Pompignan par fes divins écrits*,

M. *le Franc de Pompignan*, dans un mémoire qu'il dit avoir préfenté au roi en 1760, s'exprime ainfi, page 17 : *Il faut que tout l'univers fache que le roi s'eft occupé de mon difcours*,

non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains.

Quel producteur que ce *Pompignan!* quelle modestie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers est occupé de lui!

Ce même *le Franc de Pompignan* dit, page 10: *Un homme de ma naissance et de mon état;* la naissance de *le Franc!*

Ce même *le Franc de Pompignan* dit encore que pendant qu'il était juge des Aides en Quercy, *il écrivait de la prose pour l'utilité de ses compatriotes.* Voici la prose utile de M. *le Franc de Pompignan.* Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi fesait à la nation, en fesant lui-même, à Trianon, l'essai de la méthode de remédier à la carie des blés. Sa majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces; c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple; nous l'en bénissons, nos enfans l'en béniront. M. *le Franc de Pompignan* semble insulter à sa bienfesance; il lui dit: *Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Versailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats; on exerce sur eux des vexations horribles: sortez de l'enceinte de votre palais somptueux, vous verrez un royaume qui sera bientôt un désert.* . . . .

Telle est la prose coulante et agréable du sieur *le Franc de Pompignan.* Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'académie?

Le même *le Franc de Pompignan*, auteur du Voyage de Provence, de la Prière du déiste, et de quelques psaumes traduits en vers bien durs, et de plusieurs pièces de théâtre dont une seule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refusé quelque temps les provisions de sa charge en Quercy, pour le punir de la Prière du déiste, parce qu'il fut d'ailleurs suspendu de sa charge en Quercy pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails; nous nous contenterons d'observer que ce n'est pas sans raison qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit:

Pour vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne:
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur le Franc de Pompignan.

Il peut sur cet article présenter un mémoire à l'univers.

(*n*) *Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits :*

Paliſſot de Montenoi fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée, *les Philoſophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'inſulter et d'accuſer pluſieurs perſonnes d'un mérite ſupérieur ; et il ſe reprochera ſans doute cette faute toute ſa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il juſtifie ſa pièce en rapportant pluſieurs paſſages tirés de l'Encyclopédie, et la plupart de ces paſſages ne ſe trouvent pas dans l'Encyclopédie. Il cite pluſieurs traits de quelques mauvais livres intitulés, *l'Homme plante* et *la Vie heureuſe*, comme ſi ces livres étaient compoſés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'Encyclopédie : mais ces livres déteſtables, contre leſquels il s'élève avec une juſte indignation, ſont d'un médecin nommé *la Mettrie*, natif de Saint-Malo, de l'académie de Berlin, qui les compoſa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivreſſe. Ce *la Mettrie* n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui ſont maltraités dans la pièce des *Philoſophes*.

Ceux qu'on inſulte dans cette pièce ſont M. *Duclos*, ſecrétaire perpétuel de l'académie françaiſe, auteur de pluſieurs ouvrages très-eſtimables ; M. d'*Alembert*, de la même académie et de celle des ſciences, célèbre par ſa vaſte littérature, par ſes connaiſſances profondes dans les mathématiques et par ſon génie ; M. *Diderot*, dont le public fait le même éloge ; M. le chevalier de *Jaucourt*, homme d'une grande naiſſance, auteur de cent excellens articles qui enrichiſſent le Dictionnaire encyclopédique ; M. *Helvétius*, admirable (ce mot n'eſt pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cents mille livres de rente, pour cultiver les belles-lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reſte. La facilité et la bonté de ſon caractère lui ont fait haſarder, dans un livre, d'ailleurs plein d'eſprit, des propoſitions fauſſes et très-répréhenſibles, dont il s'eſt repenti le premier, à l'exemple du grand *Fénélon*. L'auteur ſe repent auſſi d'avoir porté le poignard dans ſes bleſſures ; il a des remords d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuſes aux plus honnêtes gens qui ſoient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à perſonne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il ſouhaite que le Dictionnaire encyclopédique ſe continue, que les libraires qui ont fait cette grande entrepriſe, ne ſoient pas ruinés, que les ſouſcripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher et nécessaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuscrit; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de *Louis XV*, et ils ont souhaité d'être ses sujets; la reine son épouse regretterait l'article *Reine*, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, et plusieurs lieutenans généraux ont été désignés par l'auteur qui est lui-même un excellent officier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général et le nom français: en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il est bien honteux qu'il ait essuyé à la fois la persécution et le ridicule.

(*o*) *Combattre en parlement les jésuites leurs frères :*

Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de *Henri IV*, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites qu'on appelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude; et leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(*p*) *Quoi ! du clergé français la gazette prudente,*

C'est ce qu'on appelle la gazette ecclésiastique. Ce journal clandestin commença en 1724, et dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse, des porte-dieu, des thèses de théologie, des refus de sacremens, des billets de confession: c'est surtout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, *Christophe de Beaumont*, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourans qui se feraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur causa beaucoup de troubles, et mit la gazette ecclésiastique alors dans un grand crédit: elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(*q*) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux,*

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord composé par un récollet nommé *Hayer*, l'abbé *Trublet*, l'abbé *Dinouart*,

un

un nommé *Joannet*. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de *Saint-Foix* qui leur fit un procès criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites. ses auteurs, il est tombé avec eux.

(r) *Maître Abraham Chaumeix*, &c.

Cet *Abraham Chaumeix* était ci-devant vinaigrier, et s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, et obligé de se réfugier à Moscou où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet, n'est connu que par le Journal chrétien; le jésuite *Berthier* par le Journal de Trévoux, et surtout par une facétie plaisante intitulée : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier*. On la trouve dans cette édition, *Facéties*, tome premier.

(s) *Et le doux Caveirac, et Nonotte et tant d'autres;*

Le doux *Caveirac* est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'attrape point; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, et de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

N. B. Il y avait *Rabot* dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce *Rabot.* Il en serait de même de la plupart des autres feseurs de libelles immortalisés par M. de *Voltaire*, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.

(*t*) *De leur siècle profane instructeurs généreux*,

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très-énergique en slavon.

(*u*) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau;*

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. *Ramponeau.*

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à *Ramponeau* de se produire sur la scène; ils lui dirent que *Tertullien* avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas ainsi prostituer sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut: la conscience de *Ramponeau* fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, et il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès: M. *Elie de Beaumont*, célèbre avocat, daigna plaider contre *Ramponeau;* notre poëte philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. *Ramponeau* rendit l'argent, et sauva son ame. On trouve ce plaidoyer dans le volume des *Facéties.*

(*x*) *Qui marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue*,

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la comédie française la comédie des Philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre *Jean-Jacques Rousseau* marchant à quatre pattes, et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misanthrope, ni dans celui du Tartufe, mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac *qui est poursuivi par des lavemens et des fils de p.* . . . .

(*y*) *Les chiens de Saint-Médard*, &c.

Saint-Médard eſt une vilaine paroiſſe d'un très-vilain faubourg de Paris, où les convulſions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

Au lieu des deux vers ſuivans, on liſait dans les premières éditions:

Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
Dans la ſale débauche obſcurément vautré.

(*z*) . . . . . . *Des Fantins*,
De Marie Alacoque et de la Fleur des ſaints

Fantin, curé de Verſailles, fameux directeur qui ſéduiſait ſes dévotes, et qui fut ſaiſi volant une bourſe de cent louis à un mourant qu'il confeſſait: il n'était pourtant pas philoſophe.

(*aa*) *Marie Alacoque*, ouvrage impertinent de *Languet*, évêque de Soiſſons, dans lequel l'abſurdité et l'impiété furent pouſſées juſqu'à mettre dans la bouche de JESUS-CHRIST quatre vers pour *Marie Alacoque*.

(*bb*) *La Fleur des ſaints*, compilation extravagante du jéſuite *Ribadeneira;* c'eſt un extrait de la Légende dorée, traduit et augmenté par le frère *Girard*, jéſuite.

N. B. Que ce n'était pas ce frère *Girard* condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abuſé de ſa pénitente en lui donnant le fouet aſſez doucement, et pour pluſieurs profanations. Il fut abſous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accuſation de ſortilége aux véritables charges du procès. C'eſt bien dommage que ce frère *Girard* n'ait pas été philoſophe.

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ETRENNES AUX SOTS.

Premier janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Gréce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine et son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, et prétendit aux prix.
C'était la course: un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait: Mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir:
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.

Sûr du triomphe il fort de la maifon.
Voilà Bathos monté fur fon grifon.
Il veut courir. La Gréce était railleufe.
Plus l'affemblée était belle et nombreufe,
Plus on fifflait. Les Bathos en ce temps
N'impofaient pas filence aux bons plaifans.
Profitez bien de cette belle hiftoire,
Vous qui fuivez les fentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diftinguez bien les ânes des courfiers.
En tout état et dans toute fcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courfiers de nos rois.
L'abbé du Bois, fameux par fa veffie,
Mit fur fon front, très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraifons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui fuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'efprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer (1). Mais qu'importe,
Quand l'arbre eft beau, quand fa féve eft bien forte,
Qu'il foit taillé par Benigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent fans jardinier.
C'eft dans Paris, dans notre immenfe ville,
En grands efprits, en fots toujours fertile,

Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens se taisent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils essuient.
Les faux talens sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (*a*) semblent des Massillons!
Que de le Dains (2) succèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse.
Après le Brun Coypel obtint l'emploi
Du premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Grevier (*b*), pédant crasseux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
  C'est un plaisir de voir ces polissons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magistral,
Pour quinze sous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par sa sottise,
Vont se carrant en princes de l'Eglise,

Et ces faquins, qui d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
  Nul à Paris ne se tient dans sa sphère.
Dans son métier, ni dans son caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coste (c) est le seul à sa place.
  Le roi, dit-on, bannira ces abus:
Il le voudrait; ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme:
Impertinens, je veux qu'on se réforme,
Que le Journal de Trévoux soit meilleur,
Guyon (3) moins plat, Moreau (4) plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage et juste;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conseil j'ordonne
Que la raison s'introduise en sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir;
Ou m'éclairer: car tel est mon plaisir.
  Un tel édit ferait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville. (5)

Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par ſurnom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes janſéniſtes,
Aux gens du greffe, aux univerſités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois, en bon chrétien,
Vous feſſer tous, car c'eſt pour votre bien.

Par M. le ch. de M. . . . re, cornette de cavalerie, et en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris, &c. pour vos étrennes.

NOTES.

(*a*) *Gauchat*, mauvais auteur de quelques brochures.

(*b*) *Crevier*, mauvais auteur d'une Hiſtoire romaine, et d'une Hiſtoire de l'univerſité, et beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre *Monteſquieu*, dans lequel il s'efforce de prouver que *Monteſquieu* n'était pas chrétien. Voilà un beau ſervice que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était mépriſée par un grand homme. La monture de *Bathos* paraît aſſez convenable à ce monſieur.

(*c*) L'abbé *la Coſte*, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de préſent employé à Toulon ſur les galères du roi.

(1) *Boyer*, moine imbécille que le cardinal de *Fleuri* fit précepteur du dauphin, et déſigna en mourant pour miniſtre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute eſpèce de mérite, et perſécuta violemment M. de *Voltaire*.

(2) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ſes confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, penſionnaires de ſa majeſté, eſt abuſive et contraire aux libertés de l'Egliſe gallicane. *Le Dain* fut hué, mais il réuſſit à faire rayer ſon confrère.

(3) *Guyon*, auteur de l'*Oracle des nouveaux philoſophes*, ouvrage diſtingué par ſon ridicule dans la foule des libelles ſans nombre, publiés avec approbation contre le citoyen qui feſait le plus d'honneur à ſon pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(4) *Moreau*, avocat au conſeil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers généraux et contre la philoſophie. Il eſt l'auteur du *Catéchiſme des Cacouacs*. Dans ſes livres ſur l'hiſtoire de France, il s'eſt permis d'altérer et de déguiſer les monumens de nos anciennes annales, comme ſi l'autorité royale avait beſoin d'être ſoutenue par des menſonges : ſes livres ont eu le ſort qu'ils méritaient; ils ont été mépriſés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(5) *Charles-Frey de Neuville*, jéſuite célèbre alors par des ſermons remplis d'antithèſes, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jéſuite.

MES chers amis, il me prend fantaiſie
De vous parler ce ſoir d'hypocriſie.
Grave Vernet, ſoutiens ma faible voix ;
Plus on eſt lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ſes robuſtes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé ; Vénus eſt reconnue
A ſon ſourire, à l'air de volupté
Qui de ſon charme embellit la beauté.
Mais ſi j'aviſe un viſage ſiniſtre,
Un front hideux, l'air empeſé d'un cuiſtre,
Un cou jauni ſur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ſes remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie,)
Sans héſiter, je vous déclare net
Que ce magot eſt Tartufe ou Vernet.
C'eſt donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très-honnête et courte rapſodie,
Sur le ſujet de notre ami Guignard,
Feſſe-matthieu, dévot et grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard ſur la brune,

Qui chez Fanchon s'allait gliſſer ſans bruit,
Comme un hibou qui ne ſort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air aſſez fantaſque
Par ſa jaquette, et je lui criai : Maſque,
Je te connais : l'argent et les catins
Sont à tes yeux les ſeuls objets divins ;
Tu n'eus jamais un autre catéchiſme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigoriſme
Nous étalant le dehors impoſteur,
Tromper le monde, et mentir à ton cœur ;
Et tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul et vivre en Epicure ?
Le ſycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour ſe mettre en crédit,
Que la franchiſe eſt toujours dangereuſe,
L'art bien reçu, la vertu malheureuſe,
La fourbe utile, et que la vérité
Eſt un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eſt point d'uſage.
Je répliquai : Ton diſcours paraît ſage.
L'hypocriſie a du bon quelquefois ;
Pour ſon profit on a trompé des rois.
On trompe auſſi le ſtupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorſqu'il s'agit d'un trône épiſcopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, ſi l'on veut, de la triple couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne ;

En pareil cas peut-être il ferait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon ;
L'objet eft beau, le prix en vaut la peine.
Mais fe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impofer le fardeau déteſté
D'une inutile et trifte fauffeté,
Du monde entier méprifée et maudite,
C'eft être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*a*) fe déguife en chrétien
Pour être pape, il fe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilége
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu fans gagner eft d'un fot.
Le monde eft fin. Aifément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal fon métier.

Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront.... Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus fouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante fa beface,
Son inftitut, fes miracles, fa craffe ;
Mais en fecret l'un de l'autre jaloux,
Modeftement ils fe déteftent tous.
Tes ennemis font parmi tes femblables.
Les gens du monde au moins font plus traitables;

Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crains les ſifflets, mais crains les mal-feſans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie !
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiſſant moins, ſois moins embarraſſé ;
Que ton cou tors, déſormais redreſſé,
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre ;
Sois franc, ſois ſimple ; et ſans affecter rien,
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.
 Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié.
Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

NOTES.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps où les prêtres génevois s'aviſèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas ſociniens, d'eſſayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où *Calvin* brûlait, proſcrivait, exilait et gouvernait au nom de DIEU. Les eſprits étaient changés, et on ſe moqua d'eux.

(*a*) *Sixte-Quint.*

LE
MARSEILLOIS
ET
LE LION.

AVERTISSEMENT.

„ Feu M. de *Saint-Didier*, ſecrétaire per-
„ pétuel de l'académie de Marſeille, auteur
„ du poëme de *Clovis*, s'amuſa quelque
„ temps avant ſa mort à compoſer cette
„ petite fable, dans laquelle on trouve
„ quelques traits de la philoſophie anglaiſe.
„ Ces traits ſont en effet imités de la
„ fable des abeilles de *Mandeville*; mais
„ tout le reſte appartient à l'auteur français.
„ Comme il était de Marſeille, il n'a pas
„ manqué de prendre un marſeillois pour
„ ſon héros. Nous avons fait imprimer
„ ce petit ouvrage ſur une copie très-
„ exacte. „

LE

LE MARSEILLOIS
ET LE LION.

Par M. de SAINT-DIDIER, *ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille.*

DANS les ſacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens et les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (*a*)
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille. (*c*)
Les habitans des airs, des forêts et des champs,
Aux humains chez Eſope enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal, et noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans ſa phyſique obſcure,
Et l'homme et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les ſots.
Laiſſons là ſa folie, et ſuivons nos propos.
Un jour un marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon.
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,

Terrible, et tout femblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi faifit le voyageur.
Il n'était pas Hercule, et tout tranfi de peur,
Il fe mit à genoux, et demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui fefait encor trembler le provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de fouper je me paffe?
Ecoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il eft contre les lois
Que le foir un lion foupe d'un marfeillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque efpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de fcience ;
Et pour devenir prêtre, il apprit du latin ;
Il favait Rabelais et fon faint Auguftin. (*e*)
D'abord il établit, felon l'ufage antique,
Quel eft le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eft mis pour régner fur tous les animaux ; (*f*)
Que la terre eft fon trône, et que dans l'étendue
Les aftres font formés pour réjouir fa vue.
Il conclut qu'étant prince, un fujet africain
Ne pouvait fans pécher manger fon fouverain.
Le lion, qui rit peu, fe mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaifir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abfolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait fous le linge

Un corps faible monté sur deux fesses de singe,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles sans lait, sans grâce, sans usage,
Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadême,
Privé de sa parure, et réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure:
Je pensais être roi: j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère;
Un roi n'est point aimé, s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorsque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps, (*g*)
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solennel. — Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous! — Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément et sage,

De ne toucher jamais à l'homme son image : (*h*)
Et si vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté. —
Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ? (*i*)
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable, (*k*)
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi ;
C'est-là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite :
Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.

Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers. —
Sire, les Marseillois ont une ame immortelle :
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle. —
La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse.
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse :
C'est ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. —
Vous avez sur ce corps une entière puissance ;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays ;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital si vous mangez leur père. —
Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive ;
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Magdelène et Lazare ? (*l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse

De ta ſotte imprudence et de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je ſuis battu.
Vos griffes et vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut ; et c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un turc, et payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus ;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés ;
Et mon valet, chez vous, reſtera pour otage. —
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité ; ſuis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; ſois sûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes ;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut ſigné ; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les temps nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(*a*) *Un ferpent*, &c.

Il eft conftant que le ferpent parlait. La Genèfe dit expreffément *qu'il était le plus rufé de tous les animaux*. La Genèfe ne dit point que DIEU lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de fa toute-puiffance pour féduire *Eve*. Elle rapporte la converfation du ferpent et de la femme ; comme on rapporte un entretien entre deux perfonnes qui fe connaiffent et qui parlent la même langue. Cela même eft fi évident que le Seigneur punit le ferpent d'avoir abufé de fon efprit et de fon éloquence ; il le condamne à fe traîner fur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait fur fes pieds. *Flavien Jofephe*, dans fes antiquités, *Philon*, faint *Bafile*, faint *Ephrem*, n'en doutent pas. Le révérend père dom *Calmet*, dont le profond jugement eft reconnu de tout le monde, s'exprime ainfi : *Toute l'antiquité a reconnu les rufes du ferpent, et on a cru qu'avant la malédiction de* DIEU, *cet animal était encore plus fubtil qu'il ne l'eft à préfent. L'Ecriture parle de fes fineffes en plufieurs endroits ; elle dit qu'il bouche fes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur.* JESUS-CHRIST *dans l'Evangile nous confeille d'avoir la prudence du ferpent.*

(*b*) *Un âne avec efprit*, &c.

Il n'en était pas ainfi de l'âne ou de l'âneffe qui parla à *Balaam*. Il eft vraifemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole ; car il eft dit expreffément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneffe : et même faint *Pierre*, dans fa feconde épître, dit *que cet animal muet parla d'une voix humaine*. Mais remarquons que faint *Auguftin*, dans fa quarante-huitième queftion, dit que *Balaam* ne fut point étonné d'entendre parler fon âneffe. Il en conclut que *Balaam* était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom *Calmet* avoue que la chofe eft très-ordinaire. L'âne de *Bacchus*, dit-il, le belier de *Phryxus*, le cheval d'*Hercule*, l'agneau de *Bockoris*, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'*Apollonius de Thyane* ont parlé diftinctement. Voilà de grandes autorités qui fervent merveilleufement à juftifier M. de *Saint-Didier*.

(*c*) *Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame *Dacier* fur cet endroit d'*Homère*, eft également importante et judicieufe. Elle appuie beaucoup fur la fage conduite d'*Homère* ; elle fait voir que les

chevaux d'*Achille*, *Xanthe* et *Balie*, fils de *Podarge*, sont d'une race immortelle; et qu'ayant déjà pleuré la mort de *Patrocle*, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à *Achille*. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de *Balaam*, auquel il n'y a rien à répliquer.

(*d*) *Descartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Descartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, et qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir, est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois élémens, son systême sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées sont regardées par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques et dans l'expérience.

(*e*) *Il savait Rabelais et son saint Augustin.*

Il est rapporté dans l'histoire de l'académie que *la Fontaine* demanda à un docteur s'il croyait que saint *Augustin* eût autant d'esprit que *Rabelais*, et que le docteur répondit à *la Fontaine: Prenez garde, Monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers;* ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que saint *Augustin* et *Rabelais* avaient tous deux beaucoup d'esprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. *Rabelais* était profondément savant, et tournait la science en ridicule: saint *Augustin* n'était pas si savant, il ne savait ni le grec ni l'hébreu; mais il employa ses talens et son éloquence à son respectable ministère. *Rabelais* prodigua indignement les ordures les plus basses: saint *Augustin* s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui, ait dit dans son sermon sur le psaume six:

„ Il est clair et indubitable que le nombre de quatre a „ rapport au corps humain; à cause des quatre élémens et „ des quatre qualités dont il est composé; savoir, le chaud „ et le froid, le sec et l'humide. C'est pourquoi aussi DIEU „ a voulu qu'il fût soumis à quatre différentes saisons; „ savoir, l'été, le printemps, l'automne, et l'hiver....

„ Comme

„ Comme le nombre de quatre a rapport au corps, le
„ nombre de trois a rapport à l'ame, parce que DIEU nous
„ ordonne de l'aimer d'un triple amour; ſavoir, de tout
„ notre cœur, de toute notre ame et de tout notre eſprit.
„ Lors donc que les deux nombres de quatre et de trois,
„ dont le premier a rapport au corps, c'eſt-à-dire, au vieil
„ homme et au vieux Teſtament, et le ſecond a rapport à
„ l'ame, c'eſt-à-dire, au nouvel homme et au nouveau
„ Teſtament, ſeront écoulés et paſſés, comme le nombre de
„ ſept jours paſſe et s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne ſe
„ faſſe dans le temps et par la diſtribution du nombre quatre
„ au corps, et du nombre trois à l'ame; lors, dis-je, que
„ ce nombre de ſept ſera paſſé, on verra arriver le hui-
„ tième qui ſera celui du jugement. „

Pluſieurs ſavans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à ſaint *Joſeph*, l'une par ſaint *Matthieu*, et l'autre par ſaint *Luc*, il diſe dans ſon ſermon 51 *qu'un fils peut avoir deux pères, puiſqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans ſon livre contre les manichéens, que les puiſſances céleſtes ſe déguiſaient ainſi que les puiſſances infernales en beaux garçons et en belles filles pour s'accoupler enſemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé pluſieurs de ſes contradictions. Ce grand ſaint était homme; il a ſes faibleſſes, ſes erreurs, ſes défauts comme les autres ſaints. Il n'en eſt pas moins vénérable, et *Rabelais* n'eſt pas moins un bouffon groſſier, un impertinent dans les trois quarts de ſon livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus ſavant de ſon temps, éloquent, plaiſant et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas ſans doute de comparaiſon à faire entre un père de l'Egliſe très-vénérable et *Rabelais*; mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'eſprit; et un bas à l'envers n'eſt pas une réponſe.

(*f*) *L'homme eſt mis pour régner*, &c.

Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de *Jonval*, qui d'ailleurs eſt un homme fort eſtimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond reſpect pour l'homme. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, ſurtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil et notre ignorance ; mais aussi plusieurs philosophes, et *Platon* entre autres, ont enseigné que les astres étaient des Dieux. Saint *Clément* d'Alexandrie et *Origène* ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien et de mal ; ce sont des choses très-curieuses et très-instructives.

(g) *Par Noé mon aïeul*, &c.

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas *Noé*. Les juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. *Sanchoniathon* n'en a point parlé ; s'il en avait dit un mot, *Eusèbe* son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le Zenda-Vesta de *Zoroastre*. Le Sadder, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de *Noé*. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, *Flavien Josephe*, qui recherchà si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ses auteurs. *Noé* fut entièrement inconnu aux Grecs ; et il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Veidam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings ; et il est très-remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(h) *De ne toucher jamais à l'homme son image :*

Au chap. IX de la Genèse, verset 10 et suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes ; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de *Noé* de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu-près comme les hommes ; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabbat (Exod. ch. XXIII). Un taureau qui a frappé un homme de sa corne, est puni de mort (Exod. chap. XXI). Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (Levit. chap. XX). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Ecclésiaste, chap. III et IX). Dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes et des

animaux sont également frappés (Exod. chap. XII et XIII). Quand *Jonas* prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand *Josué* prend Jéricho, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit?* &c.

Le grand *Newton*, *Samuel Clarke* prétendent que le Pentateuque fut écrit du temps de *Saül*. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous *Ozias*; mais il est décidé que *Moïse* en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents*, &c.

Ceux qui ont écrit l'Histoire naturelle, auraient bien dû compter les dents des lions; mais ils ont oublié cette particularité aussi-bien qu'*Aristote*. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de *Saint-Didier*, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu f'étais en paix Magdelène et Lazare?*

Ce lion paraît fort instruit, et c'est encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume où se retira sainte *Marie-Magdelène* est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La Fleur des saints peut en donner quelques notions; il faut lire son article, tome II de la Fleur des saints, depuis la page 59. Ce fut *Marie-Magdelène* à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui notre Seigneur parut en jardinier. *Ribadeneira*, le savant auteur de la Fleur des saints, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Evangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la vierge *Marie* avec son frère *Lazare*, que *Jésus* avait ressuscité, et *Marthe* sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque *Jésus* avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé *Celedone*, à qui *Jésus* donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, et *Joseph*

d'Arimathie étaient de la société intime de *Magdelène*. Mais le plus confidérable de fes amis fut le docteur faint *Maximin*, l'un des foixante et dix difciples.

Dans la première perfécution qui fit lapider faint *Etienne*, les juifs fe faifirent de *Marie-Magdelène*, de *Marthe*, de leur fervante *Marcelle*, de *Maximin* leur directeur, de l'aveugle-né, et de *Jofeph d'Arimathie*. On les embarqua dans un vaiffeau fans voiles, fans rames et fans mariniers; le vaiffeau aborda à Marfeille, comme l'attefte *Baronius*. Dès que *Magdelène* fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le *Lazare* fut évêque de Marfeille; *Maximin* eut l'évêché d'Aix; *Jofeph d'Arimathie* alla prêcher l'Evangile en Angleterre; *Marthe* fonda un grand couvent; *Magdelène* fe retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute fa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais fes cheveux crûrent jufqu'à fes talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel fept fois par jour, en lui donnant de la mufique. On a gardé long-temps une fiole remplie de fon fang, et fes cheveux; et tous les ans, le jour du vendredi faint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La lifte de fes miracles avérés eft innombrable.

LES
TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE.

Par M. l'abbé CAILLE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

EN 1767, la faculté de théologie de Paris cenſura le roman philoſophique intitulé *Béliſaire*. Ce vieux général s'était aviſé de dire à l'empereur *Juſtinien* que l'on n'éclairait point les eſprits avec la flamme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que DIEU n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Gréce et de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'eſt arrogé le droit de dire ſon avis en mauvais latin ſur les livres qui lui déplaiſent; et comme depuis cinquante années le public eſt en poſſeſſion de ſe moquer de cet avis, elle a conſtamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les ſifflets.

La cenſure de *Béliſaire* eut un grand ſuccès. On ne peut ſe diſſimuler que l'obligation impoſée, ſous peine de damnation, aux princes et aux magiſtrats, de condamner à la mort quiconque n'eſt pas de la communion romaine, ne ſoit une opinion théologique très-moderne. La

damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers ſiècles de l'Egliſe. On n'avance de pareilles opinions que lorſqu'on eſt le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer que ſi le fond de la croyance doit toujours reſter le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonſtances n'avaient point permis à notre Seigneur JESUS-CHRIST et aux ſaints apôtres de s'occuper.

Cette aſſertion parut auſſi ridicule que ſcandaleuſe; et lorſqu'on vit que le mauvais français de la ſorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement ſon mauvais latin; et qu'en ſe traduiſant eux-mêmes, ces ſages maîtres avaient fait des contre-ſens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition pluſieurs pièces en proſe ſur cette facétie théologique. M. de *Voltaire* s'eſt plu à attaquer ſouvent l'opinion que tout infidelle eſt damné, quelles que ſoient ſes vertus et l'innocence de ſa vie. Ce n'eſt point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de perſuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompenſe la vertu,

indépendamment de la croyance, et qu'il ne punit que les méchans.

Cette opinion de la nécessité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un supplice éternel réservé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, est le premier fondement du fanatisme et de l'intolérance. Tout non-conformiste devient un ennemi de DIEU et de notre salut. Il est raisonnable, presque humain, de brûler un hérétique et d'ajouter quelques heures de plus à un supplice éternel, plutôt que de s'exposer soi et sa famille à être précipités par les séductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'est à cette seule opinion qu'on peut attribuer l'abominable usage de brûler des hommes vivans; usage qui, à la honte de notre siècle, subsiste encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les Etats de la famille impériale. Heureusement cette opinion est aussi ridicule qu'atroce, et plus injurieuse à la Divinité que tous les contes des païens sur les aventures galantes des Dieux immortels. Aussi parmi ceux qui sont intéressés au maintien de la théologie, les gens raisonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme,

comme celui de la création du monde il y a juſte ſix mille ans.

On ſuivrait la même marche à meſure que certains dogmes deviendraient trop révoltans, ou trop clairement abſurdes; et au bout d'un certain temps on ſoutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela eſt arrivé déjà plus d'une fois, et l'Egliſe s'en eſt bien trouvée.

Il eſt juſte d'obſerver ici que *Ribalier*, ſyndic de ſorbonne, dont on parle dans cette ſatire, eſt un homme de mœurs douces; aſſez tolérant, qui céda malgré lui dans cette circonſtance au délire théologique de ſes confrères. Il avait à ſe faire pardonner ſa modération à l'égard des janſéniſtes; et pour l'expier, il ſe mit à perſécuter un peu les gens raiſonnables.

LES TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE.

L'HERITIER de Brunfvick et le roi des Danois,
Vous le favez, amis, ne font pas les feuls princes
Qu'un défir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons efprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus et Marc-Aurèle
Quitter le beau féjour de la gloire immortelle,
Pour venir en fecret s'amufer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiffe être, on veut changer de place.
C'eft pourquoi les Anglais fortent de leur pays.
L'efprit eft inquiet, et de tout il fe laffe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choifit fon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat: les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour et les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur féjour.
A de femblables faints il ne faut que des fages;
Il n'en eft pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inftruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perfonnages,
Qui des fots préjugés paifiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui fans craindre la mort favent goûter la vie;

Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs
Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent;
Moins ils cherchaient l'esprit et plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.
On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Elide.
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.
D'un plaisir différent nos trois césars jouirent,
Lorsqu'à l'observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconstans le vainqueur et le père;
Le voilà, disaient-ils, nous le connaissons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des sages leur dit: Vous savez son histoire;
On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté;

Quand il était au monde il fut persécuté:
Buri même à présent lui conteste sa gloire. (a)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir;
On se trompe; et sa dent qui ne peut s'assouvir
Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître:
Les boulevarts, la foire et l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultés et jusqu'à la sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient saint Thomas et prenaient leurs degrés.
Au séjour de l'*Ergo*, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste Ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.
O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices, (b)
Princes, sages, héros, exemples des vieux temps,
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, selon nous, à la gêne éternelle

Epictète, Caton, Scipion l'africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre-humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (*c*)
Tous créés pour l'enfer et morts sans sacremens.
Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments, (*d*)
Dont nous avons ici solennisé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête:
Ravaillac et Damiens, s'ils sont de vrais croyans, (*e*)
S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (*f*)
Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel est notre plaisir: telle est la loi de grâce.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en sorbonne et de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire: (*g*)
Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois sont assez mal instruites
Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés.
Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulsions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel;
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les romains cependant sortent de l'écurie.
Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,

Pour un docteur français, me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France ;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous pensions en effet vous mener en sorbonne ;
Et l'on vous a conduits aux petites-maisons.

NOTES.

(*a*) *Buri même à présent lui conteste sa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de *Buri*, a fait une histoire de *Henri IV*, dans laquelle ce héros est un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers la patrie ; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute ; il était homme : mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme. Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh ! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivry : *Epargnez les compatriotes*, et qui au faîte de la puissance et de la gloire disait à son ministre : *Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(*b*) *O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices,*

Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé *Ribalier*, principal du collége Mazarin, et un régent nommé *Cogé*, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de sorbonne.* Au bout

d'un an ils firent imprimer cette cenſure en latin et en français ; elle n'eſt cependant ni françaiſe ni latine ; le titre même eſt un ſolécisme, *Cenſure de la faculté de théologie contre le livre*, &c. On ne dit point *cenſure contre*, mais *cenſure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas ſavoir le français ; on lui pardonne moins de ne pas ſavoir le latin. *Determinatio ſacræ facultatis in libellum* eſt une expreſſion ridicule. *Determinatio* ne ſe trouve ni dans *Cicéron*, ni dans aucun bon auteur ; *determinatio in* eſt un barbariſme inſupportable ; et ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt d'appeler *Béliſaire* un libelle en feſant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enſeigné et pratiqué la juſtice. Cette abſurdité eſt heureuſement démentie par ſaint *Paul*, qui dit expreſſément dans ſon épître aux juifs tolérés à Rome : *Lorſque les gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils ſont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette déteſtable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuiſtres, ſans raiſon et ſans humanité, qui puiſſent ſoutenir une opinion ſi abominable et ſi folle, déſavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de ſorbonne ſont des cuiſtres, nous avons pour eux une conſidération plus diſtinguée : nous les plaignons ſeulement d'avoir ſigné un ouvrage qu'ils ſont incapables d'avoir fait, ſoit en français, ſoit en latin.

Remarquons pour leur juſtification qu'ils ſe ſont intitulés dans le titre *ſacrée faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la diſcrétion de ſupprimer en français ce mot *ſacrée*.

(*c*) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même*,

En effet le ſieur *Ribalier*, qu'on nomme ici *Riboudier*, venait de faire condamner en ſorbonne M. *Marmontel*, pour avoir dit que DIEU pourrait bien avoir fait miséricorde à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Aurèle*. Ce *Ribalier* eſt un peu dur.

(*d*) *Mais parmi ſes élus nous plaçons les Cléments*,

On ne peut trop répéter que la ſorbonne fit le panégyrique du jacobin *Jacques Clément*, aſſaſſin de *Henri III*, étudiant en ſorbonne, et que d'une voix unanime elle déclara *Henri III* déchu de tous ſes droits à la royauté, et *Henri IV* incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide, *Jacques Climent*, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, et que *Henri III*, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que *Jacques Climent* mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communié l'avant-veille, de la main de son prieur *Bourgoin* son complice, qu'on dit avoir été docteur de sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi *Climent* muni des sacremens fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité saint *Judas*, non pas *Judas Iscariote*, mais *Judas Machabée;* sainte *Judith* qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait; saint *Salomon* qui assassina son frère *Adonias;* saint *David* qui assassina *Urie*, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât *Joab;* sainte *Jahel* qui assassina le capitaine *Sizara;* saint *Aod* qui assassina son roi *Eglon*, et tant d'autres saints de cette espèce. *Jacques Climent* était dans les mêmes principes; il avait la foi; on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que *Jacques Climent* est sauvé qu'il est sûr que *Marc-Aurèle* est damné.

(*e*) *Ravaillac*, &c.

Selon les mêmes principes, *Ravaillac* doit être dans le paradis, dans le jardin, et *Henri IV* dans l'enfer qui est sous terre; car *Henri IV* mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de *Condé; Ravaillac* au contraire n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais *Henri IV*, et qui fait un élu de *Ravaillac* et de ses semblables! Avouons les obligations que nous avons à *Ribaudier* de nous avoir développé cette doctrine.

(*f*) *Un Fréron bien huilé*, &c.

M. *Caille* a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron* tout gredin, insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. *Caille* oppose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand

Turenne qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de *Coatquen*. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que *Turenne* avait quitté dès 1670 madame de *Coatquen* qui le sacrifiait au chevalier de *Lorraine*, mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talens militaires du premier ordre et une ame héroïque, avait un esprit peu éclairé et un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'aventure de madame de *Coatquen* est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication; et que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siècle! Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que DIEU a pardonné à *Turenne* ses maîtresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(g) *Marc-Aurèle lui dit*, &c.

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur *Antonin*, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure *contre Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi et sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; et dans *Marc-Antonin* ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Velches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abyme sommes-nous descendus! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé *Cucufin*, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cu, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cents mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de *Cucufin* sous le nom de saint

Séraphin ; et *Ribaudier* damne *Marc-Aurèle !* O *Ribaudiers*, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes.

Lecteur éclairé et judicieux, (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de *le Tourneux*, ou le *Pédagogue chrétien*) de grâce apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des Offices de *Cicéron*, du Manuel d'*Epictète*, des Maximes de l'empereur *Antonin* à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, et dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement, dans tous les livres faits depuis ſix cents ans, rien de comparable à une page de *Sénèque ?* Non, nous n'avons rien qui en approche, et nous oſons nous élever contre nos maîtres !

LES

DEUX SIECLES.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

DANS un siècle où l'on met de la vanité à être sensible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la société sans se donner la peine de les étudier, et pouvoir parler de la nature, sans s'asservir au travail pénible de l'observer; où l'on confond la singularité des opinions avec la philosophie, et où l'on se croit au-dessus des préjugés, parce qu'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères : dans un tel siècle les mauvais drames, les livres extravagans en politique, les systêmes vagues d'histoire naturelle, les paradoxes, doivent devenir communs; et il n'est pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de *Voltaire*. Mais ces sottises sont une suite nécessaire de ce sentiment d'humanité, fruit précieux de la philosophie, et que M. de *Voltaire* a contribué, plus que personne, à répandre en Europe; de l'importance que les hommes savent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaissance de leurs droits, et des sources du bonheur public, enfin du goût général pour les sciences naturelles, et pour une philosophie fondée sur

la raiſon ſeule, et délivrée du joug de l'autorité et des ſyſtêmes. Ce mal, dont il ſe plaint, n'eſt que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement tantôt relever ſon ſiècle, tantôt le traiter avec mépris, ſelon qu'il était le plus frappé, ou des progrès de la raiſon, ou du ſuccès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuſer de contradiction : c'eſt un père qui emploie avec ſes enfans tantôt l'encouragement et tantôt le reproche.

LES

LES DEUX SIECLES.

SIECLE où je vis briller un I suivi d'un quatre,
Siècle où l'on sût écrire aussi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, et grand dans ses misères,
Vante, en tendant la main, les trésors de ses pères ?
Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé.
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage; autrefois Molière était plaisant;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant:
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
Que je plains un français quand il est sans gaîté !
Loin de son élément le pauvre homme est jeté ;
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton.
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, et Racine en soupire.
Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursouflés,
Apostrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares;

Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'Etat du haut de son grenier;
La chute des beaux arts est un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'Etat, et moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume:
Le public n'en sait rien; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue. (a)

Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier;
Vous gouvernez l'Etat! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie?
Prenez un vol plus haut; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers:
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame et nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.
Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange;
Ce trait a ses beautés: moi je parle, et tout change.

Va, ne t'amuse plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde, et sois Dieu comme moi. (1)
A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Eglise.
Ils travaillent long-temps: leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut. (2)
Un autre fou paraît suivi de sa sorcière;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois;
Mortels, vivez contens sans secours et sans lois;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage.
Rien n'est mal, rien n'est bien; je mets tout de niveau;
Je marie au dauphin la fille du bourreau,
Les petites-maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la sorbonne et sa théologie.
Ainsi sur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les treteaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.

Si la philoſophie a pris ce noble eſſor,
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'eſprit, ſurchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'inſolens imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Reſſaſſez-moi Pétau, copiez-moi du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, ſous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais ſurtout écrivez en proſe poëtique;
Dans un ſtyle ampoulé parlez-moi de phyſique;
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous faſſe de Racine oublier le langage.

Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ſerin, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite;
Il eut ſoin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'oſaient approcher: ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ſes gens ſe négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards: Illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus; et c'eſt nous qui régnons.

NOTES.

(*a*) On a déjà vu que *Jean-Jacques Rousseau* le génevois s'avisa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une statue, à lui *Jean-Jacques*.

(1) Voyez sur ces différens systêmes la partie philosophique de cette édition.

(2) C'était avec l'abbé *Joannet* que l'abbé *Trublet* fesait le Journal chrétien. Le récollet *Hayer* fesait un autre journal avec l'avocat *Soret*; l'abbé *Dinouard* et l'abbé *Gauchat* en fesaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.

LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEANNOT, fouviens-toi bien que la philofophie
Eft un démon d'enfer à qui l'on facrifie.
Archimède autrefois gâta le genre-humain;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Lafs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raifonne a le cerveau bleffé.
Béniffons les mortels qui n'ont jamais penfé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la pefanteur dévote
Toujours pour mon efprit eut de charmes puiffans!
Le péché n'eft, dit-on, que l'abus du bon fens;
Et de peur de l'abus vous banniffez l'ufage.
Ah! fuyons faintement le danger d'être fage.
Pour faire ton falut ne penfe point, Jeannot;
Abrutis bien ton ame, et fais vœu d'être un fot.

JEANNOT.

Je fens de vos difcours l'influence bénigne,
Je bâille; et de vos foins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'efprit rend malin.
Vous vous reffouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeffant les dames de Verfailles,
Careffait tour à tour, et volait fes ouailles;

Ce cher monſieur Billard, et ſon ami Griſel, (2)
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de miſſel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies :
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies !

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philoſophé ;
Et ſoudain leur eſprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiſcence.
Dans les boſquets d'Eden l'arbre de la ſcience
Portait un fruit de mort et de corruption.
Notre bon père en eut une indigeſtion.
Pour lui bien conſerver ſa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eſt bien dit ; mais ſouffrez que Jeannot l'hébété
Propoſe avec reſpect une difficulté :
De tous les écrivains dont la peſante plume
Barbouilla ſans penſer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eſt notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée.
De cent mortels poiſons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche,
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche ;

Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain ;
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel esprit le vice est incurable ;
Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,
Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans son humble étage il eût su se connaître ;
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel esprit.
Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour au fond de sa masure,
Lassé de sa retraite, eut le projet hardi
De voir comment est fait le soleil à midi.
Il pria de son antre une aigle sa voisine
De daigner le conduire à la sphère divine,
D'où le blond Apollon de ses rayons dorés
Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes ;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.
Les oiseaux accourus à ses plaintes funèbres,
Dévorèrent soudain le courrier des ténèbres.
Profite de sa faute ; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidelle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupière,

On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit,
Qu'avec ſaint Loyola le menſonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidelles,
A l'inquiſition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité, ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux. (3)
Avec diſcrétion la ſage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appeſantie:
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés.... l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend par-tout.... O divine bêtiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon Egliſe.
A quel ſaint recourir dans cette extrémité?
O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.

Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-Georges (4), crois-moi, lis le difcours fublime:
C'eft pour ton mal qui preffe un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans fes murs,
Voit encor, grâce à Dieu, des efprits lourds, obfcurs,
D'argumens rebattus déterminés copiftes,
Tout farcis de lambeaux des premiers janféniftes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raifons.
Fais des phrafes, Jeannot; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta bleffure.
Ne fois point philofophe.

JEANNOT.

Ah, vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, et chériffons l'erreur.
C'eft vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un fot au fortir du collége?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat:
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) Il eſt beaucoup queſtion de *Larcher* et de *Nonotte* dans les ouvrages en proſe. *Cogé* régent de rhétorique au collége Mazarin, auteur de quelques mauvaiſes brochures contre M. de *Voltaire* et M. *Marmontel*, à l'occaſion de *Béliſaire*. *Viret*, cordelier, qui a écrit une brochure contre *Le diné du comte de Boulainvilliers* : elle était intitulée, *Le mauvais diné*.

(2) *Billard*, financier et dévot de profeſſion, avait fait une banqueroute conſidérable. Le petit peuple du quartier Saint-Euſtache, qui le voyait communier ſouvent et aller tous les jours à pluſieurs meſſes, s'empreſſait de lui porter ſon argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit juſtice et le condamna au pilori. M. l'abbé *Griſel*, ſon directeur, fameux par des aventures de teſtamens, &c. fut impliqué dans l'affaire, mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, *Beaumont*, exigeait que ceux qui demandaient les ſacremens, à la mort, préſentaſſent un billet ſigné de leur confeſſeur. Le parlement crut devoir ſévir contre ce joug nouveau qu'on voulait impoſer aux citoyens. Malheureuſement il ſe trompa ſur les moyens ; il ordonna d'adminiſtrer, au lieu d'ordonner ſimplement d'enterrer ceux que l'archevêque laiſſerait mourir ſans ſacremens. Au bout de ſix mois le bon *Chriſtophe* les aurait offerts à tout le monde.

(4) Voyez la *Lettre d'un quakre à Jean-Georges*. Il y avait dans les premières éditions : *Du fier prélat du Puy* : mais *Jean-Georges* ayant quitté ſon égliſe du Puy pour en épouſer une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel du Puy eſt un homme de qualité ; homme d'eſprit, ſans être bel-eſprit, et qui n'a rien de commun avec ſon prédéceſſeur.

LES SYSTEMES.

LORSQUE le ſeul puiſſant, le ſeul grand, le ſeul ſage,
De ce monde en ſix jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les céleſtes corps,
De ſa vaſte machine il cacha les reſſorts,
Et mit ſur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet Etre ineffable
Un jour devant ſon trône aſſembla nos docteurs,
Fiers enfans du ſophiſme, éternels diſputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*), Scot (*b*) et Bonaventure, (*c*)
Et juſqu'au provençal élève d'Epicure, (*d*)
Et ce maître René (*e*) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou perſécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux eſprits dont le ſavant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
Çà, mes amis, dit Dieu, *devinez mon ſecret:*
Dites-moi qui je ſuis et comment je ſuis fait.
Et dans un ſupplément dites-moi qui vous êtes:
Quelle force, en tout ſens, fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un deſtin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je ſais que, grâce aux ſoins des plus nobles génies,
Des prix ſont propoſés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
Aura beaucoup d'argent, et fera ſon ſalut.
Il dit: Thomas ſe lève à l'auguſte parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,

Qui de cent argumens fe tira toujours bien,
Et répondit à tout fans fe douter de rien.
Vous êtes, lui dit-il *l'exiftence et l'effence*, (*f*)
Simple avec attributs, acte pur et fubftance,
Dans les temps, hors des temps; fin, principe et milieu,
Toujours préfent par-tout fans être en aucun lieu.
L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *Courage, Thomas!* et fe mit à fourire.
Defcartes prit fa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière fubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile:
Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bon homme Thomas*
Du rêveur ariftote a trop fuivi les pas.
Voici mon argument, qui me femble invincible :
Pour être, c'eft affez que vous foyez poffible. (*g*)
Quant à votre univers, il eft fort impofant;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant; (*h*)
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons et lumière,
Lorfque du mouvement je faurai mieux les lois.
Dieu fourit de pitié pour la feconde fois.
L'incertain Gaffendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du breton fouffrir l'audace infigne,
Et propofait à Dieu fes atomes crochus, (*i*)
Quoique paffés de mode, et dès long-temps déchus;
Mais il ne difait rien fur l'effence fuprême.
Alors un petit juif, au long nez, au teint blême,

Pauvre, mais ſatisfait; penſif et retiré;
Eſprit ſubtil et creux, moins lu que célébré,
Caché ſous le manteau de Deſcartes ſon maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre.
Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je penſe, entre nous, que vous n'exiſtez pas. (*k*)
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, et de mauvais critiques.
Jugez-nous.... A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur et d'effroi ſaint Thomas recula.
Mais Dieu clément et bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna ſeulement qu'on purgeât ſa cervelle.
Ne pouvant déſormais compoſer pour le prix,
Il partit, eſcorté de quelques beaux eſprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles viſions,
De leur eſprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, diſputaient et criaient tous enſemble.
Ainſi, lorſqu'à dîner un amateur raſſemble
Quinze ou vingt raiſonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chanſonneurs, traducteurs,
La maiſon retentit des cris de la cohue;
Les paſſans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air perſuadé Mallebranche aſſura
Qu'il faut parler au Verbe et qu'il nous répondra. (*l*)
Arnaud dit que de Dieu la bonté ſouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine. (*m*)

Leibnitz avertiſſait le Turc et le chrétien
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien; (*n*)
Que Dieu, le monde et nous, tout n'eſt rien ſans monades.
Le courrier des Lapons, dans ſes turlupinades, (*o*)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer un géan.
Notre conſul Maillet (*p*), non pas conſul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin criſtal;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit ſon ſyſtême; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.
Dieu ne ſe fâcha point; c'eſt le meilleur des pères:
Et ſans nous engourdir par des lois trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année:
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits.
Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces;
Il viſita des ſaints, des papes et des princes,
De braves cardinaux et des inquiſiteurs
Dans le ſiècle paſſé dévots perſécuteurs.
Meſſeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, ſans moleſter perſonne.

Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire :
Pour penser de travers, hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux ;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En sorbonne, aux charniers (q), tout se mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES.

(*a*) *Le bon Thomas d'Aquin*, &c.

Nous n'avons de saint *Thomas d'Aquin* que dix-sept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt et un d'*Albert*; aussi celui-ci à été surnommé *le grand.*

(*b*) *Scot* . . . . *Scot* est le fameux rival de *Thomas*. C'est lui qu'on a cru mal à propos l'instituteur du dogme de l'*immaculée conception*; mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose.*

(*c*) *Bonaventure* . . . . . Nous avons de saint *Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'esprit à DIEU, la Diète du salut, le Rossignol de la passion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des séraphins, les Cinq fêtes de l'enfant JESUS, &c.

(*d*) . . . . *Provençal, élève d'Epicure*,

Gassendi, qui ressuscita pendant quelque temps le systême d'*Epicure*. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois ames ; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, et la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses ; et c'est beaucoup pour un philosophe.

(e) *Et ce maître René*, &c.

Descartes était le contraire de *Gassendi :* celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de *Descartes* n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres et des mers ? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences ; ils se moquaient d'*Aristote*, et ils disaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le systême de *Descartes* à celui de *Lass ;* tous deux étaient fondés sur la synthèse. *Descartes* vint dans un temps où la raison humaine était égarée. *Lass* se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de *Descartes* durèrent une quarantaine d'années ; ceux de *Lass* ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(f) . . . . . . *L'existence et l'essence*,

Ce sont les propres paroles de saint *Thomas d'Aquin*. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'*Aristote*.

(g) *Pour être, c'est assez que vous soyez possible.*

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de *Descartes*. Je conclus l'existence de l'Etre nécessaire et éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement et de toute éternité ; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant et sans cause, ce qui est absurde : donc un être a existé toujours nécessairement et de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, et non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, et devient plus délicat encore quand on ose fonder la nature de cet Etre éternel et nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice et d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre-humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne sont pas en état de

comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcolaſtiques orgueilleux et peu ſenſés qui oſent enſeigner et menacer. Quand un philoſophe ſerait le maître du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement; c'eſt ainſi qu'en uſait *Marc-Aurèle* et même *Julien*. Quelle différence de ces grands hommes à *Garaſſe*, à *Nonotte*, à l'abbé *Guyon*, à l'auteur de la Gazette eccléſiaſtique, à *Paulian* l'ex-jéſuite, et à tant d'autres !

(*h*) . . . . *J'en ferai tout autant ;*

Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. Ces paroles de *Deſcartes* ſont un peu téméraires ; elles n'auraient pas été permiſes à *Platon*. Paſſe qu'*Archimède* ait dit : Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enleverai la terre : il ne s'agiſſait plus que de trouver le levier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on faſſe des organes ſentans et des têtes penſantes, ſitôt que DIEU y aura mis une ame, cela eſt bien fort. Je doute même que *Deſcartes* et le père *Merſenne* enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, *Deſcartes* avait de la matière et du mouvement ; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il ? que ne feſait-il un petit automate de monde ? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(*i*) . . . . *Ses atomes crochus*, &c.

Démocrite, *Epicure* & *Lucrèce*, avec leurs atomes déclinans dans le vide, étaient pour le moins auſſi enfans que *Deſcartes* avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein ; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un temps précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atomes ſe ſoient aſſemblés pour aller en ligne droite, et pour ſe détourner enſuite à gauche ; moyennant quoi ils ont produit des aſtres, des animaux, des penſées ? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eſt-il pas trouvé un ſeul qui ſoit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raiſonnables ? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer ; mais quelle explication ! Ils reſſemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiſtoriens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut ; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi *Og* était de quinze

pieds. Le ferpent, qui eut de longues converfations avec *Eve*, ne put lui parler qu'en hébreu : car il devait lui parler en fa langue pour être entendu, et non en la langue des ferpens ; et *Eve* devait parler le pur hébreu, puifqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encore fe corrompre. C'eft fur des raifons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires et tous les fyftêmes. *Hérodote* a dit que le foleil avait changé deux fois de levant et de couchant ; et fur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des favans fe font diftillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'*Achille* avait parlé grec ; comment la nuit que *Jupiter* paffa avec *Alcmène* fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, fans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le foleil avait reculé au fouper d'*Atrée* et de *Thiefte*, par quel fecret *Hercule* était refté trois jours et trois nuits enfeveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au fon d'un inftrument les murs de . . . . Enfin on a compilé et empilé des écrits fans nombre pour trouver la vérité dans les plus abfurdes et les plus infipides fables.

(*k*) *Mais je penfe, entre nous, que vous n'exiftez pas.*

Spinofa, dans fon fameux livre, fi peu lu, ne parle que de DIEU ; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'eft qu'il n'a point féparé la Divinité du grand Tout qui exifte par elle. C'eft le dieu de *Straton*, c'eft le dieu des ftoïciens.

Jupiter eft quodcumque vides, quocumque moveris.

C'eft le dieu d'*Aratus*, dans le fens d'une philofophie audacieufe.

In Deo vivimus, movemur et fumus.

La marche de *Spinofa* eft plus géométrique que celle de tous les philofophes de l'antiquité. C'eft le premier athée qui ait procédé par lemmes et par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de *Spinofa* à la lettre, en raifonnant d'après fes paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'eft-ce qu'un Dieu dont tous les êtres feraient des modifications, qui ferait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, deftructeur et détruit ?

Bayle paraît oppofer à *Spinofa* une dialectique très-fupérieure. Mais quel eft le fort de toutes les difputes ! *Jurieu* regardait *Bayle* comme un compilateur d'idées plus dangereufes que celles de *Spinofa*. *Arnaud* et fes partifans tombaient fur *Jurieu* comme fur un fanatique abfurde. Les jéfuites accufaient *Arnaud* d'être au fond un ennemi de la religion, et tout Paris voyait dans les jéfuites les corrupteurs de la raifon et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour *Spinofa*, tout le monde en parlait, et perfonne ne le lifait.

Voici l'analyfe de tous fes principes :

Il ne peut exifter qu'une fubftance; car qui eft par foi doit être un, et ne peut être limité. La fubftance doit donc être infinie.

Il eft impoffible qu'une fubftance en produife une autre fans qu'il y ait quelque chofe de commun entre elles. Or ce quelque chofe de commun ne peut exifter avant la fubftance produite; donc la création eft impoffible.

Une fubftance ne peut en faire une autre ; puifqu'étant infinie par fa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini; donc tout eft mode.

L'intelligence et la matière exiftent; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La fubftance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs ; donc l'infinité d'attributs eft DIEU ; donc DIEU eft tout.

Ce fyftême a été affez réfuté par l'humain *Fénélon*, par le fubtil *Lami*, et furtout de nos jours, par M. l'abbé de *Condillac*, par M. l'abbé *Pluquet*.

Si d'illuftres adverfaires peuvent fervir en quelque forte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus refpectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus favans et des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux miniftres et ambaffadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans fon Anti-Lucrèce; le fecond en beaux vers français dans une épître inftructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins :

Dogmata complexus, partim vefana Stratonis
Reftituit commenta, fuifque erroribus auxit
Omnigeni Spinofa Deï fabricator, et orbem

Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi.
Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo se se munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vita atque ævo, fugu temporis ipsa caduci
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres ;
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde.

Le livre du *Systême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent ; c'est une Philippique contre DIEU. L'auteur prétend que la matière existe seule, et qu'elle produit seule la sensation et la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, et c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez *Hobbes*, mais *Hobbes* se borne à la supposer, il ne l'affirme pas : il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis *Brama*, *Zoroastre* et *Thaut*, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son systême ; et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais

jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas ; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va ; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui ; les puissans ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorans se partageaient la terre.

(*l*) *Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le systême de *Mallebranche* paraît-il retomber dans celui de *Spinosa*, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre ?

DIEU, dit *Mallebranche*, *est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre ame ne peut se donner d'idées. . . . Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que* DIEU. . . . *Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent dans la substance efficace de la Divinité.* Livre III, de l'Esprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de *Mallebranche*. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans DIEU, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui ; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et *Mallebranche* pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son systême par des passages de saint *Paul* et de saint *Augustin*.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise ; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très-volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh ! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le SAINT-ESPRIT ? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit ; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(*m*) *Exprès pour nous damner*, &c.

Il faut avouer que ce systême, qui suppose que l'Etre tout-puissant et tout bon a créé exprès des millions de

milliars d'êtres raiſonnables et ſenſibles, pour en favoriſer quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que ſans ſon harmonie*, &c....

Notre ame étant *ſimple* (car on ſuppoſe que ſon exiſtence et ſa *ſimplicité* ſont prouvées), elle peut réſider dans l'étoile du Nord ou du petit chien, et notre corps végéter ſur ce globe. L'ame a des idées là-haut, et notre corps fait ici les fonctions correſpondantes à ces idées, à peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les geſtes; ou plutôt l'ame eſt l'horloge, et le corps ſonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela ſérieuſement; et l'inventeur de ce ſyſtême eſt celui qui a diſputé contre *Newton*, et qui peut même avoir eu raiſon ſur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phyſique étant compoſé doit être un réſultat d'êtres ſimples; car dire qu'il eſt fait d'êtres compoſés, c'eſt ne rien dire. Des *monades* ſans parties et ſans étendue font donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles conſtituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, ſans quoi ce ferait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps dont ces *monades* ſont l'aſſemblage une union néceſſaire. Ces rapports entre ces *monades ſimples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raiſon pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ſes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conſéquent eſt un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eſt enſeigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) .... *Dans ſes turlupinades*,

On a fait aſſez connaître l'idée d'aller diſſéquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'ame; d'examiner les ſonges, pour ſavoir comment on penſe dans la veille; d'enduire les malades de poix réſine, pour empêcher l'air de nuire; de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'eſt

que ces folies ont causé des querelles et des infortunes. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, premier volume des *Facéties*.

(*p*) *Notre consul Maillet*, &c.

On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette et les poulies étaient des dieux bienfesans, en comparaison de tous ces rêveurs: et il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systêmes de *Cudworth*, de *Wiston*, de *Burnet* et de *Wodward*. Car ces systêmes n'ont appris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaisir: mais l'opéra des Gueux et le Déserteur ont fait passer très-agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

(*q*) ...... *Aux charniers, tout se mêle d'écrire:*

Charniers des SS. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, et non loin du louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amans, et les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'Année littéraire. Il y a le style à cinq sous, et le style à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de M. *Oufle*, les mémoires d'un homme de qualité, les soliloques d'une ame dévote; que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de *Thérèse* à *Sophie*, ou qu'on dise en mauvais latin (*)

(*) *Veram religionem, etsi quantùm ad sui formam et revelationis perspicuitatem*, &c. page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes et de barbarismes, imputé faussement à la sorbonne: il est intitulé, *Determinatio sacræ facultatis parisiensis in libellum cui titulus* BELISAIRE; *Parisiis* 1767: Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE; à Paris 1767, chez la veuve *Simon*, &c.

Voyez aussi les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubiquiste.

N. B. L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette science, il

que

que la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée et diverse quant à sa forme et quant à la clarté de la révélation, et que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance; que ces belles choses, dis-je, partent des charniers SS. Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve *Simon*, cela est bien égal; *imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout qu'une nation, qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

était devenu un des plus grands philosophes, et un des premiers hommes d'Etat de l'Europe. On appelle *ubiquiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de sorbonne et de Navarre.

LES CABALES.

BARBOUILLEURS de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal ?
Etes-vous au conclave ? afpirez-vous au trône (a)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?
Çà, que prétendez-vous ? — De la gloire. — Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont facré,
De fultan Mouftapha pour jamais ignoré ;
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaffe
Eût pu, dans fon bourbier, s'enfler de tant d'audace.
» Monfieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers ; et vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inftruit ;
» Monfieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames ;
» Avec deux beaux efprits nous ourdiffons nos trames.
» Nous ferons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le befoin préfent nous tient encore unis.
» Je me forme fous eux dans le bel art de nuire ;
» Voilà mon feul talent ; c'eft la gloire où j'afpire. »

Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement, (*b*)
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix et Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſiffle; et l'antre du parterre (*c*)
Et les cafés voiſins ſont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chanſons;
J'entends crier: ,,Lulli, Campra, Rameau, Bouffons, (*d*)
,, Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie? ,,
Je ſuis pour mon plaiſir, Meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer?
Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
,, Avez-vous lu ſa pièce? il tombe, il eſt perdu;
,, Par le dernier journal je le tiens confondu. ,,
Qui, de quoi parlez-vous? d'où vient tant de colère?
Quel eſt votre ennemi? — ,, C'eſt un vil téméraire,
,, Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins;
,, Il croit nous égaler en vers alexandrins. ,,
Fort bien: de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.

» Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau. »
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux Testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure, (e)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
» Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici ;
» Lequel préférez-vous ?— Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; et dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage, (f)
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses ;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.

On eſt un peu fâché, mais qu'y faire ? . . . Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?
» Mais, Monſieur, des Capets les lois fondamentales,
» Et le grenier à ſel, et les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat. . . . »
Monſieur, je n'entends rien aux matières d'Etat :
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquille.
La fronde était plaiſante, et la guerre civile (*g*)
Amuſait la grand'chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, ſerviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe et m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part. . . .
» Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint-Médard (*h*)
» Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière,
» Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière :
» Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
» Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un marouſle à beſace,
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre-humain,
» S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée ;
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée. »
Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule :

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger. (*i*)
Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Eglise :
Fleury le confesseur en parle avec franchise : (*k*)
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin ;
Eh, quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin ?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire ;
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire...
» Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors que de Maillet insultant la mémoire, (*l*)
» Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire....
» Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons :
» Les hommes autrefois ont été des poissons ;
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phase ;
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase :
» Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
» Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.
» Lâche! oses-tu bien croire une essence suprême ? »
— Mais oui. » De la nature as-tu lu le systême ?
» Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
» Que dis-tu de ce livre ? » — Il m'a fort ennuyé... (*m*)
» C'en est assez, ingrat : ta perfide insolence
» Dans mon premier concile aura sa récompense.
» Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
» Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant ;
» Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Etre
» Que tu prends bassement pour ton unique maître.

» De mes amis, de moi tu feras méprifé. »
— Soit. » Nous infulterons à ton génie ufé. »
— J'y confens. » Des fatras de brochures fans nombre
» Dans ta bière à grands flots vont tomber fur ton ombre.
— Je n'en fentirai rien. » Nous t'abandonnerons
» Aux puiffans Langlevieux, aux immortels Frérons. (*n*)
Ah! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence;
Nous avons, vous et moi, befoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la fociété,
Si tout, jufqu'à l'athée, était fans charité?
Permettez qu'ici-bas chacun faffe à fa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinofa pardonnait à ceux dont la faibleffe
D'un moteur éternel admirait la fageffe.
Je crois qu'il eft un Dieu; vous ofez le nier.
Examinons le fait fans nous injurier.
J'ai défiré cent fois, dans ma verte jeuneffe,
De voir notre faint-père au fortir de la meffe,
Avec le grand lama danfant un cotillon;
Boffuet le funèbre embraffant Fénélon;
Et le verre à la main, le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verfailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix fes jours
Entre le Dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids favans dont les vieilles querelles
Traînaient fi pefamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'espérais en jouir ; je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre ;
Dans Londres, dans Paris les esprits sont en guerre ;
Ils y seront toujours. La Discorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, descendit chez les rois ;
Puis dans l'Eglise sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantait la Paix que par-tout on chassa.
On dit que seulement par grâce on lui laissa
Deux asiles fort doux ; c'est le lit et la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, et fesons des chansons.

NOTES.

PAR M. DE MORZA.

(*a*) .... *Aſpirez-vous au trône ?*

Ce trône eſt très-reſpectable. Il eſt ſans doute l'objet d'une louable émulation. *Simon*, fils de *Jones*, nommé *Céphas* ou *Pierre*, eſt un très-grand ſaint ; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expreſſément à tous ſes envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier ſerait le dernier. Les choſes ſont changées ; et dans la ſuite des temps le trône devint la récompenſe de l'humilité paſſée.

(*b*) ..... *De Dijon ce pauvre garnement*,

Ce garnement de Dijon eſt un nommé *Clément*, maître de quartier dans un collége de Dijon, qui a fait un livre contre meſſieurs de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *Vatelet*, *Dorat* et pluſieurs autres perſonnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de ſuffiſance, un ton déciſif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, et qui eſt le comble de l'infolence et du ridicule dans un jeune provincial ſans expérience et ſans génie. Il s'eſt couvert d'opprobre par des libelles auſſi affreux qu'abſurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont compoſé de tels libelles pour vivre, comme *Clément*, *la Beaumelle*, *Sabatier* natif de Caſtres, reſſemblent préciſément au *Pauvre diable*, qui eſt ſi naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'eſt point de vie plus déplorable que la leur.

(*c*) .... *Et l'antre du parterre*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le ſoutient ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur diſent : Venez-vous pour ſiffler ? mettez-vous là ;

venez-vous pour applaudir ? mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de *Procope*. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-temps la gloire de la nation.

(*d*) . . . . . . *Rameau*, *Bouffons*,

La même manie a passé à l'opéra et a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas ; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des sons. Quand on a dit, cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous, il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique ; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait *Hésiode*. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien ; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret ; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) . . . . . *La royale coiffure*,

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner*, &c.

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque Etat voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps ; et en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. *Boisguilbert*

qui écrivit contre le grand *Colbert*, et qui enfuite ofa attribuer fa *Dixme royale* au maréchal de *Vauban*, s'était ruiné. Ceux qui font affez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de *Vauban*, ne fe doutent pas que, fi on fuivait fes beaux fyftêmes, le royaume ferait auffi miférable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'Etat*, fous le nom du comte de *Boulainvilliers*, eft mort à l'hôpital. Le petit *la Jonchère*, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels font les gens qui enfeignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, et ceux qui font le tour du monde fans fortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais poffédé une charrue, rempliffent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne fubfifte prefque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profeffion fi belle n'a été ni fi univerfelle ni fi avilie.

(*g*) *La fronde était plaifante*, &c.

La fronde en effet était fort plaifante, fi l'on ne regarde que fes ridicules. Le préfident *le Cogneux* qui chaffe de chez lui fon fils le célèbre *Bachaumont*, confeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre fes chevaux dans la rue; *Bachaumont* qui lui dit : Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, et qui de raillerie en raillerie fait boire fon père à la fanté du cardinal *Mazarin* profcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le fervir dans la guerre civile, et qui trouvant un de fes camarades chez ce prélat, lui dit : Il n'eft pas jufte que les deux plus grands fous du royaume fervent fous le même drapeau, il faut fe partager, je vais chez le cardinal *Mazarin*; et qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu fe joindre; ce même coadjuteur qui prêche et qui fait pleurer des femmes; un de fes convives qui leur dit : Mefdames, fi vous faviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage : ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie : C'eft fon bréviaire; et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chanfons qui ne finiffaient point; tout cela ferait bon fans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les fcélérateffes, les affaffinats, les crimes de toute efpèce dont ces plaifanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue et des farces d'*Arlequin*. Et c'étaient

des gens graves, des *patres conscripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules. Le cardinal de *Retz* dit, dans ses mémoires, *que le parlement fesait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus sanglans*.

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de singes dans le *Siècle de Louis XIV;* un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : „ Un empereur de la Chine dit un jour à l'his-„ toriographe de l'empire : Je suis averti que vous mettez „ par écrit mes fautes; tremblez. „ L'historiographe prit sur le champ des tablettes. Qu'osez-vous écrire là? Ce que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, et dit : Ecrivez tout, mes fautes seront réparées.

(*h*) . . . . *Lorsque de Saint-Médard*

On connaît le fanatisme des convulsions de Saint-Médard, qui durèrent si long-temps dans la populace, et qui furent entretenues par le président *Dubois*, le conseiller *Carré* et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sotte et de plus avilissante. L'histoire des billets de confession et l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents personnes. Les miracles d'*Esculape*, ceux de *Vespasien* et d'*Apollonius* de Thyane, &c. n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) *Que cette horloge existe*, &c.

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que *Platon* appelait l'éternel géomètre? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non-seulement il est né; mais

il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre ; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entiere, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les régles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire ; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. *Platon*, *Newton*, *Locke* ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections ! on nous en fait sans nombre : des ridicules ! on croit nous en donner en nous appelant causefinaliers ; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. *Spinosa* lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence ; et *Virgile* avant lui, et après tant d'autres, avait dit : *Mens agitat molem*. C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les théistes, comme l'avoue le géomètre *Clarke* dans son livre de l'existence de DIEU ; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de *Platon* ne sont que des mots, et auquel je ne pourrais préférer que le naturel et la candeur de *Locke*.

(*k*) *Fleury le confesseur en parle avec franchise :*

Fleury, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son Histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la Légende dorée.

(*l*) *Alors que de Maillet*, &c.

Ce consul *Maillet* fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés, arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à *Cyrano* de Bergerac.

(*m*) . . . . . . *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre ; mais il faut avouer qu'il est diffus, et quelquefois déclamateur ; qu'il se

contredit, qu'il affirme trop ſouvent ce qui eſt en queſtion, et ſurtout qu'il eſt fondé ſur de prétendues expériences dont la fauſſeté et le ridicule ſont aujourd'hui reconnus et ſifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui eſt le plus palpable de tous. C'eſt cette fameuſe tranſmutation qu'un pauvre jéſuite anglais, nommé *Néedham*, crut avoir faite de jus de mouton et de blé pourri, en petites anguilles, leſquelles produiſaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On diſait au jéſuite *Néedham* que cela n'était bon que du temps d'*Ariſtote*, de *Gamaliel*, de *Flavien-Joſephe* et de *Philon*, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le blé pourriſſe et meure pour lever et pour produire, et que par conſéquent ſon blé pourri et ſon jus de mouton feſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que JESUS-CHRIST daignait ſe conformer aux idées fauſſes et groſſières des payſans galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mode, parler leur langage, et obſerver tous leurs rites; mais que la ſageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe; que ſon ſyſtême était auſſi dangereux qu'extravagant; que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir ſe paſſer de DIEU, et que les athées s'empareraient de la place. *Néedham* n'en démordait point; et auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chimiſte, il perſiſta long-temps à ſe croire créateur d'anguilles; de ſorte que par une étrange bizarrerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de JESUS-CHRIST pour établir ſon opinion ridicule, et les athées ſe ſervaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confirmer dans l'athéiſme. On citait par-tout la découverte de *Néedham*. Un des plus intrépides athées m'aſſurait que dans la ménagerie du prince *Charles* à Bruxelles, il y avait un lapin qui feſait tous les mois des enfans à une poule. Enfin, l'expérience du jéſuite fut reconnue pour ce qu'elle était; et les athées furent obligés de ſe pourvoir ailleurs.

Spinoſa, circonſpect et fort honnête homme; nous l'appelons ici *Baruck*, parce que c'eſt ſon véritable nom; on ne lui a donné celui de *Benoît* que par erreur; il ne fut jamais baptiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtêmes.

N. B. Vers 1771, les querelles ſur les deux parlemens, les révolutions du miniſtère, et les diſputes ſur la cauſe univerſelle augmentèrent le nombre des ennemis de M. de *Voltaire*, les philoſophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui : mais cette diviſion entre des hommes qui devaient reſter toujours unis, pour défendre la cauſe de la raiſon et de l'humanité, ne fut point durable. C'eſt à cette querelle paſſagère que M. de *Voltaire* fait alluſion à la fin des Cabales.

(*n*) *Aux puiſſans Langlevieux*, &c.

C'eſt ce même *Langlevieux la Beaumelle*, dont il eſt parlé dans les notes ſur l'épître de M. d'*Alembert* et ailleurs.

Ce même homme s'eſt depuis aſſocié avec *Fréron*, et malgré tant d'horreurs et tant de baſſeſſes, il a ſurpris la protection d'une perſonne reſpectable qui ignorait ſes excès ridicules : mais *oportet cognoſci malos*.

Nous ajouterons à cette note que *Boileau* attaqua toujours des perſonnes dont il n'avait pas le moindre ſujet de ſe plaindre, et que notre auteur s'eſt toujours borné à repouſſer les injures et les calomnies des *Rollets* de ſon temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impoſtures atroces que *la Beaumelle* a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juſte et plus convenable.

C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil ſcélérat qui a oſé les outrager.

Les miniſtres d'Etat, et tous ceux qui ſont chargés de maintenir l'ordre public, doivent ſavoir que ces libelles mépriſables ſont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord ; qu'il y en a de toute eſpèce ; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége ; que la faim et la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice ; que la curioſité les dévore ; qu'ils font pendant un temps une impreſſion dangereuſe ; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales ; et que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, et qui ſe rendent ſi indignes de leur patrie.

LA TACTIQUE.

J'ÉTAIS lundi paſſé chez mon libraire Caille,
Qui dans ſon magaſin n'a ſouvent rien qui vaille;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Néceſſaire aux humains, et ſage autant que beau:
C'eſt à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait ſeul nos deſtins; prenez, c'eſt la Tactique.
  La Tactique? lui dis-je, hélas! juſqu'à préſent
J'ignorais la valeur de ce mot ſi ſavant.
  Ce nom, répondit-il, venu de Gréce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence; (*a*)
Des plus nobles eſprits il remplit tous les vœux.
  J'achetai ſa Tactique, et je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes déſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre ſi divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger ſon prochain.
  J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (*b*)
Pétrit, pour s'amuſer, du ſoufre et du ſalpêtre:
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas,
Que d'un tube de bronze auſſitôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole, (*c*)

Et

Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrétement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles.
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sureté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans, et las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère :
Allez, de Belzébuth déteftable libraire !
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidelles.

Allez ; adreffez-vous à monfieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout fanglans de Bender et d'Azof;
A FREDERIC furtout offrez ce bel ouvrage;
Et foyez convaincu qu'il en fait davantage :
Lucifer l'infpira bien mieux que votre auteur ; (*d*)
Il eft maître paffé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE et qu'EUGENE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne fais quand) des mains du Créateur,
Pour infulter ainfi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme avec fes dix doigts, fans armes, fans défenfe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceffité rendait déjà fi courts.
La goutte avec fa craie, et la glaire endurcie
Qui fe forme en cailloux au fond de la veffie,
La fièvre, le catarre, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient fuffi, fans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jufqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (*e*)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable.
En m'expliquant ainfi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obfervait avec foin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De fon grade à la guerre éclatans interprètes ;

Ses regards affurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient fes talens, fans marquer de courroux;
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.

Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philofophe, ami du monde entier,
Dans fon cœur attendri fe fent pour mon métier;
Il n'eft pas fort humain, mais il eft néceffaire.
L'homme eft né bien méchant; Caïn tua fon frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Vifigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point défolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux fu la Tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeffe aujourd'hui
L'art de garder fon bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiffons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eft, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne font pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher béarnois;
Il foutenait le droit de fa naiffance augufte;
La ligue était coupable, Henri quatre était jufte.
Mais fans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous fouvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaife, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?

Aa 2

Trop fortuné badaud!... dans les murs de Paris,
Vous fesiez, en riant, la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas, qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, si LOUIS, en personne,
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne?
Et si tous vos césars à quatre sous par jour
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du sang du généreux Gramont,
Et du sage Luttaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope et l'Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Eglise, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément et Savatier (*f*)
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.

Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;

Je conçus que la guerre eſt le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (g)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formai des ſouhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (h)

NOTES.

(a) *Tactique* vient originairement du verbe *taſſo*, j'arrange. Tactique eſt proprement l'art d'aller par rangs; c'eſt l'arrangement des troupes. C'eſt ce qui fit que *Pyrrhus*, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas ſi barbares.

(b) . . . . . *Autrefois un bon prêtre*, &c.

On ne ſait encore qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les ſiéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais preſque toutes les origines ſont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'aſſujettir avec une corde faite d'un inteſtin d'un animal, et d'y ajuſter une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuſe multitude d'arts qui ſecourent notre vie ou qui la détruiſent, il n'y en a pas un dont l'inventeur ſoit connu. C'eſt que perſonne n'inventa l'art entier. Les architectes ne ſont venus que des milliers de ſiècles après les cavernes et les huttes.

Les Chinois connaiſſaient la poudre inflammable, et la feſaient ſervir à leurs divertiſſemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jéſuites *Shall* et *Verbieſt* fondiſſent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enſeignèrent l'uſage de l'artillerie dans cette vaſte partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre allemand nommé

Schwartz, ou moine noir, qui trouva le ſecret de la poudre inflammable au quatorzième ſiècle, ſans qu'on ait jamais ſu l'année de cette invention.

On a prétendu que *Roger Bacon* moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce *Roger* qui ſe trouvent dans ſon *Opus majus*, page 454 grande édition d'Oxford. . . . . *Nous avons une preuve des exploſions ſubites dans ce jeu d'enfans qu'on fait par tout le monde. On enfonce du ſalpêtre dans une balle de la groſſeur d'un pouce, et on la fait crever avec un bruit ſi violent qu'elle ſurpaſſe le rugiſſement du tonnerre, et il en ſort une plus grande exhalaiſon de feu que celle de la foudre.*

Il y a bien loin, ſans doute, de cette petite boule de ſimple ſalpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre ſur la voie.

Il paraît qu'il eſt très-faux que les Anglais euſſent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, et dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la tour de Londres, recueillis par *Rymer*, en diraient quelque choſe.

Pluſieurs de nos hiſtoriens ont aſſuré qu'il exiſte encore, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date eſt encore gravée ſur la culaſſe.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'aſſurance que je fis écrire à M. le comte de *Holſtein de Bavière*, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons nommé M. *Artin*, aſſez fameux pour ſon temps, était mort en 1501. On mit un petit canon ſur ſon tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inſcription. Il eſt étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les hiſtoriens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de *Froiſſard* qui avait plus de cinquante pieds de long, et qui menait ſi grande noiſe au décliquer qu'il ſemblait que tous les diables d'enfer fuſſent en chemin. C'était apparemment une eſpèce de baliſte.

Je doute beaucoup encore du regiſtre de *du Drach* tréſorier des guerres en 1338. *A Henri Faumechon, pour avoir poudre et autres choſes néceſſaires aux canons devant Puiſguillaume. Ducange* rapporte ce trait, mais il ſe borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des tréſoriers des guerres. Il ne

s'informe pas si on affiégea un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, et c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie, et en ajoutant à ces trois moines les jésuites *Shall* et *Verbieft*, cela fera cinq.

(*c*) *Dans la direction qui fait la parabole*,

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre, *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon.

(*d*) *Lucifer* l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince *Eugène* et du grand *Gustave*. On a dit que vouloir condamner cette comparaison, c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(*e*) Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux.

(*f*) . . . . . . *Clément et Savatier*

Voyez les notes sur le *Dialogue de Pégase et du vieillard*.

(*g*) . . . . . . *Des Bourbons, des Bayards*,

M. *Guibert* a fait une tragédie du connétable de *Bourbon*, dans laquelle le chevalier *Bayard* dit des choses admirables.

(*h*) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre*.

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes est plus chimérique sans doute que le projet d'une langue

univerfelle. Il eft trop vrai que la guerre eft un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec prefque toutes les religions ; et cependant un fléau auffi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il eft auffi difficile d'empêcher les hommes de fe faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre eft quelque chofe de fi exécrable que plus nos nations barbares qui font venues envahir, enfanglanter, ravager toute notre Europe, fe font un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'eft point affurément l'ouvrage immenfe de *Grotius*, fur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne font point fes citations de *Carnéade*, de *Quintilien*, de *Porphire*, d'*Ariftote*, de *Juvénal* et du *Pentateuque ;* ce n'eft point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame et leur fang, comme le rapporte *Barbeirac* fon commentateur. Ce n'eft point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de *Grotius* et de *Puffendorf ;* c'eft uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes fauvages et affamées fortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des fénateurs, des bourgmeftres ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui font leurs troupeaux paiffent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voifin dans l'occafion. Ces chiens fe battent ; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne fe battent pas : ils attendent patiemment la décifion, qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau, appartiendront.

Quand le prince *Eugène* affiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le fiége ; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de maffacre, point d'efclavage comme du temps des Huns, des Alains, des Vifigoths, des Francs.

Le duc de *Marlborough* fefait garder très-foigneufement tous les domaines de ce *Fénélon* archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par fon amour du genre-humain ; amour plus dangereux peut-être à fa cour que fon amour de DIEU.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tournai et des environs s'empressèrent de loger chez eux les prifonniers bleffés ; tous

eurent

eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbac, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : *Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français.*

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de *Gisors*, ce fils du maréchal de *Bellisle*; cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable! Le prince de Brunswick ne sortit point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées; et l'exemple des autres. Voyons un comte *Alexis Orlof* prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes, il s'avance hors des rangs avec un interprète, et demande à parler. *Avez-vous*, dit-il, *à votre tête un comte Orlof? — Non; que lui voudriez-vous? — Me jeter à ses pieds*, répliqua le turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles et délicates, les fêtes, les présens, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse et la générosité?

Nous ne voyons point de telles leçons dans *Grotius*. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre : mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

DIALOGUE

DE PEGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature.
Je défriche un désert; je sème et je bâtis. (*a*)

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PEGASE.

Oui; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple:
Tu pourrais dans la foule, heureusement guidé,

Et ſuivant d'aſſez loin le ſublime Vadé, (*b*)
Retrouver une place au ſéjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un eſpoir orgueilleux honteuſement déçu,
Tu ſais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entrepriſes.
A peine j'abordai, les places étaient priſes.
Le nombre des élus au Parnaſſe eſt complet ;
Nous n'avons qu'à jouir ; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narciſſe et les roſes vermeilles
Ont prodigué leurs ſucs aux troupes des abeilles,
Les bourdons ſur le ſoir y vont chercher en vain
Ces parfums épuiſés qui plaiſaient au matin.
Ton Parnaſſe d'ailleurs et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, eſt l'antre de l'Envie.
Homère, cet eſprit ſi vaſte et ſi puiſſant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la meſure antique a fait place à la rime ;
Où Melpomène en pleurs étale en ſes diſcours
Des rois du temps paſſé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin ſous les pieds de Corneille :
Bientôt Martin Fréron (*c*), prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnaſſe,

Sans fecours, fans amis, humble dans ma difgrâce,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques foins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réuffis point; leur bruyante féquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:
Je n'ai pu défarmer Sabatier (*d*) mon rival.
Le Parnaffe a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils fe mordraient fans doute.
J'ai vu les beaux efprits; je fais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre foixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds favans,
Toujours en faction, toujours en fentinelle:
Ici c'eft l'abbé Guyon(*e*), plus bas c'eft la Beaumelle. (*f*)
Leur nombre eft dangereux. J'aime mieux déformais
Les languiffans plaifirs d'une infipide paix.
Il faut que je te faffe une autre confidence.
La pofte, comme on fait, confole de l'abfence;
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les courriers de leurs beaux fentimens:
J'ouvre fouvent mon cœur en profe ainfi qu'en rime;
J'écris une fottife, auffitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandeftin
De mon coufin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide emprifonné dans mon vieux fecrétaire,
En criant *tout eft bien*, s'enfuit chez un libraire. (*g*)
Jeanne et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breflau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,

Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé des *Innocens*,
Se glisse (*h*) sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles,
Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin :
Va, vole au mont sacré; je reste en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin : tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier. (*i*)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide et sèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons esprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal;

Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur Clément (*k*), Patouillet (*l*) sur Nonotte. (*m*)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.
Le sage en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir,
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois Etats polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné sur le Mierre.
Dans les champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille et ne fait point de vers.
Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe

A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter ;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triste et froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien, tu te sens faible ; écris avec faiblesse ;
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila ;
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière ;
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi ! renoncer aux arts et prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons ? (*n*)
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bèche, aux maçons leur équerre :
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.
Chante encore avec Pope, et pense avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,

Et ce ſyſtême heureux qu'on dit de la nature.
Pour la dernière fois veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.
Apprends que tout ſyſtême offenſe ma raiſon.
Plus de vers, et ſurtout plus de philoſophie.
A rechercher le vrai j'ai conſumé ma vie;
J'ai marché dans la nuit ſans guide et ſans flambeau:
Hélas! voit-on plus clair au bord de ſon tombeau?
A quoi peut nous ſervir ce don de la penſée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipſée?
Je n'ai penſé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir ſouvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien ſavoir, ni rien dire.

PEGASE.

Eh bien, végette et meurs. Je revole à Paris
Préſenter mon ſervice à de profonds eſprits;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le ſecours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'eſſence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont beſoin de moi dans leurs inventions;
J'avais porté René (*o*) parmi ſes tourbillons;
Son diſciple plus fou (*p*), mais non pas moins ſuperbe,

Etait monté ſur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en proſe, et bien mieux inſpirés
Que tes héros du Pinde aux rimes conſacrés;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémiſphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc; bon voyage au pays des chimères. (*q*)

NOTES

DE M. DE MORZA.

(*a*) *Je défriche un déſert*, &c.

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaiſes landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuſe, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très-longues et très-diſpendieuſes ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immenſe à un intendant, l'intendant à un ſubdélégué, et qu'on fît venir de la cavalerie ſur les lieux.

(*b*) *Vadé*, écrivain de la foire, ſous le nom duquel l'auteur de l'Ecoſſaiſe ſe cacha par modeſtie.

(*c*) *Martin Fréron; Martin* n'eſt pas ſon nom de baptême, ce n'eſt que ſon nom de guerre. Il s'eſt déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ſes feuilles. *Quâ menſurâ menſi fueritis, eâdem remetietur vobis.* Il s'eſt attiré l'Ecoſſaiſe, et nous en ſommes bien fâchés.

(*d*) . . . . *Sabotier mon rival.*

L'abbé *Sabotier* ou *Sabatier*, natif de Caſtres, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de *Henri IV*, et le peintre qui a deſſiné le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV;* ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé, *Les trois siècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il se vendit. Il insulta MM. d'*Alembert*, de *Saint-Lambert*, *Marmontel*, *Thomas*, *Diderot*, *Bauzée*, *la Harpe*, de *Lille*, et vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. *Sabotier* et *Clément* ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, est un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très-injuste d'accuser l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de *Corneille*, de *la perfection désespérante* du style de *Racine* (comme s'exprime M. de *la Harpe*), de la perfection non moins désespérante de l'Art poëtique, et de plusieurs belles épîtres de *Boileau*.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable contient l'éloge raisonné de l'inimitable *Molière*, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de *la Fontaine* qui a surpassé *Phèdre* par sa naïveté et par ses grâces; celui de *Quinault* qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux *Bossuet*, aux *Fénélon*, à tous les hommes de génie, à tous les savans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna et Pertharite, Polyeucte et Théodore, et d'admirer également les excellentes fables de *la Fontaine*, et celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encore; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes; c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. *Sabotier*.

Mais il s'agit ici d'accuſations plus importantes. C'eſt peu que cet abbé, dans l'eſpérance de plaire à ſes ſupérieurs dont il ignore l'équité et le diſcernement, impute à cent littérateurs de nos jours des ſentimens odieux ; il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de *la Henriade* nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien aſſez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous ſommes certains qu'il eſt peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il eſt trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la ſeule vie qui puiſſe lui reſter dans le temps à venir. Ce procédé eſt injuſte et mal-adroit, et d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la néceſſité de révéler quelle eſt l'ame de l'abbé dans le temps préſent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, *le Spinoſa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé *Sabotier*, natif de Caſtres ; et nous dépoſerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permiſſion ; car nous ne voulons pas diſpoſer d'un tel écrit ſans l'aveu de l'auteur. C'eſt un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poëſies légères de ce grand critique et de ce grand miſſionnaire, nous en uſerons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui eſt ſi peu indulgent pour les péchés de ſon prochain : voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *la Harpe*, ſi mauvais.

En ſortant de la priſon où ſes mœurs reſpectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amuſa, pour ſe diſſiper, à faire un conte intitulé *le*.... mauvais lieu. Ce conte commence ainſi ; et remarquez bien que nous l'avons écrit de ſa main, de la même main que *le Spinoſa*.

Du temps que la dame Pâris
Tenait école floriſſante
De jeux d'amour à juſte prix,
D'une écolière aſſez ſavante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied gliſſa,
La choſe aſſurément n'était pas merveilleuſe,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuſe,
Lorſqu'un mouſquetaire paſſa.

Il crut que ce ferait une perte publique
Que la perte de tant d'appas ;
Auffi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, fans héfiter, chemife et pourpoint bas, &c.

Nous épargnons, fans héfiter, aux yeux de nos chaftes lecteurs la fuite de ce morceau délicat. Ce n'eft qu'un échantillon de l'élégante poëfie de M. l'abbé *des Trois fiècles.*

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de fa profe, bien plus touchant et bien plus décifif (et toujours de fa main, et figné *Sabotier* de Caftres.)

„ On n'aime ici que les proceffions, les fermons et les „ meffes. Les gens qui ont eu la force de fecouer le joug des „ préjugés de l'enfance, du fanatifme et de l'erreur, en „ un mot, les hommes qui penfent bien, n'ofent fe faire „ connaître, &c. &c.

Nous donnerons le refte fi cela lui fait plaifir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il fied bien à ce galant homme de traiter un fecrétaire d'une de nos académies d'impie et de fcélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illuftres. On croit qu'il aura inceffamment un bénéfice : mais quelle récompenfe aura le cenfeur royal qui lui a fait obtenir une permiffion tacite de prêcher la vertu et le bon goût ?

On dit qu'il eft tonfuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Eglife, il croira en DIEU, ne fût-ce que par reconnaiffance; car, malgré fon fpinofifme, il faura qu'il n'y a point de fociété policée qui n'admette un Etre fuprême, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Nous le prions de fe fouvenir de ce vers de M. de *Voltaire.*

Si Dieu n'exiftait pas il faudrait l'inventer.

Ce philofophe écrivait il n'y a pas long-temps à un grand prince : *C'eft de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre et celui dont je fuis le moins mécontent.* Il avait grande raifon : un athée eft peut-être prefque auffi dangereux, fi on l'ofe dire, qu'un fanatique : car fi le fanatique eft un loup enragé qui égorge et qui fuce le fang publiquement, en croyant bien faire, l'athée pourra commettre tous les crimes fecrets, fachant bien qu'il fait mal, et comptant fur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands

légiſlateurs, *Locke* & *Penn*, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Penſilvanie, en ont formellement exclus les athées.

(*e*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle inſipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philoſophes*.

(*f*) *Langleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles auſſi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en expoſant ſimplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou ſix volumes des prétendues lettres de notre auteur ; cela n'eſt pas honnête. On en a falſifié pluſieurs ; cela eſt encore moins honnête ; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a gliſſé dans le recueil de ſes ouvrages bien des morceaux qui ne ſont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de *Fabricius*, qui eſt de M. *Bigex ;* un dialogue de *Périclès et d'un Ruſſe*, fort eſtimé, dont l'auteur eſt M. *Suard ;* des vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, moins eſtimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraſte frappe mes yeux ?
Melpomène ici déſolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mauſolée.

Cette pièce eſt du ſieur *Bonneval*, jadis précepteur chez M. de *Montmartel ;* s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'*Apollon*.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de *Voltaire* de prétendus vers de M. *Clairaut*, qui n'en fit jamais ; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raiſon*, dans laquelle il n'y a ni raiſon ni rime ; une épître à mademoiſelle *Sallé*, qui eſt de M. *Thiriot ;* une épître à l'abbé de *Rothelin*, qui eſt de M. de *Formont ;* des vers ſur la mort de madame *du Châtelet*, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent qu'il n'a jamais faits.

Une ode intulée *le Vrai Dieu*, qui eſt d'un jéſuite nommé *Leſèvre*.

Une épître de l'abbé de *Griécourt*, platement licencieuſe, qui commence par ces mots : *Belle maman, ſoyez l'arbitre ;*

des vers au médecin *Silva* et à l'oculifte *Gendron;* une réponfe à un M. de B. . . . qui commence ainfi :

Oui, mon cher B. . . , il eft l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre et sa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Eft cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main infpirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! et que les gens qui les attribuent à M. de *Voltaire* ont le goût fin, et que leur main eft infpirée !

Des vers à une prétendue marquife de *T.* fur la philofophie de *Newton*, dans lefquels on trouve cette élégante tirade.

Tout eft en mouvement. La terre fufpendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'efpace, ou plutôt Dieu dans fon immenfité,
Balance fur fon poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phafes font prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs fuiffes, qui ont imprimé ces bêtifes venues de Paris, ont l'affurance d'imprimer en notes que c'eft la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immenfe de ces fadaifes barbares fans confulter jamais l'auteur, ce qui eft auffi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainfi déshonoré leur art et la littérature.

C'eft fur quoi l'auteur difait : On fait mon inventaire, quoique je ne fois pas encore mort ; et chacun y gliffe fes meubles pour les vendre.

(*i*) . . . . *Saint-Didier.*

M. *Clément* et M. *Sabatier* ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de *la Henriade* d'un poëme intitulé *Clovis* par M. *Saint-Didier*. Cela eft encore peu honnête, car ce *Clovis* ne parut que trois ans après *la Henriade :* mais une erreur de trois ans eft peu de chofe.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé *Sabotier*; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de *Saint-Pierre*; mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de *Saint-Pierre* en 1767; sur quoi un mauvais plaisant se souvenant mal à propos que *Sabotier* est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de *la Henriade*, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, et d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons.

(*k*) *Clément*, &c.

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de Charles premier, et sa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. M. de *Saint-Lambert* donnait alors ses Saisons, M. de *Lille* sa traduction de *Virgile*, M. *Dorat* son poëme sur la déclamation, M. *Vatelet* son poëme sur la peinture. Voilà l'écolier *Clément* qui se met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu : mais pour rendre ses leçons plus piquantes il y mêle des traits personnels; il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe; la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit bicêtre, soit le fort-l'évêque. M. de *Saint-Lambert* a la générosité de solliciter sa grâce, et d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors, il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, et qu'il est comme *Fréron* victime de ses grands talens.

Sorti de prison il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand'chambre, fils d'un magistrat de la chambre des comptes; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, et ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'associe depuis à *Fréron*, à *Sabotier* et à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit

auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment:

Jugez, Monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres! Ah! Monsieur, ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos soupçons le flétriraient. Votre générosité, votre grandeur d'ame peuvent en conserver et en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens, ils sont tous à vous et ils y seront toujours, &c. A Dijon, ce sixième décembre 1769. Voici mon adresse: A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les minimes.

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse; mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui fesait dire à M. *Duclos*, secrétaire de l'académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. *Clément* s'étant marié deviendra plus juste et plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomniera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, et qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infame.

(*l*) . . . . *Patouillet sur Nonotte*,

Patouillet est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collége nommées *mandemens*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres: c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce *Patouillet* était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis *Garasse*.

(*m*) *Nonotte* est un autre ex-jésuite, digne compagnon de *Patouillet*. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, et qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, d'avoir dit *que l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une Saint-Barthelemi continuelle; et l'auteur n'a point dit cela.

Nonotte,

Nonotte, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du seul *Dioclétien* que *Galérius* engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que *Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés et factieux*. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

Nonotte accuse l'auteur d'avoir dit que *Charlemagne* n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon *Nonotte* est convaincu. M. *Damilaville* daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de *Nonotte*. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Et *Nonotte* était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en sixième. L'orgueil a du bon ; et quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(*n*) . . . . . *Mirabeau par ses doctes leçons.*

Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé l'*Ami des hommes*.

(*o*) *René Descartes*. On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(*p*) On sait aussi que *Mallebranche* s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens et de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

(*q*) . . . . . . *Au pays des chimères.*

Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systêmes de physique. *Burnet* et *Voodward* n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge univerlel. *Mallebranche* a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière, et les couleurs ; et cela plus de vingt ans après que *Newton* avait fait son Optique. *Maillet* a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons,

que notre globe eſt de verre, qu'il eſt le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux ſe formaient dans ce monde primitif. On ſait qu'un philoſophe très-doux, très-modeſte, très-judicieux, et point jaloux, a eu le ſecret d'enduire les hommes de poix réſiné pour les empêcher de tomber malades, qu'il diſſéquait des géans pour connaître la nature de l'ame, et qu'il prédiſait l'avenir: de tels hommes pourtant en ont impoſé.

LE TEMPS PRESENT,

Par M. JOSEPH LAFFICHARD, *de plusieurs académies.* 1775.

DANS un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritiez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas:
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie,
Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.

Laiſſons là ce Choiſeul ſi grand, ſi magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un fripon perſécute, et qui dans ſon hameau
Rit encor des Frérons au bord de ſon tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent ſur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Raviſſant les épis qu'a ſemés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Preſſent en vain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, ſuccombez, invoquez le trépas;
Mourez ſur un fumier, le ſeul bien qui vous reſte:
Ou ſi vous ſurvivez à cet état funeſte,
Sous l'horrible débris de vos toits écraſés,
Sans vêtemens, ſans pain, danſez, ſi vous l'oſez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Juſqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
Ce temps affreux n'eſt plus; on a briſé nos fers. (a)
 Juſtement étonné de ces nouveaux concerts:
Quel Hercule, diſais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a ſauvés? On répond: C'eſt un ſage.
Un ſage! Ah, juſte ciel! à ce nom je frémis.
Un ſage! il eſt perdu: c'en eſt fait, mes amis.
Ne les voyez-vous pas ces monſtres ſcolaſtiques,
Ces partiſans groſſiers des erreurs tyranniques,
Ces ſuperſtitieux qu'on vit dans tous les temps
Du vrai qui les irrite ennemis ſi conſtans,

Raſſemblant les poiſons dont leur troupe eſt pourvue?
Socrate eſt ſeul contre eux, et je crains la ciguë. (1)
Dans mon profond chagrin je reſtais éperdu :
Je plaignais le génie, et ſurtout la vertu.
Ariſton mon ami (*b*) ſurvint dans mes bocages,
Que j'avais attriſtés par ces ſombres images.
On connaît Ariſton; ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité ſimple ami noble et fidelle,
Son eſprit réunit Euclide et Fontenelle;
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiècle eſt changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.
Quand un Sulli renaît, eſpère un Henri-quatre.
Ce propos ranima mes eſprits languiſſans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes,
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcrettes.

NOTES.

(*a*) Le roi *Louis XVI* venait d'abolir les corvées, et de défendre qu'on pourſuivît arbitrairement les débiteurs du fiſc. Ces deux opérations ſi ſimples n'ont rien coûté à la couronne, et auraient été le ſalut du peuple....

(1) Il faut être juſte : les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies qui privèrent la France du miniſtre le plus éclairé et le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire.

(*b*) M. le marquis de *Condorcet*.

POESIES MELÉES.

POESIES

POESIES MELÉES.

I.

A MADEMOISELLE DU NOYER.

1713.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier, déguisé dans ce jour :
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes de même âge,
Et sa mère a moins de beauté ;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité :
Du Noyer, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

II.

NUIT BLANCHE DE SULLI.

1716.

A madame de la Vrillière.

QUELLE beauté, dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux !
Serait-ce point la nymphe de cette onde,
Qu'amène ici le fatyre amoureux ?
Je vois s'enfuir la jaloufe dryade,
Je vois venir le faune dangereux ;
Non, ce n'eft point une fimple naïade :
A tant d'attraits dont nos cœurs font frappés,
A tant de grâce, à cet art de nous plaire,
A ces amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus ou la Vrillière.
O Déité ! qui que ce foit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable afile
Qui vers minuit pofsède vos appas !
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas.

A madame de Liſtenai.

AIMABLE Liſtenaï, notre fête groteſque
Ne doit point déplaire à vos yeux :
Les Amours en chiants-lit déguiſés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours ; et l'habit romaneſque
Dont ils ſont revêtus ne les a pas changés :
Vous les voyez encore autour de vous rangés.
Ces guenillons brillans, ces maſques, ce myſtère,
Ces méchans violons dont on vous étourdit,
Ce bal et ce ſabbat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

A madame de la Vrillière.

VENEZ, charmant moineau, venez dans ce bocage :
Tous nos oiſeaux ſurpris et confondus,
Admireront votre plumage :
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage :
Joli moineau, que vous dire de plus !
Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous entendre !
Vous plaiſez par la voix ; vous charmez par les yeux :
Mais le nom de moineau vous ſiérait un peu mieux
Si vous étiez un peu plus tendre.

III.

AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

Et à madame la ducheſſe ſon épouſe, en leur préſentant la tragédie d'Oedipe.

1718.

O Vous, de vos ſujets l'exemple et les délices,
Vous qui régnez ſur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices:
C'eſt aux Dieux qu'on les doit, et vous êtes les miens.

IV.

EPIGRAMME.

Danchet, ſi mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'académie
Comme on gagne le paradis. (1)

(1) Ces vers fesaient partie d'une lettre à l'abbé de *Chaulieu*, qu'on n'a point trouvée.

V.

TRIOLET

A M. TITON DU TILLET.

DEPECHEZ-VOUS, monfieur Titon,
Enrichiffez votre Hélicon. (*)
Placez-y fur un piédeftal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

VI.

SUR M. DE FONTENELLE.

D'UN nouvel univers il ouvrit la barrière:
Des mondes infinis autour de lui naiffans,
Mefurés par fes mains, à fon ordre croiffans,
A nos yeux étonnés il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le favant l'admira;
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

(*) Le Parnaffe en bronze, à la bibliothéque du roi.

VII.

A MADAME

LA MARQUISE DE RUPELMONDE. (1)

QUAND Apollon, avec le Dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un fut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les Dieux :
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde :
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

(1) Ces vers ont été attribués mal à propos à *Ferrant*.

VIII.

IMPROMPTU

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

Peinte en habit de cordelier.

FRERE Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de faint François
Sert à Vénus de ceinture? (3)

(3) M. de *Voltaire* fachant qu'on chantait ces vers fur l'air de *Robin ture-lure*, y ajouta, dit-on, d'autres couplets fort plaifans. Ce portrait donna lieu à d'autres plaifanteries; c'était le ton de cette cour; en voici un échantillon:

Beau faint François ne fouffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates.
Dites à l'ange: C'eft plus bas,
Qu'il faut appliquer les ftigmates.

IX.

A MADAME DE **,

En lui envoyant les Oeuvres myſtiques de Fénélon.

QUAND de la Guion le charmant directeur
Diſait au monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez vous dans votre heureuſe ardeur :
On ne crut point à cet amour extrême ;
On le traita de chimère et d'erreur ;
On ſe trompait : je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

X.

A LA MEME.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante
Que vous pourriez vous paſſer de beauté ;
De vos attraits la grâce eſt ſi piquante
Que ſans eſprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmans ſont des dons ſuperflus :
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus
Et de l'eſprit et de la beauté même.

XI.

INSCRIPTION

Pour une ſtatue de l'Amour dans les jardins de Sceaux.

QUI que tu ſois, voici ton maître :
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

XII.

IMPROMPTU

A MADAME LA MARQUISE DE CRILLON,

*A ſouper dans une petite maiſon de M. le duc de R***.*

DANS le plus ſcandaleux ſéjour
La vertu même eſt amenée ;
Et la débauche eſt étonnée
De reſpecter ici l'amour.

XIII.

A UNE DAME

A qui l'auteur envoyait une bague où son portrait était gravé.

BARIER grava ces traits destinés pour vos yeux :
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître :
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux ;
Mais ce fut par un plus grand maître.

XIV.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Depuis duchesse de Richelieu, sœur de madame de Bouillon.

VOUS possédez fort inutilement
Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise :
Qu'y manque-t-il ? quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

XV.

IMPROMPTU

A M. LE COMTE DE VINDISGRATZ. (4)

SEIGNEUR, le congrès vous ſupplie
D'ordonner tout préſentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertiſſement.
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde :
Rien ne réſiſte à ſes déſirs ;
Et votre prudence profonde
Doit commencer par nos plaiſirs
A travailler pour le bonheur du monde.

(4) M. de *Voltaire* paſſant à Cambrai avec madame la marquiſe de *Rupelmonde*, pendant le congrès de 1722, et ſoupant chez madame de *Saint-Conteſt*, toute la compagnie marqua le déſir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'Oedipe en préſence de ſon auteur. Mais la comédie des Plaideurs ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de *Vindiſgratz*, premier plénipotentiaire de l'Empire, les convives chargèrent M. de *Voltaire* de lui demander la repréſentation d'Oedipe. Le poëte, ſans ſortir de table, fit cette eſpèce de placet impromptu qu'il ſe chargea de porter lui-même à M. de *Vindiſgratz :* il obtint facilement ce qu'on demandait, et rapporta le placet à madame de *Rupelmonde*, avec cette apoſtille au bas :

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaiſirs :
Je n'en ſais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos déſirs.

XVI.

POUR LE PORTRAIT

DE MADEMOISELLE SALLÉ.

DE tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse,
Dansant sous les traits de Vénus.

XVII.

IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG

Qui devait souper avec M. le duc de Richelieu.

UN dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés :
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur, et bien boucher son nez.

Sitôt que vous parlez on n'a point de réplique :
Vous aurez donc Oedipe, et même sa critique. (*)
L'ordre est donné, pour qu'en votre faveur,
Demain l'on joue et la pièce et l'auteur.

(*) La parodie d'Oedipe que M. de *Voltaire* avait demandée lui-même.

XVIII.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant la Henriade.

1724.

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards heureux ;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme sur l'ouvrage ?

XIX.

A MADAME DE ***.

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agrémens.
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentimens,
Est sœur de la friponnerie.

Vénus versa sur vous tous ses dons précieux :
Ce serait être injuste, et les mal reconnaître
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'eſt-ce que la conſtance ? un vieux mot rebattu,
Des amans ennuyeux languiſſant apanage ;
Mais l'infidélité devient une vertu,
Quand on a vos attraits, votre eſprit et votre âge.

XX.

IMPROMPTU

Ecrit ſur un cahier de lettres de madame la ducheſſe du Maine et de M. de la Motte-Houdart qui avait perdu la vue.

DANS ſes filets elle ſavait vous prendre
Sitôt qu'elle ſe laiſſait voir :
Un pauvre aveugle auſſi reſſentit ſon pouvoir ;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

XXI.

A MADEMOISELLE **,

Qui avait promis un baiſer à celui qui ferait les meilleurs vers pour ſa fête.

QUOI ! pour le prix des vers accorder au vainqueur,
D'un baiſer la douce careſſe !
Céphiſe, quelle eſt votre erreur !
Vous donnez à l'eſprit ce qui n'eſt dû qu'au cœur.

Un baiſer fut toujours le prix de la tendreſſe,
Et c'eſt à l'amour ſeul qu'en appartient le don.
Les habitans du Pinde, en leur plus grande ivreſſe,
N'ont jamais eſpéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage ;
Ils riment mieux que moi, mais je ſais mieux aimer.
Que le laurier ſoit leur partage ;
Et le mien ſera le baiſer.

XXII.

PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion :
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à ſa ſuite.
Il reçut deux préſens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puiſſent faire :
L'un était le talent de plaire,
L'autre le ſecret d'être heureux.

XXIII.

A M. DUCHÉ.

DANS tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au messie
Un pauvre diable comme moi :
Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

XXIV.

A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS,

En lui envoyant la Henriade.

QUAND vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus ;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables ;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

XXV.

XXV.

A M. DE CIDEVILLE,

Ecrits ſur un exemplaire de la Henriade.

1730.

MON cher confrère en Apollon,
Cenſeur exact, ami facile,
Solide et tendre Cideville,
Accepte ce frivole don.
Je ne ſerai pas ton Virgile,
Mais tu ſeras mon Pollion.

XXVI.

A M. LEFEBVRE, (5)

En réponſe à des vers qu'il avait envoyés à l'auteur.

N'ATTENDS de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie;
N'attends de moi ta première ſanté,
Ton protecteur, le Dieu de l'harmonie,

(5) Le même à qui M. de *Voltaire* adreſſa la lettre *ſur les inconvéniens de la littérature.* Mél. litt. tome 3.

Te la rendra par fon art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'eft point flétrie ;
Mais je voudrais de tes deftins pervers,
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célèbre par tes vers.

XXVII.

MADRIGAL.

Ah, Camargo (6), que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands Dieux, eft raviffante !
Que vos pas font légers, et que les fiens font doux !
Elle eft inimitable, et vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes fautent comme vous,
Et les Grâces danfent comme elle.

(6) Célèbre danfeufe de l'opéra, ainfi que mademoifelle *Sallé*.

XXVIII.

IMPROMPTU A M. THIRIOT,

Qui s'était fait peindre, la Henriade à la main.

1735.

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégresse :
Messieurs, c'est mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami caresse.

XXIX.

A MADAME DE FLAMARENS,

Qui avait brûlé son manchon parce qu'il n'était plus à la mode.

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornemens,
Qui paraît, fuit, revient et naît en tous les temps :
Protée était son père, et son nom est *la Mode*.
Il est un Dieu charmant, son modeste rival,
Toujours nouveau comme elle, et jamais inégal,

Vif ſans emportement, ſage ſans artifice :
Ce Dieu, c'eſt le Mérite. On l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice ;
Et ce Dieu ſi prudent que nous admirions tous,
A *la Mode* à ſon tour a fait un ſacrifice.
Vous, que pour Flamarens nous voyons ſoupirer,
Vous qui redoutez ſa ſageſſe,
Amans, commencez d'eſpérer ;
Flamarens vient enfin d'avoir une faibleſſe.

Inſcription pour l'urne qui renferme les cendres du manchon.

Je fus manchon, je ſuis cendre légère :
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter ;
Et l'on doit ceſſer d'exiſter,
Quand on commence à lui déplaire.

XXX.

A M. LINANT.

Connaissez mieux l'oiſiveté :
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe ;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix, dans l'hiver de ſa vie,
De ces fruits qu'au printemps ſema notre induſtrie :
Courtiſans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

XXXI.

A MADAME
LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Qui vantait ſon portrait, fait par Clinchetet.

CESSE, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits :
Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

XXXII.

A LA MEME.

DEUX Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice et l'eſprit;
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la ſeconde.

XXXIII.

LES DEUX AMOURS.

A madame la marquise du Châtelet.

Certain enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connaît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la triſteſſe ;
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes déſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs et croît par les plaiſirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant ; mais ſes feux ſont plus doux :
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

XXXIV.

A LA MEME.

LORSQUE Linus chante ſi tendrement,
Crois-tu que l'Amour ſeul l'anime ?
Non, il ſait l'art d'exprimer dans ſon chant,
Plus d'amour que ſon cœur n'en ſent;
Et j'en ſens plus qu'il n'en exprime.

XXXV.

A M. BERNARD.

MA muſe épique, hiſtorique et tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorſqu'Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de préſens inégaux;
J'eus les ſifflets, les tourmens, les travaux;
Toi, les plaiſirs. Garde bien ton partage.

XXXVI.

A M. LOUIS RACINE.

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques (*)
De ton Janſénius les leçons fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
Si ton ſtyle me plaît, ton Dieu n'eſt pas le mien.
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il ſoit un père ;
Ton hommage eſt forcé, mon culte eſt volontaire.
Mieux que toi de ſon ſang je reconnais le prix ;
Tu le ſers en eſclave, et je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu pour comprendre ſa grâce.
Soumettons nos eſprits, préſentons-lui nos cœurs ;
Et ſoyons des chrétiens et non pas des docteurs.

(*) Le poëme de *la Grâce*.

XXXVII.

A M. GREGOIRÉ,

Député du commerce de Marseille.

VOYAGEUR fortuné, dont les soins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la Terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte et Cythère :
Et vous pouvez voir en ces lieux,
Hébé, Mars et Vénus (*), réunis sous vos yeux.

XXXVIII.

QUATRAIN

Pour le portrait de mademoiselle le Couvreur.

SEULE de la nature elle a su le langage ;
Elle embellit son art, elle en changea les lois ; (7)
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage ;
L'Amour fut dans ses yeux et parla par sa voix.

(*) La duchesse de *Villars*, née Noailles ; *Hector de Villars*, pair et maréchal de France ; la maréchale de *Villars*, sœur de madame de *Maisons*.

(7) Mademoiselle *le Couvreur* bannit de la tragédie la déclamation ampoulée, qui était encore en vogue de son temps.

XXXIX.

A MADAME

LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

En lui envoyant l'Hiſtoire de Charles XII et la Henriade.

DEUX héros différens, l'un ſuperbe et ſauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux ;
Mais pour être immortel il faut votre ſuffrage.
Ah! ſi, ſous tous les deux, vous euſſiez vu le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée :
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
   Et Charles douze aurait connu l'amour.

XL.

EPIGRAMME.

CERTAIN émérite envieux,
Plat auteur du *Capricieux*,
Et de ces *Aïeux chimériques*,
Et de tant de vers germaniques,

Et de tous ces fales écrits,
D'un père infame enfans profcrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène,
Et régenter fes favoris;
Quand du fifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours affourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile et téméraire
De ce doyen des étourdis.

XLI.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET. (8)

TOUT eft égal, et la nature fage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Efprit, raifon, beaux yeux, charmant vifage,

(8) M. de *Voltaire*, ayant joint à l'envoi de ce madrigal l'épigramme fur *J. B. Rouffeau* : *Certain émérite envieux*, &c. mandait à madame *du Châtelet* : „ Voici des fleurs et des „ épines que je vous envoie. Je fuis comme faint *Pacôme* „ qui, récitant fes matines fur fa chaife percée, difait au „ diable : Mon ami, ce qui va en haut eft pour Dieu, ce „ qui tombe en bas eft pour toi. Le diable c'eft *Rouffeau*, et „ pour Dieu, vous favez bien que c'eft vous.

Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins ;
Vous avez tout, c'eſt-là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien, ſemble mon apanage ;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

XLII.

Vers de M. de Formont à M. de Voltaire.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela ſemble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis ;
Auſſi je voulais vous en faire ;
Mais Apollon m'a reconnu :
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'eſt temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

Réponſe.

On m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq et ſix,
Confabuler chez ſon ami Zeuxis ;
Mais ne trouvant perſonne en ſon taudis,

Fit, fans billet, fa vifite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un fimple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint : puis en voyant paraître
Ce trait léger et pourtant achevé,
Il reconnut fon maître et fon modèle.
Ne fuis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

XLIII.

DEVISE POUR MADAME DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la folitude;
Voilà mon fort; il eft heureux.

XLIV.

COUPLETS

Chantés par Polichinelle dans une fête à Sceaux.

Polichinelle de grand cœur,
Prince (*), vous remercie:
En me fefant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie.

(*) M. le comte de *Clermont*.

Vous possédez tous les talens,
Je n'ai qu'un caractère.
J'amuse pour quelques momens,
Vous savez toujours plaire.

On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines :
Vous fites sentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines.
Les Anglais se virent traiter
En vrais polichinelles ;
Et vous avez de quoi dompter
Les remparts et les belles.

XLV.

A M. DE LA FAYE. (9)

PARDON, beaux vers, la Faye et Polymnie :
Las ! je deviens prosateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des Dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le-moi cet aimable génie,
Cet art charmant de savoir enfermer
Un sens précis dans des rimes heureuses,

(9) Ces vers paraissent avoir été faits à l'occasion de la belle ode de M. de *la Faye* en faveur de la poësie, contre le sentiment de *la Motte-Houdart* que M. de *Voltaire* n'avait combattu qu'en prose dans les lettres qui se trouvent à la suite de la tragédie d'Oedipe.

Joindre aux raiſons, des grâces lumineuſes;
En inſtruiſant, ſavoir ſe faire aimer;
A la diſpute, autrefois ſi cauſtique,
Oter ſon air pédanteſque et jaloux;
Etre à la fois juſte, ſincère et doux,
Ami, rival, et poëte et critique:
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux la Faye, il n'eſt donné qu'à vous.

XLVI.

SUR L'ESTAMPE

Du R. P. Girard et de la Cadière.

CETTE belle voit Dieu; Girard voit cette belle:
Ah! Girard eſt plus heureux qu'elle!

XLVII.

EPIGRAMME.

ON dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les ſurpaſſer il s'efforce;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de ſa force,
Ni peintre rimant comme lui.

XLVIII.

IMPROMPTU

Ecrit chez madame du Deffant.

1732.

QUI vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie;
Et tout sage avec du Deffant
Voudrait en fou passer sa vie.

XLIX.

A MADAME DU CHATELET,

En lui envoyant l'Histoire de Charles XII.

LE voici ce héros si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire.
S'il eût pu vous entendre et vous voir à sa cour,
Il n'aurait jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

L.

A M. DE FORCALQUIER,

Qui avait eu ſes cheveux coupés par un boulet de canon au ſiége de Kehl.

1733.

DES boulets allemands la peſante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux :
Les gens d'eſprit ſont fort heureux
Qu'elle ait reſpecté votre tête.
On prétend que Céſar, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, ſe coiffa de lauriers.
Cet ornement eſt beau, mais n'eſt plus de ce monde.
Si Céſar nous était rendu,
Et qu'en ſervant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

L I.

A M. LE COMTE DE SADE,

Aide de camp du maréchal de Villars, sur son mariage avec mademoiselle de Carman.

1 7 3 4.

Vous suivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hymenée :
Vous vous enrôlez cette année
Et sous Carman et sous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice
Vont vous occuper tour à tour;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel est le plus rude service
Ou de Bellone ou de l'Amour.

Réponse de M. le comte de Sade.

Ami, je suis les étendards
De Bellone et de l'Hymenée;
Si je quitte une épouse aimée,
C'est pour voir triompher Villars.

Mars et l'Amour me trouveront novice,
Et je m'inſtruirai tour à tour
Avec Villars des rigueurs du ſervice,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

Vous voyez, mon cher ami, que quand on me fournit la rime et la penſée, je fais des vers tant que l'on veut.

LII.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Dans le temps qu'elle devait épouſer M. le duc de Richelieu.

Guise, des plus beaux dons aſſemblage céleſte,
Vous dont la vertu ſimple et la gaîté modeſte
Rend notre ſexe amant et le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les déſirs de tout le reſte;
Quoi, dans un recoin de Monjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuſe hiſtoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'eſt moi qui vous en prie;
C'eſt le plus sûr moyen de vous aimer toujours:
Il vaut mieux être amis tout le temps de ſa vie,
Que d'être amans pour quelques jours.

LIII.

LE PORTRAIT MANQUÉ,

A MADAME LA MARQUISE DE B**.

On ne peut faire ton portrait :
Folâtre et ſérieuſe, agaçante et ſévère,
Prudente avec l'air indiſcret,
Vertueuſe, coquette, à toi-même contraire :
La reſſemblance échappe en rendant chaque trait.
Si l'on te peint conſtante, on t'aperçoit légère :
Ce n'eſt jamais toi qu'on a fait.
Fidelle au ſentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les ſages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître ;
Sa jeuneſſe, ſes traits, ſon art,
Ses plaiſirs, ſes erreurs, ſa malice peut-être :
Serais-tu ce Dieu par haſard ?

LIV.

Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que madame la ducheſſe du Maine appelait ſon berger.

J'AI la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans (10)
J'aurai le cœur de ſa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et ſurtout du déſir de plaire.

LV.

A MADAME DE NOINTEL.

A ſes écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon :
En vérité, c'eſt la raiſon
Sous le maſque de la folie.

(10) M. de *Saint-Aulaire* avait fait, à 95 ans, de jolis vers pour madame la ducheſſe *du Maine*.

LVI.

EPIGRAMME.

QUAND les Français à tête folle,
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gène et Naple et la v....
Puis ils furent chassés par-tout,
Et Gène et Naple on leur ôta;
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v.... leur resta.

LVII.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL,

En lui envoyant le Temple de l'amitié.

POUR vous, vive et douce Martel,
Pour vous, solide et tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on sacrifie.
C'est vous que j'y veux encenser;
Et c'est là que je veux passer
Les jours les plus beaux de ma vie.

LVIII.

Vers envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.

Au temple d'Epidaure on offrait les images
Des humains conſervés et guéris par les Dieux :
Sylva, qui de la mort eſt le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Eſculape nouveau, mes jours ſont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LIX.

A MADAME D'ARGENTAL,

Le jour de ſainte Jeanne ſa patronne.

JEAN fut un ſaint (ſi l'on en croit l'hiſtoire
De ſaint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux feſait ſon réfectoire,
Et triſtement ſoupait avec du miel :
Jeanne au rebours, ſainte ſans prud'hommie,
Au ſentiment uniſſait la raiſon,
Sans opulence avait bonne maiſon,
Et de l'eſprit était la bonne amie :
On l'adorait, et c'était bien raiſon.

Or vous, grand ſaint, mangéur de ſauterelle,
Dans vos déſerts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai ſouper chez vous.

L X.

A M. CLEMENT,

De Montpellier, qui avait adreſſé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas abandonner la poëſie pour la phyſique.

Un certain chantre abandonnait ſa lyre;
Nouveau Kepler, un téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendit y lire,
Et décider ſur le vide et le plein:
Un roſſignol du fond d'un bois voiſin,
Interrompit ſon morne et froid délire;
Ses doux accens l'éveillèrent ſoudain,
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette)
Et l'aſtronome entonnant un refrain,
Reprit ſa lyre et briſa ſa lunette.

LXI.

LXI.

AU ROI STANISLAS,

Sur sa seconde élection au trône de Pologne.

1734.

IL fallait un monarque aux fiers enfans du Nord ;
Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire ;
Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'Empire
Menaçaient la Pologne, et maîtrisaient le sort.
De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
La Vertu descendit aux champs de Varsovie :
Mars conduisait ses pas ; Vienne en frémit d'effroi :
La Pologne respire en la voyant paraître.
Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître :
Stanislas à l'instant vint, parut et fut roi.

LXII.

A MADAME LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

1734.

PLUS mon œil étonné vous suit et vous observe,
Et plus vous ravissez mes esprits éperdus ;
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'esprit de Minerve.
Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis ;
Il faut bien que je vous en donne :
Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre père à personne.

LXIII.

SUR M. DE LA CONDAMINE,

Qui était occupé de la mesure d'un degré du méridien au Pérou, lorsque M. de Voltaire fesait Alzire.

MA muse et son compas sont tous deux au Pérou.
Il suit, il examine, et je peins la nature ;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il mesure.
Qui de nous deux est le plus fou ?

LXIV.

EPIGRAMME.

CERTAIN cafard, jadis jéfuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ofe glofer fur ma conduite,
Sur mes vers et fur mes amours:
En bon chrétien je lui fais grâce :
Chaque pédant peut critiquer mes vers ;
Mais fur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glofera que de travers.

LXV.

A M. **,

Qui était à l'armée d'Italie.

1735.

AINSI le bal et la tranchée,
Les boulets, le vin et l'amour
Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaifirs attachée.

Vous ſuivez de Villars les glorieux travaux,
A de pénibles jours joignant des nuits paſſables.
Eh bien, vous ſerez donc le ſecond des héros,
Et le premier des gens aimables.

LXVI.

LES TROIS BERNARDS.

DANS ce pays trois Bernards ſont connus:
L'un eſt ce ſaint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles;
L'autre Bernard eſt l'enfant de Plutus,
Bien plus grand ſaint, feſant plus grands miracles;
Et le troiſième eſt l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la muſe féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

LXVII.

Invitation au même.

AU nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, ſois averti
Que l'art d'aimer doit ſamedi
Venir ſouper chez l'art de plaire. (*)

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet*.

LXVIII.

Vers mis au bas d'un portrait de Leibnitz.

IL fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter :
Il éclaira les rois, il instruisit les sages ;
Plus sage qu'eux, il sut douter.

LXIX.

A MADAME DE BASSOMPIERRE,

Abbesse de Poussai.

AVEC cet air si gracieux
L'abbesse de Poussai me chagrine, me blesse.
De Montmartre la jeune abbesse
De mon héros combla les vœux ;
Mais celle de Poussai l'eût rendu malheureux.
Je ne saurais souffrir les beautés sans faiblesse.

LXX.

Vers de M. Linant à M. de Voltaire.

Le nom qu'au prix de ta ſanté
T'ont fait tes vers et ton hiſtoire,
Crois-moi, n'eſt pas trop acheté :
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

Réponſe.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,
Et qui plus eſt, de cet art enchanté
Par qui l'eſprit ſe joint à l'harmonie,
Votre Apollon, Dieu de la poëſie,
Eſt bien auſſi le Dieu de la ſanté.

LXXI.

POUR LE PORTRAIT

DE JEAN BERNOULLI.

Son eſprit vit la vérité,
Et ſon cœur connut la juſtice ;
Il a fait l'honneur de la Suiſſe,
Et celui de l'humanité.

LXXII.

Vers écrits au bas d'une lettre de madame du Châtelet à madame de Champbonin.

C'EST l'architecte (11) d'Emilie
Qui ce petit mot vous écrit.
Je me sers de sa plume, et nön de son génie ;
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

LXXIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET,

Le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Issé.

ETRE Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;
Non pour tirer des accords de sa lyre,

(11) On bâtissait alors le château de Cirey, et M. de *Voltaire* dirigeait l'ouvrage.

De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

LXXIV.

PARODIE DE LA SARABANDE D'ISSÉ.

A la même.

CHARMANTE Issé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux, les sons les plus flatteurs;
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'*xx* plus enchanteurs;
A vos attraits on les eût vus se rendre;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs:
Bernoulli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût brisé son compas.

LXXV.

LXXV.

SONNET

A M. le comte Algarotti, vénitien.

On a vanté vos murs bâtis ſur l'onde;
Et votre ouvrage eſt plus durable qu'eux.
Veniſe et lui ſemblent faits pour les Dieux;
Mais le dernier ſera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce Dieu merveilleux
Qui, dans ſa courſe éternelle et féconde,
Embraſſe tout et traverſe à nos yeux
Des vaſtes airs la campagne profonde?

L'invoquons-nous pour avoir ſur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts,
Cet Ilion caché dans la pouſſière?

Ainſi que vous il eſt le Dieu des vers;
Ainſi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

LXXVI.

A MADAME LA MARQUISE D'USSÉ.

L'Art dit un jour à la Nature :
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main ;
Vous agiſſez ſans choix, vous créez ſans deſſein ;
Que feriez-vous ſans ma parure ?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard,
C'eſt moi qui d'une prude arrange la ſageſſe ;
Des coquettes beautés je conduis la fineſſe,
Et mène ſous mon étendard
Et les beaux eſprits et les belles.
J'ai ſeul dicté ſans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du ſieur Houdart.
Ainſi, belle d'Uſſé, l'Art ſe croyait le maître,
Et le monde à ſon char paraiſſait s'attacher ;
Mais la Nature vous fit naître ;
Et l'Art confus s'alla cacher.

LXXVII.

A MADAME DU CHATELET,

Qui dînait avec l'auteur dans un collége, et qui avait ſoupé la veille avec lui dans une hôtellerie.

M'EST-IL permis, ſans être ſacrilége,
De révéler votre ſecret ?
Vénus vint, ſous vos traits, ſouper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au collége.

LXXVIII.

A UN BAVARD.

IL faudrait penſer pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit ſans penſer,
Comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

LXXIX.

IMPROMPTU

Ecrit ſur la feuille du ſuiſſe de M. le duc de la Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.

ENVOYEZ-MOI par charité
Cette romance qui fait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

LXXX.

A M. DE CORLON,

Qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guiſe, alors malade.

JE ſais ce que je dois et n'en fais jamais rien.
Au lieu d'aller tâter le pouls de ſon Alteſſe,
J'abandonne ſon lit ſans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la meſſe,
Très-mauvais courtiſan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'eſprit, et rempli de pareſſe.

Ah, monſieur de Corlon, que vous êtes heureux!
Plus libertin que moi ſans être pareſſeux,
On vous trouve à toute heure, et vous ſavez tout faire.
De grâce enſeignez-moi ce ſecret précieux
De vous lever matin, de dîner et de plaire.

LXXXI.

A M. LE DUC DE GUISE,

Qui prêchait l'auteur à l'occaſion des vers précédens.

LORSQUE je vous entends, et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons;
Vous m'inſtruiſez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

LXXXII.

A M. JORDAN, *à Berlin.*

1738.

UN prince jeune, et pourtant ſage,
Un prince aimable, et c'eſt bien plus,
Au ſein des arts et des vertus,
Jordan, vous donne ſon ſuffrage;

Ses mains mêmes vous ont paré
De ces fleurs que la poësie
Sous ses pas fait naître à son gré.
Par vous ce prince est adoré,
Et chaque jour de votre vie
A Frédéric est consacré.
Si je n'étais pas à Cirey,
Que je vous porterais d'envie !

LXXXIII.

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE.

ETRE femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité ;
C'est le portrait de la Vallière ;
Il n'est ni fini, ni flatté.

LXXXIV.

ÉPIGRAMME.

CONNAISSEZ-VOUS certain rimeur obſcur,
Sec et guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Pour ſes méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fuſtigé,
Chaſſé, battu, déteſté pour ſes crimes,
Honni, berné, conſpué pour ſes rimes,
Cocu, content, parlant toujours de ſoi ?
Chacun s'écrie : Eh ! c'eſt le poëte *Roi*.

LXXXV.

IMPROMPTU

Fait dans les jardins de Cirey, en ſe promenant au clair de la lune.

ASTRE brillant, favorable aux amans,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière :
Tu ne peux éclairer, dans ta vaſte carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus conſtans.

LXXXVI.

A MADAME DU CHATELET,

En recevant son portrait.

TRAITS charmans, image vivante
Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur !
L'image que l'amour a gravée en mon cœur,
Est mille fois plus ressemblante.

LXXXVII.

A LA MEME.

MON cœur est pénétré de tout ce qui vous touche ;
De la félicité je vous fais des leçons :
Mais je suis peu savant ; un mot de votre bouche,
Vaut bien mieux que tous mes sermons.

LXXXVIII.

A M. CLOZIER,

Qui avait envoyé à l'auteur un poëme sur la grâce.

LORSQUE vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant, (*)
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles ; (**)
C'est un langage qu'on entend.
La grâce du Seigneur est bien d'une autre espèce:
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien:
Je l'adore et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse.
Tout docteur, il est vrai, fait le secret de Dieu :
Elus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Est un élu de cette vie.

(*) M. le duc de *Richelieu*.

(**) La marquise du *Châtelet* était alors à Bruxelles.

LXXXIX.

Sur le mariage du fils du doge de Venise, avec la fille d'un ancien doge.

VENISE et la mère d'Amour
Naquirent dans le sein de l'onde ;
Ces deux puissances tour à tour
Ont été la gloire du monde :
C'est pour éterniser un triomphe si beau
Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise ;
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Vénus et pour Venise.

XC.

L'EPIPHANIE DE 1741.

STUART, chassé par les Anglais,
Dit son rosaire en Italie :
Stanislas, ex-roi polonais,
Fume sa pipe en Austrasie :
L'empereur, chéri des Français,
Vit à l'auberge en Franconie :
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

XCI.

SUR LE SERIN DE MADEMOISELLE DE RICHELIEU.

J'APPARTIENS à l'Amour ; non, j'appartiens aux Grâces ;
Non, j'appartiens à Richelieu :
L'un dans ſes yeux, les autres ſur ſes traces,
A la mépriſe ont donné lieu.

XCII.

EPIGRAMME

Sur la mort de M. d'Aube (12), *neveu de M. de Fontenelle.*

QUI frappe-là ? dit Lucifer. —
Ouvrez, c'eſt d'Aube. Tout l'enfer
A ce nom fuit et l'abandonne.
Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris :
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais perſonne.

(12) Ancien intendant de Soiſſons, homme fort inſtruit, mais ſi contrediſant que tout le monde le fuyait. C'eſt lui dont il eſt parlé dans *les diſputes* de M. de *Ruhlières*.

Outre ce neveu, M. de *Fontenelle* avait encore un frère qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que feſait ſon frère : *Le matin il dit la meſſe, et le ſoir il ne ſait ce qu'il dit.*

XCIII.

POUR LE PORTRAIT

DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

Les Dieux, en lui donnant naiſſance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompenſe
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'eſprit de tous les pays.

XCIV.

Vers écrits à la marge d'un manuſcrit de madame du Châtelet ſur Newton.

Penser avec ſolidité,
Et d'un ſtyle brillant et ſage
Oſer écrire avec courage
Ce que le génie a dicté ;
Etre femme , avoir en partage
Et la grandeur et la beauté ,
Sans être vaine ni volage ;
Sur les hommes , en vérité ,
C'eſt avoir pris trop d'avantage.

XCV.

A M. l'abbé, depuis cardinal de Bernis.

VOTRE muſe vive et coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite
Pour un ſouper avec l'amour,
Que pour un ſouper de poëte.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte et de fleurs;
Et que ma muſe un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeuneſſe eſt ornée.

XCVI.

A M. H...

Anglais, qui avait comparé l'auteur au ſoleil.

LE ſoleil des Anglais, c'eſt le feu du génie,
C'eſt l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté:
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au Ciel avait ſurpris,

N'eſt point dans les climats, il eſt dans les eſprits;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Par-tout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au ſénat;
Vous ſervirez le prince, et beaucoup mieux l'Etat:
Et né pour inſtruire et pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illuſtre père
A dans vous un nouvel éclat.

XCVII.

A MADAME DE BOUFFLERS,

En lui envoyant un exemplaire de la Henriade.

Vos yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle:
Vous êtes ſimple et naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

XCVIII.

A M. DE LA NOUE,

Auteur de Mahomet II, tragédie, en lui envoyant celle de Mahomet le prophète.

Mon cher la Noue, illuftre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui fans vous n'eft point fait pour plaire.
Votre fils eft un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il foit le chapelain du vôtre.

XCIX.

A MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE,

*Au nom de madame la ducheffe de **, en lui envoyant une navette.*

L'EMBLEME frappe ici vos yeux :
Si les grâces, l'amour et l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

C.

EPIGRAMME.

La muse de Saint-Michel.

NOTRE monarque, après sa maladie,
Etait à Metz attaqué d'insomnie.
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le poëte *Roi* dans Paris versifie :
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muse soit bénie! (*)

CI.

A MADAME DU BOCAGE.

J'AVAIS fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde et de Cythère :
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchais ce rare assemblage,

(*) *Roi* était chevalier de Saint-Michel.

Nul

Nul autre ne put me toucher ;
Mais je vis hier du Bocage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

CII.

A M. DE LA BRUERE.

L'AMOUR t'a prêté ſon flambeau ;
Quinault, ſon miniſtre fidelle,
T'a laiſſé ſon plus doux pinceau.
Tu vas jouir d'un ſort plus beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et ſans redouter un Boileau.

CIII.

EPIGRAMME

Sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aſpirait au cardinalat.

EN vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un luſtre nouveau ;
Plus ton deſtin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

CIV.

A M. DE VERRIERE,

Qui avait adressé à l'auteur une très-longue épître en vers. (13)

Vous qu'Apollon admit à ses concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers;
Le plus bel arbre a besoin de culture.
Emondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette séve, elle en sera plus pure.
Sachez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

(13) Elle fut imprimée en 1736. Dans une note de cette épître, M. de *Verrière* rapporte que M. de *Voltaire*, lisant son prétendu portrait dans un libelle fait contre lui en 1735, fit, dans son indignation, l'impromptu suivant :

Sais-tu que celui dont tu parles
D'Apollon est le favori :
Qu'il est le Quint-Curce de Charles,
Et l'Homère du grand Henri ?

C V.

A MADAME

LA DUCHESSE D'ORLEANS,

Sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur. (*)

Cette énigme n'a point de mot ;
Expliquer chofe inexplicable,
Eft d'un docteur ou bien d'un fot ;
L'un à l'autre eft affez femblable.
Mais fi l'on donne à deviner
Quelle eft la princeffe adorable
Qui fur les cœurs fait dominer,
Sans chercher cet empire aimable ;
Pleine de goût fans raifonner,
Et d'efprit fans faire l'habile :
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'eft pas difficile.

(*) La voici :

Je fuis des Mufulmans l'horreur et le modèle :
J'ai fuivi les Céfars, et fuis encor pucelle.
Soit qu'il pleuve ou qu'il tonne,
Je vais à l'abreuvoir ;
Et la place que j'abandonne
Ne fera prife par perfonne,
Qu'il n'ait piffé fur fon mouchoir.

CVI.

MADRIGAL.

Projet flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, fermens d'être fidelle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur.

CVII.

A MADAME DE POMPADOUR,

Alors madame d'Etiole, qui venait de jouer la comédie aux petits appartemens...

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire :
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel !

Que vos jours précieux ſoient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis!
Soyez tous deux ſans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

CVIII.

A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

En lui envoyant pluſieurs pièces détachées.

QUE de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuſe:
Mais charmant Richelieu, ne traitez point ma muſe
Ainſi que vos autres amours;
Ne l'abandonnez point, elle en ſera plus belle;
Votre aimable ſuffrage animera ma voix.
Richelieu, ſoyez-lui fidelle:
Vous le ferez pour la première fois.

CIX.

A MADAME DE BOUFFLERS, QUI S'APPELAIT MADELEINE.

Chanson sur l'air des folies d'Espagne.

Votre patronne en son temps savait plaire;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grâce, et c'est à vous d'en faire,
Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux :
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

CX.

IMPROMPTU

A madame du Châtelet déguisée en turc, et conduisant au bal madame de Boufflers, déguisée en sultane.

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux :
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le ferait de vous.

CXI.

A M. DE PLEEN,

Qui attendait l'auteur chez madame de Graffigny, où l'on devait lire la Pucelle.

COMMENT! Ecossais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes!
Votre esprit est de tout pays.
Je serai sans doute fidelle
Au rendez-vous que j'ai promis;
Mais je ne plains pas vos amis,
Car cette veuve aimable et belle
Par qui nous sommes tous séduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXII.

A MADAME DU CHATELET.

IL est deux Dieux qui font tout ici bas:
J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime;
Si ce n'est tout, du moins je ne crois pas
Etre le seul qui suive ce systême.
Ces deux divinites sont l'Esprit et l'Amour,
Qui rarement vivent ensemble;

L'Intérêt les fépare, et chacun a fa cour.
Heureux celui qui les raffemble !
Affez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jaloufie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix :
Ce jour de paix fut unique en leur vie ;
Mais on ne l'oublîra jamais,
Car il produifit Emilie.

CXIII.

Etrennes à la même, au nom de madame de Boufflers.

UNE étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la préfenter ? oh, très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à fon vafte génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les foupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la phyfique.

Réponfe de madame du Châtelet.

HELAS ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer la tendre amitié ;
Je donnerais tout le refte pour elle.

CXIV.

CXIV.

A MADAME DE ***.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage ;
Vos yeux feraient plus souverains,
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois :
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont su plaire ?
Votre esprit, votre caractère
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

CXV.

A MADAME **,

Qui avait adreſſé des vers à l'auteur, en lui demandant d'entrer avec ſa fille aux fêtes de Verſailles pour le mariage du dauphin.

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmans:
De notre paradis il ſera le ſaint Pierre;
Il aura les clefs, et j'eſpère
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

CXVI.

A MADAME DE POMPADOUR.

Les eſprits et les cœurs, et les remparts terribles,
Tout cède à ſes efforts, tout fléchit ſous ſa loi:
Et Berg-Op-Zom et vous, vous êtes invincibles;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi:
Il vole dans vos bras, du ſein de la victoire;
Le prix de ſes travaux n'eſt que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter ſa gloire,
Et vous augmentez ſon bonheur.

CXVII.

Vers faits en paſſant au village de Lawfelt.

RIVAGE teint de ſang, ravagé par Bellone,
Vaſte tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moiſſons de gloire et de triſtes lauriers.
Fallait-il, juſtes Dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de ſang qu'aux bords du Simoïs!
Ah! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Eſt bien petit aux yeux du ſage.

CXVIII.

A M. HELVETIUS,

En lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

MORTEL de l'eſpèce très-rare
Des ſolides et beaux eſprits,
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix;
Vous pourriez donner mieux, mais vos charmans écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

CXIX.

A M. D'ARNAUD,

Qui lui avait adreſſé des vers très-flatteurs.

MON cher enfant, tous les rois ſont loués,
Lorſque l'on parle à leur perſonne ;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop ſouvent déſavoués.
J'aime peu la louange, et je vous la pardonne ;
Je la chéris en vous puiſqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne ſont pas d'un flatteur ;
Vous peignez mes devoirs, et me faites connaître
Non pas ce que je ſuis, mais ce que je dois être.
Pourſuivez et croiſſez en grâces, en vertus ;
Si vous me louez moins, je vous loûrai bien plus.

CXX.

A MADAME DE POMPADOUR,

Deſſinant une tête.

POMPADOUR, ton crayon divin
Devait deſſiner ton viſage :
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

CXXI.

A LA MEME,

Après une maladie.

LACHESIS tournait ſon fuſeau,
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle :
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour ; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de ſon aile,
Il étourdit la Parque, et briſa ſon ciſeau.

CXXII.

IMPROMPTU A LA MEME,

En entrant à ſa toilette, le lendemain d'une repréſentation d'Alzire, au théâtre des petits appartemens, où elle avait joué le rôle d'Alzire.

CETTE Américaine parfaite
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me conſoler,
Et voir Vénus à ſa toilette ?

CXXIII.

AU ROI STANISLAS.

Le Ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu fait braver.

CXXIV.

COMPLIMENT

Adressé au roi Stanislas et à madame la princesse de la Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par M. de Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur dans l'Etourderie.

O Roi dont la vertu, dont la loi nous est chère,
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre et généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous fille des rois, princesse douce, affable,
Princesse sans orgueil, et femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

CXXV.

AU MEME,

A la clôture du théâtre de Lunéville.

DES jeux où préfidaient les Ris et les Amours
La carrière eft bientôt bornée ;
Mais la vertu dure toujours,
Vous êtes de toute l'année.
Nous fefions vos plaifirs, et vous les aimiez courts ;
Vous faites à jamais notre bonheur fuprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un fpectacle inconnu trop fouvent dans les cours :
C'eft celui d'un roi que l'on aime.

CXXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

1740.

LES lauriers d'Apollon fe fanaient fur la terre ;
Les beaux arts languiffaient ainfi que les vertus ;
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre :
La Nature indignée élève alors la voix :

» Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juſte ;
» Je veux qu'un héros naiſſe, et qu'il joigne à la fois
» Les talens de Virgile et les vertus d'Auguſte,
» Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois. »
Elle dit, et du ciel les Vertus deſcendirent,
Tout le Nord treſſaillit, tout l'Olympe accourut ;
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et FREDERIC parut.

CXXVII.

A U M E M E.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes, par ſon teſtament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre eſt ſi mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des reſtes de ce feu charmant
Dans quelques françaiſes cervelles.
Chez nous, ce ſont des étincelles :
Chez vous, c'eſt un embraſement.

Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Diſeur de ſottiſe et de meſſe,
Il connaît peu cet élément ;
Et dans ſa fanatique ivreſſe,
Il voudrait brûler ſaintement
Dans des flammes d'une autre eſpèce.

CXXVIII.

IMPROMPTU

Sur une rose demandée par le même roi.

PHENIX des beaux esprits, modèle des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

CXXIX.

A MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

Depuis reine de Suède.

SOUVENT un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté:
Je n'ai perdu que mon empire. (14)

(14) M. de *Modène*, capitaine au régiment Dauphin, a traduit ainsi ces vers charmans:

Sæpè aliquid veri secum mendacia ducunt;
Hac nocte, in somno, demens, regnare putavi:
Te ardebam, princeps, audebam dicere! Manè
Amisi imperium: non abstulit omnia numen.

CXXX.

PLACET

Pour un homme à qui le roi de Prusse devait de l'argent.

GRAND roi, tous vos voisins vous doivent leur estime,
Vos sujets vous doivent leurs cœurs;
Vous recevez par-tout un tribut légitime
D'amour, de respect et d'honneurs.
Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince, si bien payé de la nature entière,
Pourquoi ne me payez-vous pas ?

CXXXI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le premier décembre.

J'AI vu la beauté languissante
Qui par lettres me consulta
Sur les blessures d'une amante.
Son bon médecin lui donna

La recette de l'inconſtance.
Très-bien, ſans doute, elle en uſa,
En uſe encore, en uſera
Avec longue perſévérance;
Le tendre Amour applaudira,
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos Etats
On verra quelques infidelles;
J'entends les amans et les belles,
Car pour vous ſeul on ne l'eſt pas.

CXXXII.

A LA METRIE,

Qui était malade.

Je ne ſuis point inquiété
Si notre joyeux la Métrie
Perd quelquefois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie.
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les deux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit,
A la nature il s'abandonne;
Et chez lui le plaiſir guérit
Tous les maux que le plaiſir donne.

CXXXIII.

AU ROI DE PRUSSE.

Vous êtes pis qu'un hérétique ;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

CXXXIV.

IMPROMPTU

A M. de Maupertuis, qui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince, encore à la fleur de son âge, leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs.

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils ressemblent à ses talens :
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

CXXXV.

AUTRE,

Sur un carrousel donné par le roi de Prusse, et où présidait la princesse Amélie.

JAMAIS dans Athène et dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

CXXXVI.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant les œuvres du roi de Prusse.

AIMABLE Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire;
Législateurs, rois, héros, beaux esprits
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire;
(L'amour à part, j'en excepte ce point.)
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXXXVII.

AU ROI DE PRUSSE.

Du ſein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouiſſance,
Trop heureux roi, vous inſultez
Mon obſcure et triſte indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part eſt choſe très-rare ;
Je ne ſuis qu'un pauvre d'eſprit,
Vous m'appelez d'eſprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte ſa ſubſtance au tréſor
De ces puiſſances trop altières ;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

CXXXVIII.

AUX PRINCESSES DE PRUSSE ULRIQUE ET AMELIE.

Si Pâris venait ſur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

CXXXIX.

AUX MEMES.

PARDON, charmante Ulric, pardon, belle Amélie:
J'ai cru n'aimer que vous le reste de ma vie,
Et ne servir que sous vos lois;
Mais enfin, j'entends et je vois
Cette adorable sœur dont l'Amour suit les traces. (*)
Ah! ce n'est pas outrager les trois Grâces
Que de les aimer toutes trois.

CXL.

Vers qui accompagnaient une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, et envoyée par la margrave de Bareith au roi de Prusse son frère.

SUR l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre;
Toujours vert et toujours entier,
Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre:

(*) Madame la margrave de *Bareith*.

Approche, auguſte ſœur du rival d'Alexandre ;
Frédéric, de ma lyre eſt le digne héritier :
J'y joins un nouveau don que lui ſeul peut prétendre:
Déjà ſon front par Mars fut cinq fois couronné ;
Qu'aujourd'hui par ta main il ſoit encore orné
Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.

CXLI.

Sur le départ du roi de Pruſſe, de Potſdam pour Berlin.

Je vais donc vous quitter, ô champêtre ſéjour,
Retraite du vrai ſage et temple du vrai juſte !
J'y voyais Horace et Salluſte,
J'étais auprès d'un roi, mais ſans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne :
D'un peuple qui l'attend contenter les déſirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaiſirs.
Que j'aimais l'homme en lui ! pourquoi faut-il qu'il règne?

CXLII.

CXLII.

A MADAME

LA MARQUISE DE BELESTAT,

Qui se plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu, et qui choisit l'auteur pour arbitre; à Plombières.

1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris:
C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix;
Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;
Et la mère des jeux, des grâces et des ris
Vous condamne à le laisser prendre.

CXLIII.

A MADEMOISELLE DE LA GALAISIERE,

Jouant le rôle de Lucinde, dans l'Oracle.

J'allais pour vous au Dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur;
Il me dit: Pour chanter Lucinde,
Il faut un Dieu plus séducteur.

Je cherchai loin de l'Hypocrène
Ce Dieu ſi puiſſant et ſi doux ;
Bientôt je le trouvai ſans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit : Garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait beſoin ;
De la former j'ai pris le ſoin,
Je prendrai celui de ſa gloire.

CXLIV.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

ELISABETH PETROWNA,

En lui envoyant un exemplaire de la Henriade, qu'elle avait demandé à l'auteur.

SEMIRAMIS du Nord, auguſte impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le Ciel me deſtinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grâce à ſa bonté propice :
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Ruſſie il plaça mon modèle ;
C'eſt là que j'élève mes yeux.

CXLV.

A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

Après la prise du Port-Mahon.

RIVAL du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais et tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas.
Tu prends Chypre et Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux et les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre,
Tu semais les bons mots, les souris et la foudre.
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts;
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

CXLVI.

A MADAME DU BOCAGE.

EN vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans vos écrits embellis par les grâces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.

Vivre avec vous dans le temple des muses,
Lire vos vers, et les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le serpent et ses ruses:
Charmante Eglé, voilà le paradis.

CXLVII.

EPIGRAMME

Imitée de l'Anthologie.

L'AUTRE jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron;
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

CXLVIII.

SUR OVIDE, CATULLE ET TIBULLE.

CELUI qui fut puni de sa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie,
Beaucoup d'amour et trop d'esprit.
Tibulle auprès de sa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ses plaisirs;
Et Catulle vantait, plus vif en ses désirs,
Dans ses vers libertins les baisers de Lesbie.

CXLIX.

A M. DE CHENEVIERES,

Sur une jolie pièce de vers qu'il appelait les sept péchés mortels.

Vous êtes dans la saison
Des plus aimables faiblesses :
Puissiez-vous servir vos maîtresses
Comme vous servez Apollon !
Entre des vers et vos Lisettes
Goûtez le destin le plus doux :
Votre confesseur est jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

CL.

AU MEME.

Vous possédez la langue de Cythère.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler et faire.
Ce Dieu fripon ressemble assez aux rois ;
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

CLI.

A MADAME

LA MARQUISE DE CHAUVELIN,

Dont l'époux avait chanté les ſept péchés mortels.

Les ſept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monſieur votre époux ;
Pour l'un des ſept nous partageons ſon zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'eſt grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorſque vos yeux, malgré vous, le demandent.

CLII.

A MADAME LULLIN,

En lui envoyant un bouquet, le 9 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans accomplis.

Nos grands-pères vous virent belle :
Par votre eſprit vous plaiſez à cent ans ;
Vous méritiez d'épouſer Fontenelle,
Et d'être ſa veuve long-temps.

CLIII.

EPIGRAMME.

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour le Franc le traduirait.

CLIV.

CHANSON

En l'honneur de maître le Franc de Pompignan, et de révérend père en Dieu, son frère, l'évêque du Puy, lesquels ont été comparés, dans un discours public, à Moïse et à Aaron. N. B. Que maître le Franc est le Moïse, et maître du Puy, l'Aaron; et que maître le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit Fréron, pour être préconisé dans ses belles feuilles.

Sur l'air de la musette de *Rameau* : *Suivez les loix*, &c. (*dans les Talens lyriques.*)

MOÏSE, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.

De vous on commence
A ricaner beaucoup en France ;
Mais en récompenſe
Le veau d'or eſt cher à Fréron :
Moïſe, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance ;
Moïſe, Aaron,
Vous avez l'air un peu gaſcon.

CLV.

AUTRE,

Sur l'air : *d'un inconnu.*

SIMON le Franc qui toujours ſe rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Teſtament :
Simon les forge
Très-durement ;
Mais pour la proſe, écrite horriblement,
Simon le cède à ſon puîné Jean-George.

CLVI.

CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAIS,

Sur la relation en vers et en prose de son voyage d'Italie.

Ce Chapelle, ce Bachaumont
Ont fait un moins heureux voyage;
Tout est épigramme ou chanson
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuse,
Dans Athène emprunte la muse
De Pindare et d'Anacréon.

CLVII.

AU MEME.

Ce beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres:
Vous êtes un Orphée, en ces lieux descendu,
Pour venir enchanter les ombres.

CLVIII.

Sur la mort de l'abbé de la Coste, qui était aux galères.

La Coste est mort! il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

CLIX.

AU ROI DE PRUSSE.

Quand la triomphante Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du tokai la vigne féconde;
Quand par-tout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince, à son peuple qui l'aime,
Libéralement donnera

Un nouvel et bel opéra
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire :
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord sanglant, à vos heureux progrès,
Vit des rois le plus formidable ;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

CLX.

Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à braire, en regardant une lyre suspendue à un arbre. (15)

QUE veut dire
Cette lyre ?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron ?

CLXI.

IMPROMPTU

Sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le Rhône en 1762, pour une infidelle qui n'en valait pas la peine.

EGLÉ, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

(15) Cette estampe se trouve à la tête d'une édition de la tragédie de Tancrède, imprimée chez les frères *Cramer*, en 1761.

CLXII.

A MADAME DU BOCAGE,

Après son voyage d'Italie.

SUR ces bords, fameux dans l'histoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? des débris pleins de gloire,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous ;
Ils ont mérité vos suffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

CLXIII.

A LA MEME,

Sur son Paradis perdu.

PAR le nouvel essai que vous faites briller,
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes :
Continuez, Iris, à nous humilier ;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

CLXIV.

A M. DE **,

En réponse à des vers que la Société de la Tolérance de Bordeaux lui avait envoyés.

VOUS voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance !
Je prétends y sacrifier :
C'est ma sainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprise ;
Les dévots s'en voulaient servir
Pour me lapider dans l'église.

Mais je fais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Evangile :
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

CLXV.

A M. LE COMTE DE **,

Au sujet de l'Impératrice-Reine.

MARC-AURELE autrefois des princes le modèle,
Sur les devoirs des rois instruisit nos aïeux,
Et Thérèse fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

CLXVI.

Sur l'expulsion des jésuites.

LES renards et les loups furent long-temps en guerre,
Nos moutons respiraient ; nos bergers diligens
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont désoler la terre :
Nos bergers semblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

CLXVII.

IMPROMPTU

A MADAME LA PRINCESSE DE VIRTEMBERG,

Qui avait appelé le vieillard, papa, dans un soupé.

Oh ! le beau titre que voilà !
Vous me donnez la première des places :
Quelle famille j'aurais-là !
Je serais le père des Grâces. (16)

CLXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,

Auteur du livre intitulé, Le danger des liaisons.

J'ai lu votre charmant ouvrage :
Savez-vous quel est son effet ?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

(16) Les trois sœurs, la princesse de Virtemberg, la landgrave de Hesse-Cassel, et la princesse de Prusse, épouse du prince *Auguste-Ferdinand*, étaient trois des plus belles femmes de l'Europe.

CLXIX.

EPIGRAMME.

ALIBORON, de la goutte attaqué,
Se confeſſait, car il a peur du diable ;
Il détaillait, de remords ſuffoqué,
De ſes méfaits une liſte effroyable.
Chrétiennement chacun fut expliqué :
Stupide orgueil, menſonge, ivrognerie,
Baſſe impudence, et noire hypocriſie ;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confeſſeur dit : Vous en paſſez un —
Un ? de par Dieu, j'en dis aſſez, je penſe —
Eh, mon ami, le péché d'ignorance !

CLXX.

A LA SIGNORA JULIA URSINA,

De Venise, qui avait adressé une lettre très-flatteuse et très-agréable, à M. de Voltaire, sans se faire connaître.

ETES-VOUS la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue ?
Etes-vous la mère des Ris ?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant et sage ;
Mais en nous montrant tant d'esprit,
Ne cachez plus votre visage.

CLXXI.

IMPROMPTU

A une dame de Genève, qui prêchait l'auteur sur la Trinité.

OUI, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

CLXXII.

COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

Chantés à Ferney, le 11 auguſte 1765, veille de ſainte Claire, à mademoiſelle Clairon.

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

DANS la grand'ville de Paris
On ſe lamente, on fait des cris ;
Le plaiſir n'eſt plus de ſaiſon.
La comédie
N'eſt plus ſuivie,
Plus de Clairon.

MELPOMENE et le Dieu d'amour,
La conduiſirent tour à tour ;
En France elle donne le ton.
Paris répète,
Que je regrète
Notre Clairon.

DÈS qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers ſont devenus fous ;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidelle
Laiſſe ſa belle,
C'eſt pour Clairon.

JE ſuis à peine en mon printemps,
Et j'ai déjà des ſentimens :
Vous êtes un petit fripon.
Sois bien diſcrète,
La faute eſt faite,
J'ai vu Clairon.

CLAIRON, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs ;
Ton ſort eſt de tout effacer.
La roſe expire ;
Mais ton empire
Ne peut paſſer.

Couplet ajouté par M. ***.

NOUS ſommes privés de Vanlo ;
Nous avons vu paſſer Rameau ;
Nous perdons Voltaire et Clairon.
Rien n'eſt funeſte,
Car il nous reſte
Monſieur Fréron.

CLXXIII.

VERS A MESDAMES D. L. C. ET G.

Présentés par un enfant de dix ans, en 1765

A tout âge il est dangereux
De vous voir et de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut se rendre.

A madame D. L. C.

PAR vous l'Amour fait tout dompter :
Songez que je suis de son âge.
Et si vous avez son visage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A madame G.

AVEC tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talens ?
Mais avec des sons si touchans,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle ?

CLXXIV.

A M. DU MOURIER,

Auteur du Poëme de Richardet.

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière:
Il eſt chez vous plus d'un oiſeau
Dont la voix tendre et printanière
Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plume qu'aux ailes
Et qui fait ſon nid dans les cœurs;
Répandit ſur vous ſes faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a ſoumis des belles.

CLXXV.

A M. DE LA HARPE,

Qui avait prononcé un compliment en vers ſur le théâtre de Ferney, avant une repréſentation d'Alzire.

Des plaiſirs et des arts vous honorez l'aſile;
Il s'embellit de vos talens:
C'eſt Sophocle dans ſon printemps,
Qui couronne de fleurs la vieilleſſe d'Eſchyle.

CLXXVI.

AU PRINCE DE BRUNSVICK.

Vers prononcés à Ferney, en 1766, par mademoiselle Corneille.

QUOI! vous venez dans nos hameaux!
Corneille dont je tiens le ſang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être.
Il aurait pu vous plaire, il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce déſert ſauvage:
Les reſpects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous ſuit; mais il faut davantage,
Et ſi j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

CLXXVII.

A MESSIEURS

DE LA HARPE ET DE CHABANON,

Qui lui avaient donné des vers à l'occaſion de ſaint François ſon patron, en octobre 1767.

ILS ont berné mon capuchon;
Rien n'eſt ſi gai ni ſi coupable.
Qui ſont donc ces enfans du diable,
Diſait ſaint François mon patron?

C'eſt la Harpe, c'eſt Chabanon :
Ce couple agréable et fripon,
A Vénus vola ſa ceinture,
Sa lyre au divin Apollon,
Et ſes pinceaux à la Nature.
Je le crois, dit le penaillon ;
Car plus d'une fille m'aſſure
Qu'ils m'ont auſſi pris mon cordon.

CLXXVIII.

INSCRIPTION

Sur un cadran ſolaire, demandée à l'auteur.

VOUS qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien ? Tenez-vous-y :
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

CLXXIX.

CLXXIX.

COUPLET

A madame Cramer, sur M. le chevalier de Boufflers.

MARS l'enlève au séminaire;
Tendre Vénus, il te sert,
Il écrit avec Voltaire,
Il fait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire,
Tous les arts sont sous sa loi :
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il fait faire avec toi.

CLXXX.

LE HUITAIN BIGARRÉ,

Au sieur la Bletterie, aussi suffisant personnage que traducteur insuffisant.

ON dit que ce nouveau *Tacite*
Aurait dû garder le *tacet*;
Ennuyer ainsi, *non licet*.
Ce petit pédant prestolet

Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce translateur de Tacite.

CLXXXI.

A MADAME DU BOCAGE,

Qui avait adressé à l'auteur un compliment en vers à l'occasion de sa fête.

1768.

QUI parle ainsi de saint François ?
Je crois reconnaître la sainte
Qui de ma retraite autrefois
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir sainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village :
Aisément je les reconnus,
Car c'était sainte du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui se plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que respectée ;
Ah ! que je suis un pauvre saint !

CLXXXII.

PORTRAIT

De madame de Saint-Julien.

L'ESPRIT, l'imagination,
Les grâces, la philofophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaifie;
Affez folide en amitié,
Dans tout le refte un peu légère:
Voilà, je crois, fans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

CLXXXIII.

A LA MEME,

Qui était à Ferney.

J'ETAIS dans la folitude,
Sans efpoir et fans lien;
Et de n'afpirer à rien,
C'était ma pénible étude:

Je vous vois, je ſens très-bien
Qu'il faut que mon cœur déſire ;
Et vous me forcez à dire
L'oraiſon de ſaint Julien.

CLXXXIV.

EPITAPHE

Du pape Clément XIII.

Cy gît des vrais croyans le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :
De *Jéſus* ſur la terre il s'eſt dit le vicaire,
Je le crois aujourd'hui mal avec ſon curé.

CLXXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE B...

A quoi peut-on ſervir ſur la fin de ſa vie ?
Ah ! croyez-moi, choiſiſſez mieux ;
Sans doute un vieil aveugle ennuie,
C'eſt un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

CLXXXVI.

A M. ***.

BEAU roſſignol de la belle Italie,
Votre ſonnet cajole un vieux hibou,
Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, ſans plume, et ſurtout ſans génie.
Il veut quitter ſon pays morfondu;
Auprès de vous, à Naple il va ſe rendre:
S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CLXXXVII.

SUR UN RELIQUAIRE.

AMI, la Superſtition
Fit ce préſent à la Sottiſe:
Ne le dis pas à la Raiſon,
Ménageons l'honneur de l'Egliſe.

CLXXXVIII.

A UNE JEUNE DAME,

Qui avait chanté dans un repas.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'amour mit son pouvoir ;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

CLXXXIX.

A M. GUENEAU DE MONTBEILLARD.

Dans le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'esprit et de grâce,
Veut en vain ranimer mes esprits languissans :
Ma muse eut quelque feu, l'âge vient la morfondre.
Que votre épouse, et vous, me prêtent leurs talens,
Alors je pourrai vous répondre.

CXC.

A M. ***.

SUR L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

Tu cherches fur la terre un vrai héros, un fage
Qui méprife les fots et leur faffe du bien,
Qui parle avec efprit, qui penfe avec courage:
Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

CXCI.

A MADAME DE ***,

Qui avait fait préfent d'un rofier à l'auteur.

Vous embelliffez la retraite
Où, loin des fots et de leur bruit,
Dans le fein d'une étude abftraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'eft par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbriffeau,
Au verger que ma main cultive,
Va prêter un éclat nouveau:
De ce don mon ame eft touchée.

Ainsi dans l'âge heureux d'Astrée,
La main brillante des talens,
En dépit des traits de l'Envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roses du printemps.

CXCII.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

CATHERINE II,

Qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses Etats.

DIEUX ! qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine ! heureux qui les entend !
Plaire et régner, voilà votre talent;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

CXCIII.

CXCIII.

SUR LA MEME.

Ses bontés font ma gloire, et caufent mon regret;
Elle daigne à mes vers accorder fon fuffrage :
Si j'étais né plus tard, elle en ferait l'objet;
Je réuffirais davantage.

CXCIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Les talens, l'efprit, le génie,
Chez Clairon font très-affidus ;
Car chacun aime fa patrie.
Chez elle ils fe font tous rendus
Pour célébrer certaine orgie (17)
Dont je fuis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !

(17) L'inauguration de la ftatue de M. de *Voltaire*, fête célébrée chez mademoifelle *Clairon*, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtreffe d'*Apollon*, pofa une couronne de laurier fur le bufte de l'auteur de Zaïre, et récita une ode de M. *Marmontel* en fon honneur.

Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

CXCV.

A MADAME

LA MARQUISE DE MONTFÉRAT,

Assise à table entre un jésuite et un ministre protestant.

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raisonneurs de jansénistes,
Et leurs cousins les calvinistes
Se disputent à qui l'aura.
Les Grâces, dont elle est l'ouvrage,
Ont dit : Elle est notre partage,
C'est à nous qu'elle restera.

CXCVI.

COUPLETS

A M. DE LA MARCHÉ,

Premier préſident du parlement de Bourgogne, qui avait fait des vers pour ſa fille.

PLUS d'un amant ſur ſa lyre a formé
Les tendres ſons qui charment les amantes ;
Un père a fait des chanſons plus touchantes :
Pourquoi cela ? c'eſt qu'il a mieux aimé.

Je ſuis bien loin de blaſphémer l'Amour :
C'eſt un grand dieu, je le ſers, et je jure
De le ſervir juſqu'à mon dernier jour ;
Mais il faut bien qu'il cède à la nature.

CXCVII.

A M. ***.

CROYEZ-MOI je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu ſéduire autrefois.
Les faveurs du public, et les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.

Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'achève en paix ma vie
Dans le sein de la liberté:
Je l'adorai toujours et lui fus infidelle.
J'ai bien réparé mon erreur;
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

CXCVIII.

A M. LE PRESIDENT DE FLEURIEU,

Qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, et d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette.

Egalement à tous je m'intéresse;
Je vois par-tout les vertus, les talens.
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfans,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

CXCIX.

AU LANDGRAVE DE HESSE,

Au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boîte ornée de fon portrait.

J'AI baifé ce portrait charmant :
Je vous l'avoûrai fans myftère ;
Mes filles en ont fait autant,
Mais c'eft un fecret qu'il faut taire :
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment ;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous favez plaire.

CC.

A M. L'ABBÉ DE LILLE.

VOUS n'êtes point favant en *us :*
D'un français vous avez la grâce :
Vos vers font de *Virgilius*,
Et vos épîtres font d'Horace.

CCI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

Qui avait adressé une épître à l'auteur.

PUISQU'IL faut croire quelque chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisans écrits,
Je crois à la métempsycose.
Orphée aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Genève il vient se faire entendre ;
En vous il renaît aujourd'hui ;
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

CCII.

A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

JE veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ses héros, à leurs prestiges,
Qu'on ne cesse de nous citer :
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium ;

Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Ilium :
De tels contes pourtant ne font crus de perfonne.
Mais que Maupeou tout feul du dédale des lois
Ait fû retirer la couronne,
Qu'il l'ait feul rapportée au palais de nos rois :
Voilà ce que je fais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité,
Que fes héros font admirables,
Mais par malheur ce font des fables,
Et c'eft ici la vérité.

CCIII.

A. M. **,

Officier ruffe, qui avait fervi contre les Turcs, fur un préfent que lui avait fait l'impératrice de Ruffie.

Reçois de cette amazone
Le noble prix de tes combats ;
C'eft Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

CCIV.

A MADAME DE SCALLIER,

Qui jouait parfaitement du violon.

SOUS tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame et l'enchante :
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon :
Tu parles, et mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus :
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

CCV.

IMPROMPTU

Fait devant un rigoriste, qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

LE dieu des dieux assez mal raisonna
Lorsqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'est à Minerve, et pédante et sucrée,

Que ces conſeils devaient être adreſſés.
Ecoutez-bien, gens à morale auſtère :
Sans nos avis la beauté ſonge à plaire,
Et la vertu n'y ſonge pas aſſez.

CCVI.

A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément ;
Il a beau m'écrire ſouvent,
Il n'obtiendra point de réponſe.
Je ne ferai pas aſſez ſot
Pour m'embarquer dans ces querelles ;
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

CCVII.

SUR L'ESTAMPE

Mise par le libraire le Jay, à la tête du commentaire sur la Henriade, où le portrait de M. de Voltaire est entre ceux de la Beaumelle et de Fréron. (18)

1774.

LE Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle et Fréron ;
Ce serait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

CCVIII.

AU ROI DE PRUSSE,

Sur le mot immortali, *que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, et qu'il lui envoya, en 1775.*

C'EST un sage, un héros dont la main souveraine
Me donne l'immortalité ;
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

(18) *Le Jay* avait fait remettre par le sieur *Rosset*, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à M. de *Voltaire* qui, pour réponse, lui fit tenir ces quatre vers.

CCIX.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX,

Qui avait envoyé à l'auteur ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe, lequel traitait du goût.

1775.

DANS ma jeuneſſe, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût;
Mais c'était un mince édifice:
Vous en élevez un plus beau;
Vous y logez auprès du maître:
Et le Goût eſt un dieu nouveau,
Qui vous a nommé ſon grand-prêtre.

CCX.

IMPROMPTU

SUR M. TURGOT.

JE crois en Turgot fermement:
Je ne ſais pas ce qu'il veut faire,
Mais je ſais que c'eſt le contraire
De ce qu'on fit juſqu'à préſent.

CCXI.

A M. * * *.

Vous me mandez que je suis mort :
Je le crois, et j'en suis bien aise.
Dans mon tombeau, fort à mon aise,
De vos vivans je plains le sort.
Loin du pays de la folie,
Des rois sagement séquestré,
J'apprends à jouir de la vie
Depuis que je suis enterré.

CCXII.

A M. DE CROIX,

Sur des vers présentés le jour de saint François.

Pourquoi vous plaisez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron ?
Ne me raillez pas davantage,
Monsieur, et gardez son cordon.

CCXIII.

A M. LE KAIN.

ACTEUR fublime et foutien de la fcène,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par fa reine!
De nos beaux arts la jeune fouveraine
Vous fait partir pour mon trifte féjour!
On m'a conté que fouvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur fuprême,
Sèche en fecret les pleurs des malheureux;
Son moindre charme eft, dit-on, d'être belle.
Ah! laiffons là les héros fabuleux:
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

CCXIV.

A M. NECKER,

Directeur général des Finances.

1777.

ON vous damne comme hérétique:
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent:

Mais ne perdez point l'efpérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance :
On ne peut manquer fon falut,
Quand on fait celui de la France.

CCXV.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Sous un vieux chêne, un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait, dans fon vieux trou,
Quelques vieux airs fans harmonie :
Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux fons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le trifte oifeau fur le champ
Mourut, dit-on, de jaloufie.
Non, beau cygne, c'eft trop mentir ;
Il n'avait pas tant de faibleffe :
Il eût expiré de plaifir,
Si ce n'eût été de vieilleffe.

CCXVI.

A M. D'HERMENCHES,

Baron de Constant, &c. qui avait joué la comédie à Ferney, et chanté des couplets à la louange de l'auteur, sur l'air, Vive la sorcellerie, *à la suite d'une petite pièce où il fesait le rôle d'un magicien.*

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur ;
De mes écrits vous voilez la faiblesse ;
Vous y mettez, par un art séducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la noblesse.
C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur
Pour son épouse ait une enchanteresse.

CCXVII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Dans un désert, un vieux hibou
Tombait sous le fardeau de l'âge.
Un serin fit, près de son trou,
Briller sa voix et son plumage.
Que faites-vous, serin charmant ?
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux et des oreilles ?

CCXVIII.

A M. DESRIVIERES,

Sergent aux Gardes-Françaiſes, qui avait adreſſé à l'auteur le livre intitulé, Loiſirs d'un ſoldat.

SOLDAT digne de Xénophon,
Ou d'un Céſar, ou d'un Biron,
Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur:
Ton régiment ſera vainqueur
Par ton courage et par ta plume.

CCXIX.

SUR LE MARIAGE

DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

A Ferney, en 1777.

IL eſt vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaiſir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu ſéducteur;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCXX.

CCXX.

A MADAME DE FLORIAN,

Qui voulait que l'auteur vécût long-temps.

VOUS voulez arrêter mon ame fugitive ;
Ah ! Madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on posséde on ne veut perdre rien ;
On veut que son esclave vive.

CCXXI.

A M. ***.

JE le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au séjour de la vie :
En vain vous prétendez que le Dieu d'Israël
Daignera me prêter, comme au bon homme Elie,
Un beau cabriolet des remises du ciel,
Avec quatre chevaux de sa grande écurie ;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie :
Le luxe était permis dans le vieux Testament ;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne ;
Tout change sur la terre et dans le firmament :
Elie eut un carrosse, et Jésus n'eut qu'un âne.

CCXXII.

A M. PIGAL,

Sculpteur, chargé par le roi de faire les ſtatues du maréchal de Saxe et de M. de Voltaire.

Le roi connaît votre talent :
Dans le petit et dans le grand
Vous produiſez œuvre parfaite :
Aujourd'hui, contraſte nouveau,
Il veut que votre heureux ciſeau
Du héros deſcende au trompette.

CCXXIII.

A M. GRETRY,

Sur ſon opéra du Jugement de Midas, repréſenté ſans ſuccès devant une nombreuſe aſſemblée de grands ſeigneurs, et très-applaudi quelques jours après ſur le théâtre de Paris.

La cour a ſifflé tes talens ;
Paris applaudit tes merveilles ;
Grétry, les oreilles des grands
Sont ſouvent de grandes oreilles.

CCXXIV.

EPITAPHE

DE M. JAYEZ,

Ministre de l'Evangile à Nyon, demandée par sa veuve à M. de Voltaire.

En janvier 1778.

SANS superstition ministre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre ;
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

CCXXV.

A MADAME HEBERT,

Qui avait envoyé à l'auteur deux remèdes, l'un contre l'hémorragie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.

A Paris, mars 1778.

JE perdais tout mon sang, vous l'avez conservé ;
Mes yeux étaient éteints, et je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois sauvé,
Grâce ne vous soit point rendue ;

Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés ;
Vos soins sont votre récompense :
Doit-on de la reconnaissance
Pour les plaisirs que vous prenez ?

CCXXVI.

A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

Sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au théâtre français. (19)

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuissans !
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Etaient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux ;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne :
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui sût partager sa couronne.

(19) NOTICE *de ce qui s'est passé à la sixième représentation d'Irène ; Extrait du Journal de littérature, du 5 avril 1778.*

Par M. de LA HARPE.

LE 30 mars 1778, jour de la sixième représentation d'Irène, sera sans contredit le jour le plus mémorable dont on puisse conserver le souvenir dans les fastes de la littérature et du théâtre. M. de *Voltaire*, qu'une maladie dangereuse,

CCXXVII *et dernière.*

ADIEUX A LA VIE.

A Paris 1778.

ADIEU, je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père :
Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vouz en rirez, mes ennemis,
C'eſt le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et lorſqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

preſque au moment de ſon arrivée, avait dérobé aux vœux et à l'empreſſement de l'académie et du public, a repris du moins aſſez de force pour venir jouir des honneurs que l'un et l'autre lui préparaient. Il ſe rendit d'abord au louvre. Les portes et les avenues de l'académie étaient aſſiégées d'une multitude avide de le voir, et il ne paſſa qu'au travers des baſtemens de mains et des acclamations. L'académie, qui était nombreuſe ce jour-là, alla au-devant de lui juſque dans la première ſalle; on le fit aſſeoir à la place du directeur, et quand tous ſes confrères lui eurent témoigné la joie qu'ils avaient de le revoir après une ſi longue abſence, M. d'*Alembert* crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'éloge du légiſlateur du goût dans le dernier ſiècle, à celui qui en a été l'héritier et le ſoutien dans le nôtre. Après cette lecture, qui fit un extrême plaiſir à l'aſſemblée et à M. de *Voltaire*, on lui propoſa d'accepter extraordinairement, et par un choix unanime, la place de directeur, qu'on a coutume de tirer au ſort, et qui allait être vacante à la fin du

Quand, sur la scène de ce monde,
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie.
Vainement, en cérémonie,
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie;

trimestre de janvier. Il la reçut avec reconnaissance. Rien de ce qui s'est passé ce jour-là, ne s'était jamais pratiqué pour personne; et l'académie, qui a voulu déroger à ses lois et à ses usages, s'est honorée elle-même, en oubliant ainsi toutes les règles en faveur d'un homme au-dessus de toute règle comme de toute comparaison.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand spectacle, et c'était à la nation d'achever ce qu'avait commencé l'académie. On attendait M. de *Voltaire* à la comédie. Les cours des tuileries étaient pleines d'une foule innombrable de tout sexe, de tout âge, de toute condition; du plus loin qu'on aperçut sa voiture, des cris annoncèrent son approche; les applaudissemens redoublèrent quand il descendit soutenu par deux personnes, et peut-être ne peut-on rien imaginer de plus touchant, de plus beau, qu'un pareil moment. Ce vieillard, qui semblait succomber à la fois sous tant d'années et sous tant de gloire, pouvant à peine arriver à travers la foule enivrée, qui ne pouvait se rassasier du plaisir de le voir; toute cette multitude, animée du même sentiment, emportée par le même transport, poussant le même cri; et par un mouvement bien remarquable, attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainsi dire, en se précipitant sur lui, et à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une nation sur ses pas. M. de *Voltaire* est arrivé ainsi au théâtre, comme porté dans les bras de la France entière, et si jamais un homme ne

Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à ſa ſortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La ſatire un moment parlait
Des ridicules de ſa vie,
Puis à jamais on l'oubliait :

parut plus grand, jamais une nation ne parut plus aimable. Dès qu'il ſe montra dans ſa loge, entre madame *Denis* et madame de *Villette*, on peut s'imaginer quel fracas d'applaudiſſemens retentit de tous les coins de la ſalle et des corridors, qui n'étaient pas moins remplis de monde. M. *Brizard* apporta une couronne de laurier que madame la marquiſe de *Villette* poſa ſur la tête du grand homme ; mais il l'en retira auſſitôt, malgré tous les efforts que l'on fit, malgré les inſtances du public qui lui criait de la garder, et qui voyait avec un plaiſir inexprimable le génie placé entre l'amitié et la reconnaiſſance, couronné par les grâces et la beauté, et ſe défendant contre ſa propre gloire. On eut peine à commencer la pièce au milieu du bruit qui ne ceſſait pas. Elle fut jouée mieux qu'elle ne l'avait encore été ; les acteurs redoublaient d'efforts et de talens, et la ſcène ſe reſſentait de la préſence du dieu. La pièce finie, on baiſſa la toile comme à l'ordinaire ; un moment après on la releva, et l'enthouſiaſme fut au comble en voyant le buſte de M. de *Voltaire*, placé ſur un piédeſtal au milieu du théâtre, tous les comédiens autour, des couronnes à la main. Madame *Veſtris* s'avança, et lut des vers qui venaient d'être faits ſur le champ par M. de *Saint-Marc* (*), et qui

(*) Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera, d'âge en âge,
La ſévère poſtérité.
Non, tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te préſenter :
Il eſt beau de la mériter
Quand c'eſt la France qui la donne.

Ainsi la farce était finie.
Au terme où je suis parvenu
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

avaient le mérite d'exprimer très-bien les sentimens du public, qui les fit répéter une seconde fois avec des battemens de mains qui ne finissaient pas. Le buste fut surchargé des couronnes que chacun s'empressait d'y accumuler, et resta ainsi exposé pendant toute la petite pièce: c'était Nanine, ouvrage charmant, plein de grâce et d'intérêt.

Des larmes d'attendrissement, des larmes douces ont coulé de tous les yeux à ce spectacle du génie récompensé avec tant d'éclat, à la fin de la plus belle carrière. Il semblait que tous les cœurs fussent heureux du bonheur d'un grand homme, et remplis de sa gloire. Qu'un pareil jour fait honneur aux lettres, à la France, à l'humanité! L'humanité semble se relever et s'ennoblir, quand les hommes rassemblés expriment ainsi, tous à la fois, ce sentiment de justice qui est au fond de tous les cœurs. Ce n'est donc pas en vain que M. de *Voltaire* a vu passer quatre générations; et soixante ans de travaux pour le plaisir et l'instruction de tous les peuples policés, n'ont pas été perdus pour lui. Tout ce qui s'est empressé à le voir, avait appris à lire et à penser dans ses ouvrages, avait mille fois joui de ses chefs-d'œuvre en tout genre : que de droits à la reconnaissance ! Tant de succès et de trophées, trente ans de cet éloignement qui ajoute encore à la renommée, les progrès de la raison, et ce mouvement prodigieux qu'il a imprimé à l'esprit humain depuis le commencement de ce siècle : voilà ce qui a fait pour lui de ses contemporains une sorte de postérité; voilà ce qui l'a mis à sa place. Toutes les voix ont applaudi à son triomphe, et c'est peut-être le premier où l'envie n'ait pas été même aperçue.

Fin des Contes, Satires et Poësies mêlées.

TABLE

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES.

SATIRES.

POESIES MELÉES.

A.

D.

E.

L.

M.

N.

O.

P.

De

R.

S.

V.

U.

Fin de la Table des pièces contenues dans ce volume.

